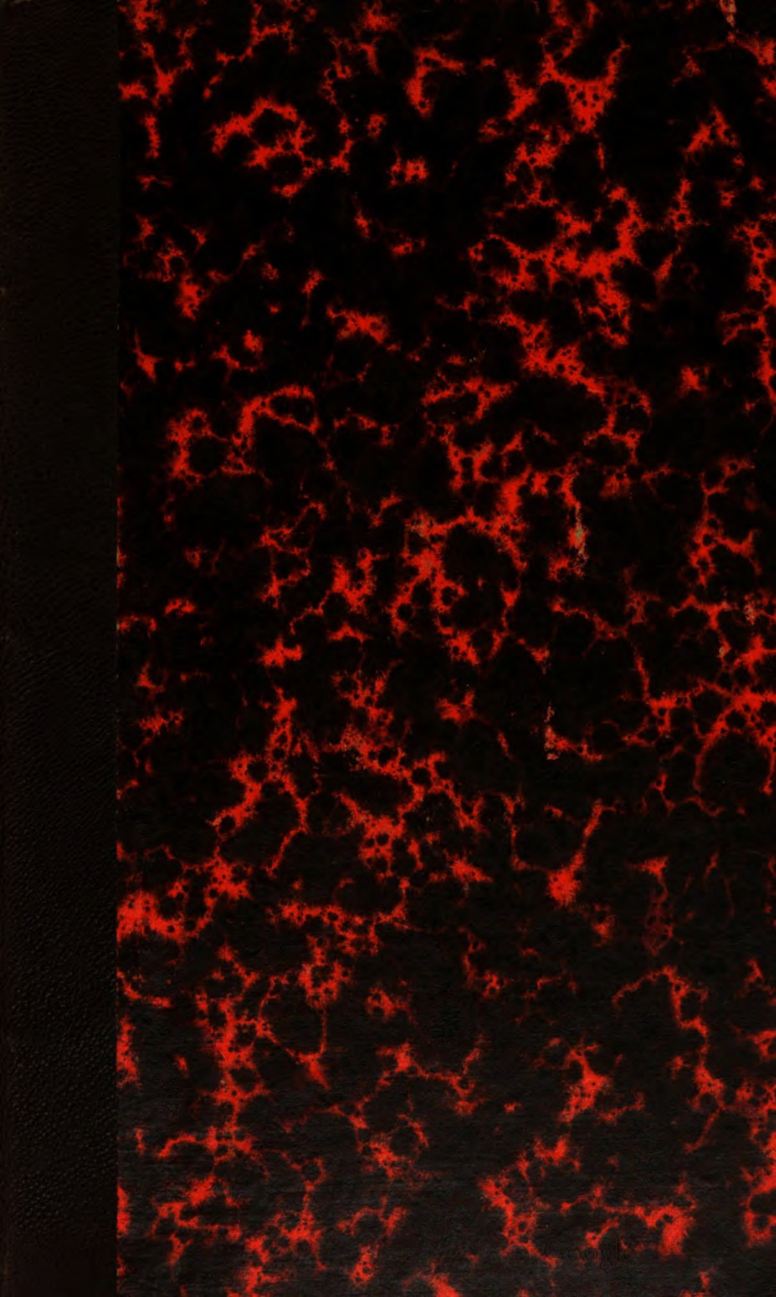







DOM. S. ALOYS. JERSEIENS. S.J.
IHS

VIE

DE

SAINT BENOIT LE MORE.

Paris. — Imprimé par E. Thunot et Ce, 26, rue Racine.

VIE

DE

SAINT BENOIT LE MORE,

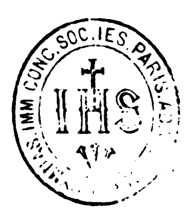
PAR Mgr LUQUET,

Évêque d'Hésébon.

« Ce que l'entendement peut con-
» naître de Dieu n'est presque rien,
» mais le cœur peut l'aimer beau-
» coup. »

St PIERRE D'ALCANTARA.





PARIS

CHEZ JACQUES LECOFFRE ET Cie, ÉDITEURS,

RUE DU VIEUX-COLOMBIER, 29.

—

1854

AU CŒUR

TRÈS-SAINT ET IMMACULÉ

DE

MARIE

REFUGE DES PÉCHEURS

GLOIRE

HONNEUR, BÉNÉDICTION, LOUANGE

ET

Amour éternel.

J. M. J.

I.

ORIGINE ET NAISSANCE.

Dieu choisit ce qui était ignoble et méprisable, suivant le monde.
1. Cor., I, 28.

« O bienheureuse pénitence, qui m'a valu tant de » gloire (1) ! » disait saint Pierre d'Alcantara, montant au ciel. O bienheureuse bassesse! bienheureuse pauvreté, répéteront à jamais tant d'âmes inconnues à la terre, mais bien glorieuses pour le ciel! Heureuse abjection, diront tant de saints; abjection précieuse, qui nous rendit, plus que toute autre chose, conformes, dans ce monde, à notre modèle, Jésus-Christ, pauvre et humilié pour notre amour! Bienheureuse pauvreté de naissance, qui nous a, diront-ils encore,

(1) Brev. rom., Lég. du saint.

si providentiellement garantis des dangers où sont tombés tant d'autres ! Pauvreté chère, dont Jésus nous a montré tout le prix par l'exemple du jeune homme « qu'il avait aimé. — Une seule chose te manque, lui » avait dit le Sauveur; vends tout ce que tu possèdes » et donne-le aux pauvres, tu auras un trésor dans le » ciel : viens ensuite, et suis-moi. Mais lui, affligé de » cette parole, s'en alla tout triste, parce qu'il avait » de riches possessions (1) ! » — Bienheureuse pauvreté de naissance, répéteront donc ces bien-aimés de Dieu. Plus heureuse pauvreté volontaire, ajouteront d'autres doublement privilégiés du Seigneur; plus heureuse pauvreté volontaire, qui nous dépouillant de nos biens, nous donna « en des richesses qui » forment un obstacle à la vertu, pour les méchants, » l'aide que savent y trouver les bons (2). »

Le saint dont nous allons retracer les vertus, eut en partage la première de ces pauvretés; il la conserva fidèlement comme un trésor auquel il était heureux d'ajouter la bassesse de sa naissance. Dieu qui veillait sur lui, avec la tendre sollicitude d'une mère, lui prépara en outre, dans les dispositions de sa providence, un autre bien désirable entre tous les autres. Il le fit naître, il le fit élever dans une famille de pauvres, mais aussi de fervents chrétiens.

(1) Marc., X, 21, 22.
(2) *S. Amb. hom. in Luc.*, lib. VIII.

Et ce fut là encore une grâce fondamentale, une grâce de choix, que Dieu donne gratuitement « à ceux » qu'il appelle à la sainteté, selon son bon plaisir; » à ceux, « qu'ayant connus d'avance, il voulait rendre » conformes à l'image de son Fils; » à ceux, « qu'ayant » prédestinés, il appelle; qu'il justifie, après les avoir » appelés, et que justifiés, il veut placer dans la » gloire (1). »

Car, il faut le dire, le bonheur de naître en pays catholique, ne s'apprécie bien qu'après avoir vécu parmi les infidèles, ou au milieu des chrétiens séparés de l'Église. Mais la faveur toute divine de venir en ce monde et d'y être élevé dans une famille fidèle à Dieu, ne s'estime pas, sur la terre, à sa juste valeur. Au ciel, et là seulement, nous comprendrons le prix de ce bienfait.

Lorsqu'en effet les premiers souvenirs de l'enfance sont, pour ainsi dire, tout remplis de la bonne odeur des vertus d'une mère, d'un père selon Dieu; quand des larmes d'attendrissement reviennent, même après de longues années, mouiller nos paupières, à ces douces mémoires, on peut bien s'égarer pour un jour; mais le principe de l'amour et du repentir est dans le cœur, et très-facilement la grâce le fait revivre. La foi sommeille, les passions emportent; Dieu, pour

(1) Rom., VIII, 29, 30.

un moment, semble se taire; puis on l'entend, cette « parole vive, efficace, plus pénétrante qu'un glaive à » deux tranchants; cette parole, qui atteint jusqu'à » la division de l'âme et de l'esprit, jusqu'aux joints » et à la moelle des os, et qui dévoile les plus secrètes » pensées des âmes (1). » Alors bienheureux « en-» chaîné de Jésus-Christ (2); » bienheureuse brebis ramenée du désert, « sur les épaules du divin Pas-» teur (3), » on revient à la foi de l'enfance, à la foi de sa mère. On revient à l'amour du Sauveur, et l'on s'écrie, comme saint Augustin repentant : « Hélas, ô » ma tardive joie, osai-je dire encore que vous gar-» diez le silence? — Et de qui étaient donc ces suaves » paroles, que par la bouche de ma mère, votre fidèle » servante, vous murmuriez à mon oreille? — Ce nom » de mon Sauveur avait été bu amoureusement, par » mon cœur, avec le lait de ma mère, et il était de-» meuré au fond (4). »

Heureux ceux qui auront profité de cette grâce, pour revenir à Dieu! Heureux, bien plus heureux ceux qui surent y trouver la garantie de leurs mœurs et de leur foi, dès les premiers jours de la vie!

Car, il ne faut pas l'oublier, l'innocence flétrie est

(1) Héb., IV, 12.
(2) Phil., 1.
(3) Luc., XV, 5.
(4) *Conf.*, liv. II, 2 et 3; — III, 4.

une perte que les plus saintes vies peuvent à peine complétement réparer. « Autre est le fruit du baptême, » autre est celui de la pénitence. Par le baptême, re-» vêtus que nous sommes de Jésus-Christ, nous deve-» nons en lui une créature toute nouvelle; nous rece-» vons une pleine et entière rémission de tous nos » péchés. Par la pénitence, au contraire, la justice » divine l'exige, nous n'arriverons, suivant l'exigence » de la justice divine, au renouvellement et à l'inté-» grité du pardon, qu'après bien des larmes et bien » des peines. Aussi la pénitence fut-elle justement » nommée, par les Pères, un baptême laborieux (1). » Et non-seulement la pénitence nécessaire à l'expiation complète est difficile; mais quand le péché a régné dans une âme, il laisse après lui d'autres traces non moins cruelles. « Je sens en moi une loi qui répugne à la » loi de l'esprit, et qui m'enchaîne à la loi du péché, » laquelle est dans mes membres. Malheureux homme » que je suis, qui me délivrera de ce corps de mort (2)? »

Ainsi s'écriait, dans les angoisses de la tentation, le grand Apôtre confirmé en grâce, mais que notre miséricordieux Sauveur laissait « souffleter par l'ange » de Satan, de crainte qu'il ne s'enorgueillît de la » grandeur des révélations reçues (3). » Et nous,

(1) S. Conc. de Trente, sess. XIV, *De pœnit.*, c. 2.
(2) Rom., VII, 23, 24.
(3) 2. Cor., XII, 7.

malheureux, pauvres tombés après le baptême, combien, à plus forte raison, ne la sentons-nous pas douloureusement aggravée en nous, par notre faute, cette loi de péché commune aux enfants d'Adam? Combien ne sentons-nous pas la vérité de ces paroles de saint Anselme, exposant à sa sœur la grâce incomparable de l'innocence conservée : « Mais, me demanderez-vous, qu'avez-vous reçu de moins que moi? » O ma sœur, je vais vous le dire. Le marchand dont » le navire poussé par un vent favorable est rentré » heureusement au port, sain et sauf, rempli de » précieuses marchandises et chargé de richesses, » est plus heureux que le naufragé qui n'a pu » échapper à la mort que nu et dépouillé de tout ce » qu'il possédait. Vous, vous triomphez dans l'allégresse des biens spirituels que vous conserva le » Seigneur; moi, il faut que par le plus laborieux » effort je radoube mon vaisseau brisé, que j'en » répare les ruines et que je travaille à reconquérir » les trésors perdus (1). »

Ames saintes, âmes heureuses, que Dieu a préservées de semblables malheurs, jamais, non jamais vous n'apprécierez donc, en ce monde, l'étendue de la grâce dont votre fidélité fut le prix. Jamais vous ne comprendrez ce que nous souffrons parfois de dou-

(1) *Médit.*, liv. I, méd. 17.

leur et de honte, nous que le monde a séduits, et que le mal a retenus sous son empire.

Ames heureuses, quelle part désirable est la vôtre! Quel trésor il vous a été donné de ne jamais perdre!

Saint Benoît *le More* (1) fut de ce nombre. Il vécut, il mourut, digne d'aller au ciel, grossir le nombre des « cent quarante-quatre mille rachetés de la terre; » le nombre de ceux qui n'ayant jamais souillé leurs » corps, sont demeurés vierges, et suivent l'Agneau » partout où il va (2). »

Nous le verrons dans le cours du récit que nous commençons maintenant.

Les père et mère de saint Benoît le More sont de pauvres esclaves noirs.

Riche de sa naissance au sein d'une famille éminemment chrétienne, Benoît rencontra aussi le trésor des humiliations réservées aux pauvres; à ceux particulièrement que les hommes traitent avec le plus de mépris. Deux noirs d'Afrique, Christophe Manasseri et Diane Larcari (3), tels furent le père et la mère du bienheureux enfant. Christophe était l'esclave d'un

(1) L'expression italienne *il moro* signifie en réalité *le noir* ou *le nègre*. Nous retenons la dénomination, quoique impropre, consacrée par l'usage.

(2) Apoc., XIV, 3, 4.

(3) Larcari, suivant les uns; Larcan, selon d'autres.

riche Sicilien, Vincent Manasseri, dont il avait pris le nom. Diane, primitivement esclave d'un Lanza, se trouvait affranchie au moment du mariage.

Un tel détail, rapproché de l'état d'abjection et de mépris dans lequel on tenait alors les esclaves de cette couleur, suffira pour faire comprendre tout ce que Benoît dut trouver d'humiliations dans cette origine. Ici donc vraiment, nous pouvons le dire : « *Infirma » mundi elegit Deus* (1). » Vous avez, mon Dieu, choisi ce qu'il y avait de plus bas, de plus vil aux yeux du monde, pour l'élever au degré le plus haut. Soyez-en béni; soyez également loué de ce que votre bonté révèle aux petits, et cache aux superbes les merveilles de la sagesse renfermée en des choix aussi contraires à la prudence charnelle (2) des enfants du siècle.

Ainsi Benoît appartient à cette race africaine que les peuples des autres contrées de la terre ont traitée si cruellement, en l'abreuvant de mépris. Il en sera éternellement la gloire. Quant à ses ancêtres, vendus comme esclaves, ils étaient devenus la propriété de Siciliens, qui les établirent sur leurs terres. Christophe, père du saint, appartenait à celle de San Fratello (3), sur la côte, au nord de Messine.

(1) 1. Cor., I, 27.
(2) Luc., X, 21; — Rom., VIII, 6.
(3) Sanfratello ou Sanfradello. Ce pays portait aussi le nom

Manasseri son maître, plein de confiance dans l'intelligence et dans la probité du pauvre noir, lui avait donné une sorte d'intendance sur les travaux de la campagne, et il eut beaucoup à se louer de la sagesse d'une telle administration. Cette sagesse dont le principe était tout en Dieu, attira même, sur la terre du maître, des bénédictions si évidentes, qu'on dut les attribuer sans partage à la vertu du pauvre noir. Les actes du procès instruit pour la canonisation de Benoît en conservent plus d'une preuve. Les mêmes actes sont également remplis des plus beaux témoignages sur la vie fervente de Christophe, qui préparait ainsi d'abondantes grâces pour son fils. Il servait par là de canal fidèle aux premières effusions de l'amour divin sur un enfant, dont on peut bien dire, comme saint Augustin parlant de celle « dont le corps l'avait » engendré au temps, et le cœur à l'éternité : son » père et sa mère ne savaient pas quelle œuvre allait » se produire par eux (1). »

Il ne sera pas hors de propos de rapporter ici quelque chose des vertus de parents à qui Dieu destinait un semblable fils.

d'un des saints martyrs Alphius, Philadelphus et Cyrinus, dont les corps y étaient conservés. De là vient qu'on désigne aussi notre saint sous le nom de Benoît de S. Filadelfo. De là vient aussi l'erreur de ceux qui le crurent né à Philadelphie, en Amérique.

(1) *Conf.*, lib. IX, c. 8.

Leur vie édifiante.

Pour l'humiliation de notre sexe porté au mépris de la faiblesse et à la présomptueuse confiance, qui amène tant de chutes; en vertu de la disposition providentielle du Seigneur, qui donne la force véritable aux faibles, et soutient d'autant mieux, qu'on redoute plus une chute; en vertu de cette loi établie, en toute chose, afin d'abaisser l'orgueil, on trouve, pour l'ordinaire, dans les maisons, même les plus chrétiennes, une piété plus grande, un plus tendre amour de Dieu dans la mère que dans le chef de la famille. Pour l'enfant, c'est la voix de la mère qui, la première, répète aux oreilles du cœur la prière dont le souvenir ne s'effacera plus; elle qui le berce et l'endort en lui parlant de Marie, en lui apprenant le nom béni de Jésus. Conséquemment lorsque le même enfant sera devenu homme, c'est le souvenir de sa mère qui lui rappellera le plus doucement au cœur les pensées de la foi, les premières impressions du bonheur goûté dans le saint amour. C'est la mère également, lorsque le malheureux s'égare, qui éprouve plus vivement « combien le fils de l'esprit coûte plus que l'enfant de la chair (1); » c'est elle qui verse, en plus grande abondance, « ces larmes qui ne vous demandent, Sei-

(1) Saint Aug., *Conf.*, V, 9.

» gneur, ni or, ni argent, aucun bien périssable, mais
» le salut d'un fils (1). »

Dans la famille du saint dont nous parlons, Dieu permit une disposition un peu différente. Sa mère est louée, il est vrai, pour sa piété, mais elle n'avait rien dans sa vertu qui dépassât les limites de l'ordinaire. La perfection remarquée dans le père atteignit au contraire un degré peu commun.

Il s'efforça en effet, constamment, de pratiquer, avant toute chose, les vertus de sa condition; vertus si précieuses, dans leur humilité, au cœur du Dieu des pauvres. Comme toutes les âmes qui ont reçu dans le cœur un rayon de la lumière divine, un trait du céleste amour, il avait un grand attrait pour la prière, une estime singulière de la pureté, un amour souverain pour Dieu et pour les âmes.

De là vint que non-seulement il priait avec grande ferveur, et s'adonnait, autant qu'il était en lui, aux exercices de la piété chrétienne, mais il s'efforçait encore d'ouvrir aux autres cette source des plus grands biens. La dévotion du saint Rosaire, si douce et si nourrissante pour l'âme des pauvres ignorants, comme pour celle des hommes les plus distingués par leur intelligence, était celle qu'il s'efforçait le plus de faire pratiquer avec fruit.

(1) Loc. cit.

Son amour de la pureté, l'horreur que lui causaient les conversations licencieuses, trop communes, hélas! chez les chrétiens de toute condition, prouvaient en même temps toute la ferveur et l'innocence de son âme.

Car, nous devons l'avouer douloureusement, et la plus triste expérience le prouve, ces conversations qui font rougir, et qui rendent parfois si pénible aux âmes délicates, l'intérieur même de la famille, ces conversations licencieuses sont loin d'être étrangères à bien des chrétiens pratiquant d'ailleurs les devoirs de la religion. Bien plus, parmi nous, pauvres tombés, échappés, par un miracle de l'infinie miséricorde, à la perte suprême; nous qui voulons être à Dieu de tout notre cœur, et que les conversations dont nous venons de parler affligent si profondément, nous avons besoin d'une grâce puissante, et pendant longtemps, pour retrouver en tout point, dans nos paroles, la pureté conservée par les âmes garanties de toute corruption. Cette pudeur exquise, qui a tant de charmes, et qui plaît si particulièrement au cœur de Dieu; cette délicatesse des âmes, qui, dès ce monde, suivent l'Agneau partout où il va; cette sensibilité intérieure qui s'émeut à la moindre parole, à la moindre image tant soit peu contraire à la céleste vertu; ce sont là des fleurs de sainteté dont nous sommes, hélas! bien souvent privés, par notre faute, tandis qu'elles couvrent le front des vierges et em-

baument perpétuellement leur cœur d'un parfum que la terre ne connaît pas. Ainsi fut, dans un degré bien remarquable, le délicieux saint Stanislas, dont il est dit : « Il n'y avait rien de plus beau que lui, et l'on » disait de sa beauté ce que saint Ambroise dit de » celle de la Sainte Vierge, qu'elle inspirait le désir » d'être chaste, et c'était assez de le regarder pour » être délivré des tentations impures. Moins il affectait » de plaire aux hommes, plus il avait bonne grâce à » tout ce qu'il faisait. Il était doux et affable ; mais il » avait un air sérieux, qui lui attirait du respect et » qui le mettait à couvert de ces caresses dangereuses » qui amollissent d'ordinaire le naturel des enfants. Il » avait une pudeur si délicate, qu'il ne fallait qu'une » parole trop libre pour le faire évanouir. Cet accident » lui arrivait d'ordinaire à table, où il se trouvait » quelquefois engagé, malgré lui, à entendre de » méchants discours ; — et cela vint si souvent, qu'il » fut aisé d'en reconnaître la cause ; de sorte que son » père, qui l'aimait tendrement, prenait soin de » détourner tous les entretiens qui pouvaient choquer » l'honnêteté, et quand il ne le pouvait faire par » adresse, il priait ceux qui les commençaient d'avoir » pitié du petit Stanislas, et de lui épargner la peine » que lui causaient ces sortes de discours (1). »

(1) *Vie de saint Stanislas*, par le P. Virgile Ceprari, traduite par Calpin.

Mais, nous le répétons, ces fleurs, qui naissent, pour ainsi dire, naturellement dans les âmes pures, germent au contraire avec peine et difficulté dans celles des pénitents. On a bien souvent, depuis long-temps, les lis dans le cœur; ils ne sont pas encore, à toute occasion sur les lèvres. Entre les saints eux-mêmes, nous le sentons par leurs écrits, les vierges, sous ce rapport, ont quelque chose de divin, que n'ont pas toujours au même degré tous les autres.

Voilà pourquoi saint Jérôme regardait comme « empoisonnées pour les âmes consacrées à Dieu, les » conversations des femmes mariées qui servent le » siècle (1). » Voilà pourquoi la grande réserve dans les paroles, et l'horreur de toute image libre, prouvent de la manière la plus évidente, qu'une âme possède la vertu toute chrétienne de la pudeur; qu'elle aime d'une manière peu commune cette vertu « heureuse, quand elle se joue dans les enfants: » plus heureuse, lorsque, dans les adolescents, elle » craint les chutes : très-heureuse quand dans les jeunes » gens, elle s'efforce d'éteindre les ardeurs du vice (2). »

(1) S. Hier., epist. CXXX, *ad Demetriadem.* — Matronarum maritis ac sæculo servientium, tibi consortia declinentur, ne sollicitetur animus et audias, quid vel maritus uxori, vel uxor loquuta sit viro. Venenatæ sunt hujusmodi confabulationes.

(2) S. Zenonis Veron. Episc. sermo de pudicitia. — Beata, cum alludit in pueris : beatior, cum adolescentibus lapsus feliciter timet : beatissima, cum in juvenibus carnalia extinguere laborat incendia. — La fin du sermon est aussi très-belle.

Le soin que le père de Benoît prenait pour détourner ses compagnons des conversations mauvaises, suffirait donc pour indiquer la grande pureté de son cœur. Ce que nous dirons bientôt de la naissance du saint, le démontrera plus clairement encore.

L'amour des pauvres remplissait également son âme, et il le puisait uniquement dans l'amour de Dieu, principe et perfection de toute véritable vertu chrétienne. Car, on l'oublie trop souvent, dans quelque condition qu'on soit sur la terre, dans le mariage ou dans le saint ministère, enchaîné par les devoirs du monde ou affranchi par une entière consécration au Seigneur, aimer quoi que ce soit hors de Dieu, est un désordre. Aimer toute chose pour Dieu, au contraire, c'est le devoir; aimer uniquement Dieu en toute personne et en toute chose, c'est la perfection de l'amour. Voilà pourquoi Notre-Seigneur répondant aux pharisiens leur disait: « Tu aimeras » le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, de toute » ton âme et de tout ton esprit. Voilà le plus grand et » le premier précepte. » Puis: « le second est *semblable à celui-ci:* Tu aimeras ton prochain comme » toi-même (1). » Voilà pourquoi la perfection de toute vie chrétienne se trouve dans l'unité en Dieu. Unité de pensée, rapportant tout à Dieu; unité d'ac-

(1) Matth., XXII, 37, 38, 39.

tion, faisant tout pour Dieu; unité d'affection, aimant tout pour Dieu, ou plutôt aimant Dieu et voyant Dieu en tout; le voyant dans les âmes, quand on est élevé à la dignité de ministre du Seigneur; en le voyant dans les enfants, dans le mari ou dans l'épouse, quand il appelle aux croix de la vie de famille. Voilà pourquoi en ce qui regarde particulièrement l'amour des pauvres, le grand Apôtre disait: «Quand je dis» tribuerais tous mes biens en nourriture pour les » pauvres, et que je livrerais mon corps pour être » brûlé, *si je n'ai pas la charité*, tout cela ne me sert » de rien (1).»

Voilà pourquoi les aumônes de C. Manasseri, bien que tout à fait extraordinaires, bien qu'on ne puisse généralement imiter, en ce point, toute sa conduite, furent si agréables au Seigneur.

Le pauvre noir, en effet, ne donnait pas l'aumône pour la compassion naturelle que lui inspirait un malheur si voisin de sa propre condition. Un pareil sentiment, quoique bon, s'arrête à la terre, et ne monte pas jusqu'à Dieu; il ne saurait donc produire directement aucun fruit pour le ciel, ni suffire à un cœur qui aime. Manasseri cherchait le principe de la charité pour le prochain, à sa véritable source. Il voyait Jésus-Christ souffrant dans le pauvre; il soula-

(1) 1. Cor., XIII, 3.

geait, il consolait, en lui, son maître, son rédempteur, son père, son Dieu. Aussi quand un pauvre s'adressant à lui pour obtenir une aumône, la lui demandait: *Per amore di Dio* (1), alors toute considération cédait à cette prière si douce et si puissante sur l'âme blessée du pur amour. Jamais le malheureux ne le quittait sans secours et sans consolation.

Mais comment un pauvre esclave, sans ressources personnelles, trouvait-il de quoi soulager ainsi la misère des autres? Ici, nous devons l'avouer, la conduite de Manasseri ne s'explique guère que par un mouvement intérieur approuvé dans ce cas par une manifestation de la volonté divine, mais qui ne saurait, en d'autres conditions, servir de guide.

Son maître ayant reconnu en lui de l'intelligence jointe à une probité non commune, l'avait placé à la tête des gens de travail employés dans ses terres. Manasseri répondit de la manière la plus complète à cette marque de confiance. Les revenus augmentèrent, et l'abondance des récoltes répondit à des soins que Dieu bénissait. Voilà pourquoi ne pouvant supposer à son maître plus de dureté ou moins d'amour qu'à lui-même; rempli d'ailleurs, comme il l'était, d'une innocence d'âme et d'une simplicité d'enfant, incapable de calculer avec le cœur, il puisait

(1) Pour l'amour de Dieu.

dans cette même abondance, et pourvoyait ainsi à l'indigence des pauvres membres de Jésus-Christ son Dieu.

Il le faisait, il est vrai, comme l'indique un témoin entendu dans le procès de canonisation de Benoît, « avec le bien de son maître; néanmoins on observa » que le Seigneur notre Dieu l'avait pour agréable. » La richesse du maître croissait et augmentait, par » ce moyen; tellement que si l'aumône s'arrêtait, le » gain, l'abondance des fruits et la fécondité des » troupeaux diminuaient aussi (1). » Le souverain dispensateur des trésors de la terre et du ciel se plaisait donc à montrer de quelle valeur étaient, même pour la prospérité de la terre, les aumônes du pauvre esclave dépouillé par lui-même de tout bien. On le vit clairement surtout, à la suite d'une persécution, dont ces mêmes aumônes devinrent le prétexte; en voici l'occasion.

Être pour ceux que l'on aime une occasion involontaire de souffrance, n'arrive que trop souvent, hélas! dans les tristes conditions où nous a réduits le péché. Être dans la nécessité, devant Dieu, de porter l'amertume dans le cœur de ceux dont on voudrait le plus adoucir la peine, est une douleur que l'exemple de Notre-Seigneur vis-à-vis de Marie sa mère, peut seul faire supporter avec résignation. Mais souf-

(1) Déposition faite à Sanfratello en 1626.

frir de ceux-là même à qui l'on a fait plus de bien; souffrir de leur ingratitude, est une peine plus cruelle encore. Dans le premier cas, en effet, non-seulement Dieu n'est pas offensé, mais on afflige malgré soi ceux qu'on aime, uniquement pour être fidèle à Dieu, pour entrer plus parfaitement dans les voies du divin amour. Dans l'autre circonstance, au contraire, on trouve le péché, le péché du cœur, douloureux parmi tous les autres.

Le père de notre saint l'éprouva, dans l'occasion que nous allons dire.

Les gens de peine dont il dirigeait le travail, ces mêmes hommes qui lui devaient tant de soulagements dans leurs fatigues, tant d'adoucissements à leurs maux; ceux enfin pour qui son cœur était rempli de la charité la plus vive, eurent le triste courage de se concerter pour le perdre dans l'esprit du maître. Ils prirent ce dernier par l'intérêt, fatal mobile, qui pousse tant d'âmes au péché; honteux lien, qui enchaîne à la terre tant de cœurs faits pour s'élever jusqu'à Dieu, et pour vivre d'une tout autre vie. Ils lui représentèrent que Christophe dissipait en prodigalités coupables, les biens qu'il avait en administration, et qu'il était bien temps d'y apporter remède.

Ce langage fut entendu, et le pauvre esclave se vit durement éloigné de l'emploi qu'il avait exercé jusqu'alors, avec tant de bénédictions pour tous.

Calomnié, méconnu de tous, Christophe se tut, ou ne put faire agréer sa justification. Il imita ainsi l'exemple de l'Agneau divin outragé par ceux qu'il aimait. Il s'estimait, et avec raison, trop heureux de pouvoir appliquer à sa propre conduite le principe si fécond, et néanmoins si méconnu, d'un saint calomnié (1) : « Le bon Jésus sait la mesure de réputa- » tion qui m'est nécessaire pour faire le bien auquel » il me destine; de tout le reste, je ne m'en soucie. »

Puis, comme il arrive à ceux qui en pareil cas s'en remettent de tout soin à Dieu seul, le moment de la justice arriva pour lui.

A peine eut-il perdu, avec l'administration des biens de son maître, le moyen de continuer ses aumônes, Dieu fit voir où se trouvait la source des richesses qu'il donnait en récompense de largesses rendues impossibles. « Les terres devinrent avares, les troupeaux » stériles, les arbres refusèrent leurs fruits. » Ainsi parle, d'après les dépositions du procès canonique, l'auteur italien que nous suivons (2). Il en fut de même pour tous les autres biens.

A cette claire manifestation des volontés divines, Manasseri ouvrit les yeux. Le pauvre esclave justifié

(1) Saint François de Sales.

(2) *Virtù, geste e miracoli, ossia storia sulla vita di santo Benedetto da Sanfratello minore riformato*, etc., composta da F. Giovanni da Capistrano. — In-4°. Rome, imp. de l'hospice Saint-Michel, 1808, p. 4.

dans ses aumônes, reprit son emploi. Ses mains généreuses s'ouvrirent de nouveau pour répandre d'abondants bienfaits; son cœur consolé put, comme auparavant, répondre par l'aumône au pauvre qui la lui demandait avec cette pénétrante prière : *Pour l'amour du bon Dieu.* Et alors « la terre donna son » fruit (1); » les arbres et les troupeaux recouvrèrent leur fécondité. L'heureux maître éprouva l'efficacité de la divine parole : « Honore Dieu par l'offrande de » tes biens; donne-lui les prémices de tes fruits : et » tes greniers seront comblés d'abondance, et le vin » regorgera de tes pressoirs (2). »

Tel fut le père de saint Benoît. Diane, sa mère, était douée aussi d'une piété sincère, fort attachée à ses devoirs, capable même d'une haute vertu; une mère, en un mot, telle que la divine miséricorde en prépare pour les enfants de sa prédilection. Les circonstances relatives à la naissance du saint peuvent servir à le prouver.

Et cependant Christophe et Diane étaient des esclaves, des enfants d'esclaves, de pauvres noirs si méprisés à cette époque; et plût à Dieu qu'il fût impossible de dire partout : si méprisés encore aujourd'hui!

De tels exemples prouvent bien clairement, avec

(1) Ps. LXVI, 7.
(2) Prov., III, 9, 10.

tant d'autres, que depuis la venue du Sauveur béni, les flots de son sang coulèrent sur toutes les races, sur toutes les contrées de la terre. De tels exemples prouvent que tous, malheureux enfants d'Ève, mais enfants régénérés de Marie, en Jésus, nous avons reçu l'effusion de cette plénitude, qui de la croix se répand incessamment sur le monde. De tels exemples prouvent combien est vraie cette parole : « En lui » nous possédons la rédemption par son sang ; en lui » nous avons obtenu la rémission des péchés, suivant » la richesse d'une grâce qui surabonde en nous (1). » Ces exemples prouvent que tous « rachetés d'un » même prix (2), » nous ne devons plus voir, parmi nous, « ni juif, ni gentil (3), ni grec, ni barbare, ni » esclave, ni libre. Car nous sommes tous une seule » chose en Jésus-Christ (4) ; une nation choisie, un » peuple d'acquisition (5) ; un seul troupeau gouverné » par un seul pasteur (6) ; Jésus-Christ le pasteur et » l'évêque de nos âmes ; une nation sainte (7), » vivant de la même vie, appelée à la même gloire et au même amour.

(1) Éph., I, 7.
(2) 1. Cor., VI, 20.
(3) Col., III, 11.
(4) Gal., III, 28.
(5) 1. Pet., II, 9.
(6) Joan., XI, 26.
(7) 1. Pet., II, 9, 25.

Ils forment le propos de vivre en continence dans le mariage.

« Quoique servir le Seigneur notre Dieu avec zèle, » par pur amour, soit le bien estimable par-dessus » tout autre, nous devons néanmoins louer beaucoup » la crainte de sa divine Majesté. En effet, non-seule» ment la crainte filiale est une chose pieuse et très» sainte, mais, de plus, si l'homme n'arrive à rien de » mieux et de plus utile, la crainte servile sert beau» coup pour sortir du péché mortel (1). » Ainsi parle saint Ignace dans les conseils remplis de sagesse qu'il a joints à ses admirables *Exercices*.

Ainsi voit-on se vérifier, chaque jour, dans la vie chrétienne, ce que le grand saint ajoute encore: « Une fois sorti du péché, on arrive facilement à la » crainte filiale, laquelle est entièrement agréée du » Seigneur notre Dieu, et lui est très-agréable, car à » cette crainte est toujours uni le divin amour. » Admirable et encourageante doctrine, à laquelle saint François de Sales prêtait, comme à toute chose, par sa tendresse de cœur, un grand charme en disant: « Le grand père Abraham envoya son serviteur Élié» zer pour prendre une femme à son enfant unique

(1) *Exercitia spiritualia S. P. Ignatii de Loyola*, etc. In-8°. Rome, Marini et Morini, 1847. — *Reg. ad sentiendum cum Ecclesia*, reg. 18.

» Isaac. Éliézer va, et par inspiration céleste fit choix » de la belle et chaste Rébecca, laquelle il amena » avec soi; mais cette sage damoiselle quitta Éliézer » sitôt qu'elle eut rencontré Isaac, et étant introduite » en la chambre de Sara, elle demeura son épouse à » jamais. Dieu envoie souvent la crainte servile comme » un autre Éliézer (Éliézer aussi veut dire *aide de* » *Dieu*) pour traiter le mariage entre elle et l'amour » sacré. Que si l'âme vient sous la conduite de la » crainte, ce n'est pas qu'elle la veuille épouser; car, » en effet, sitôt que l'âme rencontre l'amour, elle » s'unit à lui et quitte la crainte (1). »

De la même manière aussi, bien souvent, l'infinie miséricorde sait changer un principe d'intérêt tout servile, portant vers telle ou telle action, vers tel ou tel éloignement des joies humaines, en une source de grâces, en un moyen de grande perfection.

Que chacun de nous descende au fond de son cœur; il verra si parmi les plus précieux souvenirs de sa vie, parmi les attraits de fuite du mal ou de sainteté qu'il a ressentis, il ne trouve pas la preuve de ce que nous venons d'énoncer.

Les parents de Benoît éprouvèrent quelque chose d'analogue dans une circonstance bien importante pour eux, et pour l'existence ou la non-existence de

(1) *Traité de l'amour de Dieu*, liv. XI, c. 17.

leur postérité. Je veux parler du motif qui les détermina, pour un temps, à se promettre mutuellement la continence dans le mariage.

Un pareil état de vie est, dans le christianisme, une des plus belles choses que l'esprit de Dieu ait inspirées aux cœurs fidèles. Le monde, avant la venue du Sauveur, ignorait cette merveille, révélée d'abord en la personne de Marie et de son chaste époux, saint Joseph. « Cet exemple, dit avec tant de vérité » saint Augustin, prouve magnifiquement aux chré» tiens que même en gardant la continence, d'un » commun accord, il existe entre les époux une union » qui demeure et peut s'appeler un vrai mariage (1). » Cet exemple fut suivi bien souvent, depuis lors, et aujourd'hui comme à toute autre époque de l'Église. Néanmoins, nous ne chercherons pas à le nier, il faut une bien grande et bien particulière grâce du Seigneur pour que des époux, même fervents chrétiens, puissent comprendre une telle vertu, je ne dis pas la pratiquer. La vie des sens, même dans l'union la plus légitime et la mieux réglée, rend en effet l'âme si pesante, elle contribue tellement à fermer les yeux à la beauté des choses d'en haut, qu'il doit en être nécessairement ainsi. Mais lorsque, perçant les ténèbres du monde, un rayon de la lumière refusée au

(1) *De cons. evang.*, lib. II, c. 1.

commun des hommes parvient à une âme privilégiée de Dieu ; lorsque les parfums de virginité que respire le saint amour sont montés jusqu'au cœur, alors non-seulement on la comprend « cette vie des anges me-» née par des hommes sur la terre (1), » mais on n'en comprend même plus d'autre (2).

Alors si l'on est libre ou consacré à Dieu, on garde son trésor avec amour ; on n'a pas assez de reconnaissance pour bénir et pour louer l'auteur d'un aussi grand don. Lié, au contraire, par le mariage ; engagé sous un joug pris, la plupart du temps, sans en connaître la pesanteur, sans même en comprendre, parfois, la nature, on n'a plus que des regrets pour un bien tristement perdu. Résigné, par devoir, aux conséquences d'une telle condition, il faut les subir, il est vrai, pour l'amour du Sauveur. Mais on n'en vit pas moins, jusqu'à la dissolution du lien contracté, comme des condamnés, comme des exilés incapables de jeter, sans tristesse, un regard sur la terre de leurs premières joies, devenue pour eux, hélas ! la terre des larmes et de la douleur. Trop heureux quand la grâce de Dieu ménage, de temps en temps, sur la route, des jours, des mois, parfois même des années de rafraîchissement et de paix !

Aux premiers instants de leur mariage, le père et

(1) Saint Jean Chrysost.

(2) Voir la Note à la fin du volume.

la mère de Benoît parurent, un moment, destinés à ne jamais ressentir de semblables regrets. Ils semblèrent avoir, « d'un bond du cœur, touché à cette vie (1) » d'amour et de pureté, dont la source est placée dans le cœur de Dieu. Ils y avaient été conduits, il est vrai, par un de ces motifs humains dont nous venons de parler, et que la bonté suprême change souvent en principe de grâces. Malheureusement ce motif disparut ; ils ne crurent pas pouvoir, jusqu'à la fin, demeurer constants dans leur promesse de continence. Dieu, qui voyait le fond de leur âme, ne les condamna certainement pas dans leur faiblesse; mais ils n'en perdirent pas moins un bien dont ils ne connurent peut-être jamais toute l'importance. Voici comment les choses se passèrent :

Chastes comme Tobie, ils avaient, comme lui, du mariage l'idée si cruellement méconnue par la plupart de ceux qui croient devoir s'y engager. Bien différents de ces insensés dont la vue est si triste; de ces insensés qui rient et se jouent, en se précipitant, par cette voie, dans des abîmes de misères, pour le temps et pour l'éternité; bien différents de ces aveugles que les passions entraînent, qu'elles dominent et poussent, par là, dans des excès que toute une vie de repentir répare ensuite avec tant de

(1) Saint August., *Conf.*, lib. IX, c. 10.

peine; bien différents, en un mot, de ces mondains qui profanent, de toutes les manières, un sacrement aussi redoutable, Christophe et Diane avaient compris la dignité, la sainteté du mariage.

Mais dans leur condition ils ne pouvaient pas, comme le saint patriarche auquel nous les comparons, se complaire dans la pensée que leurs enfants deviendraient un jour le soutien de leur triste vieillesse.

Captif sur la terre étrangère, Tobie soupirait, il est vrai, après le jour où ses yeux reverraient le pays de ses pères, la terre sacrée de la promesse. Mais libre dans sa famille, il pouvait, du moins, s'entourer en paix de ses quatre générations de fils. Il pouvait leur léguer, après lui, le fruit de ses travaux et former, pendant sa vie, leur cœur à la vertu; il pouvait les élever, sous ses yeux, dans la loi du Seigneur.

Le père de Benoît, au contraire, qu'était-il? Un pauvre esclave, sans espérance et sans avenir; un esclave à qui n'appartiendraient pas ses propres enfants; qui s'en verrait privé, au caprice du maître, avant même qu'ils eussent goûté, peut-être, les beautés de la foi dans les enseignements de la famille.

En de telles conditions, que pouvait donc être pour les parents du saint l'espérance d'une triste postérité? Douleur et amertume pour le présent, douleur et regret pour l'avenir. Ils le comprirent, et ils résolurent d'éviter à tout prix un aussi grand malheur.

Cette résolution fermement prise pouvait, il est vrai, devenir, d'une autre façon, bien funeste à leur âme; mais la grande piété qui les animait l'un et l'autre les garantit de ce nouveau danger.

Ils pouvaient en effet, comme tant d'autres, faire du mariage un état de profanation et de crimes; un état de damnation que Dieu maudit; un état où cette malédiction pèse trop justement, hélas! sur toute la famille. Ils pouvaient tomber dans le désordre introduit chez les peuples chrétiens par l'esprit du protestantisme, et que l'impiété de notre siècle propage de la manière la plus désolante. Ils pouvaient en venir aux criminelles déterminations que saint Augustin reprochait déjà aux hérétiques de son temps, en leur disant : « Il y a vrai mariage là où se trouve une véritable épouse : mais il n'y en a pas là où l'on fait en » sorte que l'épouse ne devienne pas mère (1). »

Mais les parents de Benoît étaient trop à Dieu pour ne pas repousser avec horreur la moindre pensée de cette nature. Ils avaient de plus, le cœur suffisamment pénétré de la vanité, de la grossièreté des joies du mariage pour s'en abstenir complétement, s'il le fallait, en vue de Dieu. Ils avaient compris ce qu'expriment ces autres paroles bien plus consolantes, du grand docteur que nous venons de citer :

(1) *De Morib. Manich.*, lib. II, c. 18.

« Les sens corporels auraient-ils donc leurs plaisirs, » tandis que l'âme en serait privée ? Si l'âme n'a pas ses » délices, pourquoi est-il dit : *Les enfants des hommes » espéreront à l'ombre de vos ailes. Ils seront enivrés » de l'abondance de votre maison, et vous les abreuverez » du torrent de vos joies. Car en vous est la source de » vie, et en vous nous verrons la lumière ?* Donnez-moi » un homme qui aime ; il sentira ce que je dis. Donnez- » moi un homme qui désire, qui a faim, qui erre dans » la solitude de ce monde, aspirant après les eaux de » la patrie éternelle. Donnez-moi un tel homme ; déjà » il a compris mon langage (1). »

Christophe et Diane étaient de ce nombre ; ils embrassèrent donc, sans hésiter, l'état de continence volontaire qui les sauvait des dangers redoutés pour eux et pour leurs fils ; et l'édification qu'une telle résolution donna autour d'eux, la fit bientôt savoir de tous. Mais, nous le dirons avec douleur, leur maître, en l'apprenant, dédaigna d'apprécier la beauté, je ne dirai pas d'un tel sacrifice, mais d'une détermination aussi glorieuse devant Dieu. Il calcula, au contraire, qu'une union d'esclaves sans enfants serait nuisible à ses intérêts. Il mit conséquemment tout en œuvre pour que ces malheureux consentissent à embrasser les conditions ordinaires du mariage.

(1) Saint Aug., tract. XXVI in Joan.

Sans parler des autres moyens de persuasion qu'il employa, il leur promit que leur premier enfant serait libre; et cette assurance eut tout l'effet qu'il pouvait en attendre. La belle résolution prise de vivre dans la continence s'évanouit à cette tentation; et l'on peut juger par là combien les appuis humains peuvent être utiles pour maintenir les âmes dans un état de perfection où l'action immédiate de Dieu ne les a pas encore suffisamment affermies. Heureux celui à qui la divine bonté ménage un tel secours! Heureux lorsque n'y attachant de prix qu'en Dieu seul, on en profite suivant les vues de l'éternelle miséricorde!

Naissance du Saint.

Le changement de résolution des père et mère de saint Benoît entra, sans nul doute, dans les desseins de la Providence, préparant pour de grandes choses cet enfant de bénédiction. On ne saurait néanmoins songer, sans éprouver quelque sentiment de peine, au bien dont ils se privèrent, pour leur sanctification propre, en renonçant à leur détermination primitive. Mais la grâce de Dieu est « un souffle léger (1), » qui passe très-souvent bien vite; qu'on sent et qu'on retient, alors seulement que l'âme est attentive et docile, vide, par affection, tout ce qui n'est pas le divin amour.

(1) 3. Reg., XIX, 12.

Benoît naquit donc. Il vint au monde vers 1526; car il est impossible, faute de renseignements exacts, de préciser plus exactement cette époque.

Après lui, ses parents eurent un autre fils et deux filles, tous esclaves, comme le père. Benoît seul, d'après la promesse du maître, naquit et vécut libre. Une de ses nièces, qui vint ensuite, marcha sur la trace des vertus qu'il avait pratiquées si généreusement, comme nous le verrons. Elle prit l'habit du Tiers-Ordre de saint François, et mourut en odeur de sainteté, à Palerme, le 8 mai 1643.

Quant aux parents du saint, leur vie n'eut plus rien de remarquable à rappeler ici. Nous en avons dit assez pour faire comprendre avec quels soins pieux, quelle tendresse toute chrétienne, l'heureux enfant fut élevé dans la crainte et l'amour du Seigneur.



II.

ENFANCE ET PREMIÈRE JEUNESSE.

Et cet enfant croissait en sagesse, en âge et en grâce, devant Dieu et devant les hommes.

LUC, II, 40, 52.

A une telle école de vertu Benoît se trouva engagé, dès les premiers pas, dans la voie de sainteté qu'il n'abandonna jamais depuis. Plus heureux que tant d'autres, également favorisés sous le rapport de la famille, il n'eut jamais à déplorer d'écarts ni de fautes dont tous les saints, à beaucoup près, ne furent pas exempts. Constamment pur et rempli de la plus douce piété, il se nourrit toute sa vie de sainteté, de ferveur et d'amour. Et voilà ce que notre pieuse admiration reconnaîtra désormais à chaque page de son histoire.

Dès ses premières années, il vérifia en lui ce que la sainte Écriture enseigne des enfants et des jeunes gens selon le cœur de Dieu : « Bien que le plus jeune de » tous, il ne fit jamais rien de puéril (1). — La vieillesse

(1) Tob., I, 4.

» digne de respect n'est pas celle que donne le temps,
» — mais bien la vie sans souillure (1). »

Dès cette époque aussi, une douceur toute céleste, une docilité de cœur que l'humilité fondée sur l'esprit de mortification peut seule donner, telle fut la base du caractère manifesté par le saint enfant. Jamais on ne le vit s'abandonner à la sensualité, à l'envie, à la colère, qui, dès les premiers jours de la vie, dénotent si malheureusement la puissance des inclinations mauvaises déposées en chacun de nous par le péché d'origine. Il ne céda jamais, en matière grave, à ces penchants pervers qui ravagent parfois si tristement le cœur avant même que l'âme ait la conscience du mal qui la domine. Jamais il ne fut l'esclave de ces passions innées qui inspirent une compassion si profonde pour les pécheurs convertis, et même pour ceux dont la grâce victorieuse n'a pas encore brisé les chaînes. Jamais il ne tomba dans les désordres dont saint Augustin exprime si bien les premiers effets, lorsque parlant de sa plus tendre enfance, il dit : « Peu à peu je
» remarquais où j'étais, et je voulais montrer mes vo-
» lontés à qui pouvait les accomplir; mais en vain.
» Elles étaient au dedans, on était au dehors; et nul
» sens ne donnait à autrui l'entrée dans mon âme.
» Aussi je me démenais de tous mes membres, de

(1) Sap., IV, 8, 9.

» toute ma voix, de ce peu de signes semblables à mes
» volontés, que je pouvais, tels que je les pouvais, et
» toutefois en désaccord avec elles. Et quand je n'étais
» pas obéi, faute d'intelligence ou de volonté, je
» m'emportais contre ces grandes personnes insou-
» mises et libres, refusant d'être mes esclaves, et je
» me vengeais d'elles en pleurant. — Ainsi la faiblesse
» du corps au premier âge est innocente; l'âme ne
» l'est pas. Un enfant que j'ai vu et observé était ja-
» loux. Il ne parlait pas encore, et regardait, pâle et
» farouche, son frère de lait (1). »

L'enfance de Benoît s'écoula donc, paisible et pure, dans l'innocence, la douceur et la gravité. Au lieu de la légèreté qui dans les autres paraît être la vie de cet âge, on observa constamment, en lui, une âme recueillie, un goût de dévotion qui charmait le cœur des siens et les remplissait d'une espérance bien justifiée dans la suite.

On aimait dès lors à le voir, fuyant la dissipation de son âge, s'occuper, tout jeune encore, des choses de Dieu, de la prière en particulier, qu'il goûtait et recherchait avec délices. On aimait à étudier, dans cette âme d'élite, les progrès prématurés d'un amour fécondé par la grâce et par les pieuses leçons de sa famille.

(1) *Conf.*, lib. I, c. 6 et 7.

C'était alors, pour sa mère, le temps des premières communications d'âme si douces, si pleines de charmes, et très-souvent d'une influence décisive sur tout le cours de la vie. C'était le temps des premiers échanges de sentiments et de pensées entre elle et l'enfant béni dont Dieu gardait le cœur et le comblait de ses dons. C'était le temps où les premières paroles d'amour viennent ordinairement se placer sur les lèvres de l'enfant quand la foi de la mère les dépose dans le cœur. C'était l'âge où la piété fait balbutier aux enfants, dans le plus doux langage, ce que l'Esprit divin inspire aux plus jeunes intelligences. C'était le temps enfin où la tendresse maternelle, quand elle est chrétienne, recueille avec tant de bonheur les premières manifestations des grâces communiquées dans le secret de l'âme à l'innocence et à la paix (1).

Il en était ainsi de saint Benoît le More et de sa mère. Il était beau de voir quels soins cette mère si favorisée mettait à seconder l'action divine sur son enfant. Il était beau de la voir lui enseigner à connaître, à aimer ce Dieu si bon, de qui venait tant de

(1) Dernièrement une mère chrétienne des plus distinguées, sous tous les rapports, nous redisait, les larmes aux yeux, une charmante parole d'un de ses fils, qui n'a pas plus de six ans. Elle lui parlait du bon Dieu, lorsque l'enfant, tout timide, et comme pour s'excuser, lui dit avec une expression que comprendra seulement le cœur d'une mère chrétienne : « Mais, maman, je t'aime moins que le bon Dieu. »

bien; lui enseigner à aimer Jésus mort en croix pour lui, pour tous les hommes, à aimer, à chérir Marie, la plus douce, la plus tendre, la plus pure des mères. Il était également beau de voir son père, reconnaissant du trésor que Dieu lui préparait dans son fils, compléter, par ses bons exemples et par ses conseils, un pareil enseignement de foi et d'amour.

Heureux les pères qui comprennent ainsi leurs devoirs envers leurs enfants! Heureuses les mères « dont » le chaste cœur sait concevoir avec un tel amour l'en- » fantement du salut éternel (1) » pour leurs fils!

On commence à nommer Benoît le saint more. — Ses occupations dans la vie domestique.

Telle fut la vie de Benoît, alors même que la raison se formait à peine dans lui. Bien peu d'années s'écoulèrent ensuite, et déjà l'attrait de la grâce le portait aux pratiques les plus élevées de la perfection chrétienne. On le vit s'appliquer dès lors à imiter le plus fidèlement possible, dans sa vie d'oraison et de douleur, le Sauveur béni dont l'amour le remplissait tout entier. Des mortifications fréquentes, de longues prières et d'autres exercices de piété, pour ainsi dire continuels, telles étaient, telles furent toujours ses plus chères occupations. Aussi l'éclat d'une sainteté

(1) S. Aug., *Conf.*, lib. I, c. 11.

déjà si remarquable ne tarda guère à exciter l'attention de tous. Benoît seul ignorait les trésors que Dieu prodiguait à son âme; ou plutôt, comme il arrive lorsque ces dons sont reçus dans un cœur humble et pur, cette vue ne servait qu'à l'abaisser plus profondément dans son néant et dans sa misère. Du reste, il avait à peine dix ans, que déjà, dans la terre de San-Fratello, on le désignait sous le nom du *saint more*.

Dieu, qui l'appelait à se sanctifier plus tard dans le recueillement de la solitude et dans les exercices du cloître, voulut préalablement l'offrir comme un admirable modèle à suivre dans la vie domestique. Il voulut montrer par là combien, au milieu même des occupations les plus vulgaires, au milieu de la dissipation que porte nécessairement avec soi le commerce des hommes, l'âme fidèle peut acquérir de recueillement intérieur et de sainteté. Mais l'éternelle sagesse fit voir en même temps, par ce bel exemple, quelle vigilante garde sur tous les sens, quelle application à la prière, quelle mortification universelle sont nécessaires pour être fidèle, en de telles conditions, aux attraits de sainteté déposés miséricordieusement dans certains cœurs.

Il est difficile, en effet, de combattre dans la retraite cette vie de nature déchue que le péché a mise en nous, et qui pénètre l'âme par tous les sens. S'il

est aussi difficile de fermer son cœur, même dans la solitude, aux mouvements d'amour-propre, de mauvaise humeur, de dissipation, d'épanchements vers la créature, de langueur au service de Dieu, de vaine complaisance, de joie des sens ou de découragement et de tristesse que nous ressentons tous, combien, à plus forte raison, n'éprouve-t-on pas de difficultés à détruire, au milieu du monde, tous ces fruits de la vie de péché?

Divinement éclairé d'en haut, Benoît le comprit dès l'enfance, et surtout dans le temps de sa jeunesse passé hors du cloître ou de la solitude. Aussi le vit-on s'armer, pour combattre le monde et lui-même, d'une résolution et d'une persévérance que Dieu donne à qui les demande du fond du cœur, et qu'il bénit ensuite de la plus admirable manière.

Il devait être un jour Paul et Antoine dans le désert, Alphonse Rodriguez et Félix de Cantalice dans le cloître. Il se montra préalablement Isidore et Pascal dans les obscurs travaux des champs. Ce parfait modèle des pauvres gens de la campagne leur offrirait conséquemment un trésor d'édifiants exemples, si les secrètes merveilles d'une semblable vie n'eussent pas été, pour la plupart, connues de Dieu seul. On en jugera par le peu de traits que les mémoires du temps nous ont transmis.

Les premières occupations de sa jeunesse furent de

garder les troupeaux de V. Manasseri, le maître de son père. Cet emploi, qui sanctifia tant d'âmes simples comme la sienne, lui donna le moyen de contenter les désirs insatiables de son âme aspirant à la sainteté. Brûlant de s'unir à Dieu par l'amour, il profitait de sa position pour s'entretenir avec le bon Maître, dans la prière, « comme un ami parle à son » ami (1). » Car, nous le savons, Jésus bien-aimé, nous les moindres de vos serviteurs, lorsque notre âme, unie un moment à vous dans les joies de l'oraison, a pu goûter une seule, une seule de vos paroles, nous le savons, mon Dieu, amour béni, c'est la parole de l'ami qui s'échange avec son ami, de l'enfant à son père. C'est « la voix du bien-aimé (2) » qui arrive au cœur de l'épouse, et la fait tressaillir de bonheur, de tendresse et de joie; qui lui ravit le cœur et l'enlève à l'affection si pauvre de tout être créé, de toute chose qui n'est pas Dieu.

Benoît put les savourer à longs traits, ces délices des âmes, ces avant-goûts du ciel, dans les nuits qu'il passait dès lors, en grande partie, dans l'oraison accompagnée des saintes rigueurs de la pénitence. Il les goûta de même dans les jours qui succédaient à ces nuits heureuses, dans ces jours non moins remplis de cette prière du cœur, qui change en un per-

(1) Exod., XXXIII, 11.
(2) Cant., V, 2.

pétuel sacrifice d'amour et de louange toute une vie humaine.

Il accomplissait, il est vrai, avec une parfaite exactitude tout ce qui rentrait dans les devoirs de sa condition. La vigilance et le soin pour ses troupeaux l'occupaient de manière à ne lui faire négliger aucun des intérêts du maître. Mais, à l'exemple de tous les saints, il remontait constamment vers Dieu ses pensées; il faisait pour Dieu seul tout ce que la conscience lui prescrivait d'accorder à la créature. Puis, lorsqu'il ne restait plus aucun devoir de cette nature à remplir, il se plongeait de nouveau tout en Dieu. Tout son bonheur, tout son repos était alors de se recueillir plus intimement en celui qui vivait au fond de son âme, comme en un sanctuaire de prédilection. Là, semblable aux pasteurs de Bethléem, il trouvait le divin Enfant reposant et agissant en même temps avec cette onction et cette force qui opèrent des prodiges, et forment les saints. Seul ainsi avec son amour, il oubliait la terre pour s'entretenir uniquement et se nourrir des pensées du ciel. Et ainsi s'écoulèrent en grande partie les premières années d'une jeunesse comblée de bénédictions et de grâces, comme celles de l'enfance et de tout le reste de la vie.

Benoît ne pouvait pas, il est vrai, jouir constamment de la paix qu'on trouve si douce lorsque, dans

le monde, Dieu dispose les circonstances de manière à nous procurer des temps de solitude. Il lui fallait subir les relations que ses devoirs lui imposaient; il lui fallait s'engager dans ces conversations du dehors qui tirent trop souvent, hélas! nos âmes de l'union avec Dieu; de ces conversations d'autant plus pénibles qu'en y prenant part, même par esprit de charité pour le prochain, on n'éprouve que trop les inconvénients signalés par saint Augustin de la manière suivante: « Combien de fois souffrons-nous, » par certaine condescendance, de vains récits, que » peu à peu nous écoutons avec plaisir (1)! » On n'éprouve que trop ce qu'éprouvait, dans le même sens, l'auteur de l'*Imitation:* « Je voudrais bien » souvent m'être tu, et n'avoir pas été au milieu des » hommes. Mais pourquoi donc parlons-nous et con- » versons-nous ensemble si volontiers, puisque si » rarement nous revenons au silence sans que la con- » science ait été blessée (2)? »

Aussi, pour éviter ces graves inconvénients autant qu'il le pouvait, il s'efforçait de mettre en pratique cette recommandation si douce d'un grand saint: « Les médecins prennent une grande cognoissance de » la santé ou maladie d'un homme par l'inspection de » sa langue, et nos paroles sont les vrays indices

(1) *Conf.*, lib. X, c. 35.
(2) *De Imit. Christi*, lib. I, c. 10.

» des qualitez de nos ames: *Par tes paroles*, dit le » Sauveur, *tu seras justifié, et par tes paroles tu seras* » *condamné.* Nous portons soudain la main sur la » douleur que nous avons et la langue sur l'amour » que nous avons.

» Si donc vous êtes bien amoureuse de Dieu, Phi- » lotée, vous parlerez souvent de Dieu, ès devis » familiers que vous ferez avec vos domestiques, » amys et voisins. Ouy; car *la bouche du juste médi-* » *tera la sapience et sa langue parlera le jugement.* Et » comme les abeilles ne demeslent autre chose que » le miel avec leur petite bouchette, ainsi vostre » langue sera toujours emmiellée de son Dieu, et » n'aura point de plus grande suavité que de sentir » couler entre vos levres des louanges et benedictions » de son nom, ainsi qu'on dit de saint François, qui » prononçant le sainct nom du Seigneur, succçoit » et léchoit ses lèvres, comme pour en tirer la plus » grande douceur du monde.

» Mais parlez toujours de Dieu comme de Dieu, » c'est-à-dire reveremment et devotement: non point » faisant la suffisante ny la prescheuse; mais avec » l'esprit de douceur, de charité et d'humilité, dis- » tillant autant que vous sçavez (comme il est dict de » l'Espouse au Cantique des Cantiques) le miel de- » licieux de la devotion et des choses divines, goutte » à goutte, tantost dedans l'oreille de l'un, tantost

» dedans l'oreille de l'autre : priant Dieu au secret » de vostre ame, qu'il luy plaise de faire passer cette » saincte rosée jusque dans le cœur de ceux qui vous » escoutent (1). »

Cette constante attention sur lui-même, dans les conversations obligées, ne suffisait pas encore à Benoît. Il savait, que pour faire du bien aux autres sans se nuire à soi-même, il faut donner de *son abondance*, et que les entretiens fréquents avec Dieu peuvent seuls vraiment remplir le cœur. Voilà pourquoi dans les moments libres, entre les travaux, « il fuyait la compagnie des autres, et allait se cacher » dans les cavernes solitaires ou dans le fourré des » bois. Là, il demeurait uniquement occupé de parler » à son Dieu et d'écouter au fond de son cœur cette » voix paternelle avec une docilité d'enfant. Ce » temps de bonheur passait si vite au gré de son » amour, que ses compagnons venaient souvent » le chercher pour l'heure du travail. Ils le trouvaient, » à leur grande édification, le visage prosterné » contre terre, ou à genoux, livré avec délices à la » contemplation des beautés éternelles (2). »

Et cependant, tant il est vrai de le dire, avec nos saintes Écritures, « *animalis homo non percipit ea*

(1) S. François de Sales, *Introduction à la vie dévote*, c. XXIV.

(2) *Virtù, geste e miracoli*, etc., p. 10.

» *quæ sunt spiritus Dei* (1) ; » les mêmes hommes, la plupart du temps, accablaient d'insultes et de mépris le pauvre noir, qui méritait ainsi leur vénération.

Bienheureux mépris que lui attirent sa couleur et sa condition. — Attraits de solitude.

Ces mépris venaient en grande partie d'une cause qui a de quoi faire rougir de honte les chrétiens : ils lui venaient de sa couleur. A cette époque partout, comme aujourd'hui, dans bien des contrées encore, les malheureux noirs étaient traités de la manière la plus rebutante par les hommes de toutes les classes de la société. Les gens du peuple étaient, surtout alors, pour eux d'une dureté dont la seule pensée afflige le cœur. Grossières plaisanteries, insultes, mauvais traitements que rien ne motivait : tels étaient le partage habituel des pauvres esclaves de cette couleur. On les avilissait par le mépris, on les opprimait par la violence ; puis on leur reprochait, on leur reproche encore, en certains lieux, la dégradation même où cette violence et ce mépris les plongent.

Benoît, malgré son état libre, reçut bien souvent ces outrages des compagnons de ses travaux. Son âme délicate par nature, son âme remplie par

(1) 1. Cor., II, 14. — L'homme animal ne comprend pas les choses de l'esprit de Dieu.

le divin amour de la sensibilité que l'on puise au cœur de Jésus, son âme eût été naturellement brisée de douleur ou profondément aigrie par une telle injustice; mais la grâce qui surabondait en lui, faisait briller à ses yeux une autre lumière. Le mépris enduré pour l'amour de celui qui a voulu devenir pour nous « l'opprobre du monde et l'abjection du » peuple (1), » lui paraissait le plus grand des biens. Profondément pénétré de reconnaissance pour une grâce aussi grande, son cœur, il n'en faut pas douter, eût répondu dès lors au Sauveur comme le faisait un grand saint: « Être méprisé, Seigneur, et souffrir » pour vous (2), » je ne demande pas d'autre bien sur la terre.

Voilà pourquoi, semblable à son divin Maître méconnu, outragé au milieu de son propre peuple, Benoît supportait les plus mauvais traitements avec une invincible patience. Il souffrait sans aucun doute, et beaucoup, de ce supplice de tous les instants; mais l'unissant à la croix du Sauveur, il en retirait un bien égal aux plus grands dons.

Ces mépris contribuaient aussi à augmenter dans son âme l'amour de l'oraison et de l'union à Dieu seul. Ne trouvant nulle part la consolation humaine

(1) Ps. XXI, 7.

(2) Légende pour la fête de Saint-Jean de la Croix. — *Brev. rom.*, 24 nov.

qu'il eût pu rechercher, il était merveilleusement conduit à la trouver en Dieu, si près de nous dans les angoisses, la solitude et les délaissements du cœur. C'est alors que, retiré à l'écart comme nous l'avons vu, il s'adressait avec plus de ferveur au Maître tout-puissant, au père miséricordieux, au médecin infaillible, qui guérit ou adoucit toute blessure, fortifie toute faiblesse, enseigne toute consolation et nourrit tout amour. Il lui demandait et il obtenait toujours, même dans les moments les plus difficiles, dans ces moments où le courage s'abat et le cœur manque; il obtenait toujours la résignation, la force et la générosité amoureuse dont il avait besoin. Il obtenait, en un mot, « pour le temps opportun la » nourriture (1) » promise par le Sauveur à tous ceux qui « la demanderaient au Père en son nom (2). »

Les attraits intérieurs qu'il ressentait pour « la » solitude, où Dieu parle si intimement au cœur (3) » de ceux qui l'aiment, augmentaient ainsi chaque jour. Ces attraits le portaient à imiter « les grands » saints qui évitaient le plus possible la conversa- » tion des hommes, et préféraient vivre pour Dieu » dans la retraite (3). » Souvent, les jours de fête, il profitait du relâche apporté aux travaux pour se

(1) Ps. CXLIV, 15.
(2) Joan., XV, 16.
(3) *De imit. Christi*, lib. I, c. 20.

retirer dans quelque église isolée de la campagne. Là, en présence du Sauveur présent sur l'autel, il abandonnait librement son âme aux mouvements de cet amour qui le consumait, et que rien ne pouvait satisfaire hors de cet amour même.

Redire les merveilles de ferveur et de grâces dont ces sanctuaires furent témoins serait impossible; Dieu seul était là pour les connaître, les procurer à son bien-aimé serviteur, et les glorifier un jour dans les délices de l'éternité.

Jésus, soyez béni!

Par suite du même attrait pour la solitude et d'amour pour la vie recueillie en Dieu seul, Benoît s'efforça, autant qu'il était en lui, de s'éloigner de tout compagnon, même dans les travaux de la campagne. A force de privations et de soins, il parvint, bien jeune encore (1), à se procurer pour la culture un attelage qui lui appartînt en propre. Une paire de bœufs, composant toute sa petite fortune, lui suffisait non-seulement pour obtenir par son travail le gain nécessaire à sa propre vie, mais encore pour subvenir aux besoins des pauvres.

Car, parmi les vertus qui ornaient déjà son âme, on comptait la charité pour les pauvres membres de Celui dont il partageait lui-même la misère.

(1) Il n'avait que dix-huit ans.

Touchante vertu que la religion de Jésus-Christ a fait tellement pénétrer dans les mœurs des sociétés chrétiennes, qu'elle a, pour ainsi dire, cessé de surprendre, tant elle est devenue commune ; puissante vertu, dont le pouvoir agit sur tous les cœurs, que les hommes le plus tristement éloignés de Dieu comprennent, parce qu'elle s'applique particulièrement aux misères matérielles des corps ; mais aussi vertu sublime quand on la considère dans son principe, dans la source spirituelle qui la fait écouler du sein même de Dieu pour retourner en lui par les pauvres. Car il est écrit des hommes qui auront exercé les œuvres de miséricorde : « J'ai eu faim, et vous m'avez » donné à manger ; j'ai eu soif, et vous m'avez donné » à boire ; j'étais étranger, et vous m'avez accueilli ; » nu, et vous m'avez couvert ; malade, et vous » m'avez visité ; j'étais en prison, et vous êtes venu à » moi. — En vérité, je vous le dis, toutes les fois que » vous avez fait ces choses aux plus petits d'entre mes » frères, vous me les avez faites à moi-même (1). » Ainsi parla le Seigneur.

Telle fut la vie de Benoît depuis son enfance jusqu'à sa vingt et unième année. Nous allons voir comment, à cette époque, Dieu daigna l'appeler à un état de vie plus parfait encore.

(1) Matth., XXV, 35, 36, 40.

III.

VIE DE SOLITUDE.

> Voilà que je me suis éloigné en fuyant, et je suis resté dans la solitude.
>
> Ps. LIV, 8.

Il est certain que nul état de vie n'est en soi un obstacle absolu à la perfection chrétienne. Le monde et la solitude, le mariage et le célibat ont leurs saints, qui n'eussent pas répondu à ce que Dieu voulait d'eux s'ils fussent entrés par esprit propre dans une voie que ne leur ouvrait pas la Providence. Sans doute nous devons dire avec saint Jean Chrysostome, parlant du mariage : « Je ne le regarderai point » comme un état de perfection, et je ne craindrai pas » de dire que Dieu, en le permettant, nous a traités » plus en enfants qu'en hommes faits. Aussi Jésus- » Christ, qui voulait nous rendre parfaits, nous a-t-il » conseillé de dédaigner ces vains jouets de l'enfance » qui ne conviennent plus à l'âge raisonnable, c'est- » à-dire à la perfection du christianisme, pour nous » attacher à des choses plus nobles et plus subli-

» mes (1). » Mais il faut l'avouer aussi, même au milieu du monde, même dans ce triste état du mariage, bien que les difficultés y soient plus grandes, infiniment plus grandes que dans le célibat et dans la vie de retraite, on peut aspirer au pur amour. On peut sans présomption, en s'appuyant uniquement sur la grâce de Dieu, dire avec sainte Catherine de Gênes, répondant à un religieux : « Je vous félicite de votre
» bonheur, mais jamais vous ne me feriez croire que
» je ne puis aimer Dieu aussi parfaitement que vous;
» car enfin mon amour ne rencontre rien qui l'arrête,
» et si quelque chose pouvait le retarder dans sa
» marche, assurément ce ne serait pas un pur amour. »
On peut, s'adressant à Dieu, répéter avec la même sainte : « O amour, qui donc m'empêchera de vous
» aimer autant qu'il me plaira? Fussé-je dans un camp,
» au milieu des soldats, je n'y verrais encore aucun
» obstacle à mon amour. — O amour, qui donc peut
» empêcher que je vous aime? Si le monde ou l'état
» du mariage ou toute autre chose quelconque pouvait
» empêcher l'amour, que serait-il donc? sinon un
» objet de mépris? — mais je sais que l'amour ren-
» verse tous les obstacles (2). »

Tout ceci est très-vrai; la réponse de la sainte n'a rien que de conforme à ce que l'Église croit sur

(1) *Traité de la virginité*, c. X.
(2) Vie de la sainte. — Réponse au P. de Pouzo, franciscain.

ce point, à ce que nous enseignent les maîtres de la vie spirituelle. Mais jetons un regard sur le monde; consultons l'expérience de tous les âges et de tous les lieux; qu'ils sont grands les obstacles trouvés à la parfaite sainteté, au pur amour! Comme elle est tristement vraie pour l'immense majorité des hommes, cette parole que nous venons d'emprunter à saint Jean Chrysostome :

« Ce n'est pas un état de perfection que le mariage! »

Et en effet, à l'exception des martyres, parmi les femmes mariées, par exemple, que les saintes sont rares! Il y a parmi les bienheureux honorés d'un culte public, bien des vierges et bien des veuves; de femmes mortes dans le mariage, nous l'avouerons, jusqu'ici nous n'en connaissons pas (1). On sait de plus combien une pauvre âme qui veut, dans cet état, se donner sans réserve au pur amour, éprouve au dedans et au dehors d'elle-même, de difficultés pour y parvenir. Que d'obstacles de la part de ceux qui l'entourent, de ceux même parfois qui devraient lui servir d'appui! Que d'angoisses intérieures, que de doutes et de troubles sur l'accomplissement de tous les devoirs! Et à moins que la miséricordieuse Pro-

(1) Voilà pourquoi, parmi les autres considérations, la cause de canonisation qu'on vient d'introduire à Rome pour Anna-Maria Taigi, offre un intérêt tout particulier. La servante de Dieu, dont le mari vit encore, a toujours vécu dans cet état de vie. Elle l'avait embrassé, il est vrai, avant d'être toute à Dieu.

vidence ne vienne à son secours par d'éclatantes grâces, par de longues maladies, par l'éloignement de la famille et autres faveurs de cette nature, comment échapper aux dangers qui la pressent ainsi de toutes parts? Dangers du côté de la vie des sens à laquelle, par nature, le mariage fournit tant d'aliments et de force; dangers bien plus grands d'application excessive à la créature, et par conséquent, impossibilité de vaquer à Dieu, de se former à la vie de prière sans laquelle il n'y a pas de sainteté possible.

Car, il faut bien le remarquer, saint Paul attache moins encore à la vie des sens qu'à l'esclavage du cœur et à la préoccupation de l'esprit, l'obstacle que présente le mariage à l'état de perfection. « Je veux, » dit-il, que vous soyez sans aucune sollicitude. Celui » qui n'a pas d'épouse s'occupe des intérêts du Sei» gneur et comment il peut plaire à Dieu; celui qui » en a une pense aux choses du monde, au moyen de » plaire à son épouse, et il est divisé. De même une » femme non mariée, une vierge pense au Seigneur, » et s'applique à être sainte de corps et d'esprit. Celle » qui est mariée, au contraire, songe au monde et » veut plaire à son époux (1). » Or voilà vraiment l'écueil principal du mariage : être distrait des choses de Dieu et appliqué par devoir à celles de la terre.

(1) 1. Cor., VII, 32 et suiv.

Si la vie d'oraison habituelle y était possible dans les conditions ordinaires d'un pareil état, le reste cesserait d'être un danger, parce qu'il deviendrait une croix bien lourde. Mais quand on sait combien, même dans la solitude, il est difficile d'appliquer perpétuellement son esprit et son cœur à Dieu, comme ont fait les saints, comme il est absolument indispensable de le faire pour être saint; quand on s'examine et que l'on voit à la divine lumière, la distance infinie où l'on se trouve encore, malgré tous ses désirs, malgré la consécration de l'état religieux ou du sacerdoce, on comprend quel obstacle doit être le mariage; on comprend toute la pitié, toute la commisération que mérite une pauvre âme, quand Dieu la choisit dans cet état pour l'appeler à la vie parfaite; on comprend surtout que parmi les chrétiens, on en trouve qui se pénètrent des sentiments exprimés par une des plus aimantes et des plus pures entre les épouses de Jésus-Christ, quand elle disait à son bien-aimé : « Une autre grâce est venue de ton abondance.
» Bien qu'aucune défense ne prohibe le mariage,
» formé au contraire avec la bénédiction, tu as voulu
» qu'il y eût des âmes plus sublimes, des âmes qui
» dans l'union de l'homme et de la femme eussent la
» terre à dégoût; qui désirassent le sacrement, non
» pour imiter ce qui a lieu dans les noces, mais pour
» aimer ce qu'elles signifient. La bienheureuse virgi-

» nité reconnut son amour ; désireuse et jalouse de la » chasteté angélique, elle se réserva pour le lit nup- » tial de celui qui, né de la virginité perpétuelle, est » également l'époux de la virginité (1).» On comprend qu'à la suite de fiançailles aussi saintes, comblés de grâce et inondés de la douceur divine, ces chrétiens aient répété jusqu'à la mort ces paroles enflammées de la même sainte à son époux : « Sois-moi honneur, » joie, plaisir et soulagement dans la tristesse. Sois- » moi conseil dans le doute, défense dans les in- » sultes, patience dans la tribulation, dans la pau- » vreté abondance, dans le jeûne nourriture, repos » dans la veille et remède dans la maladie. Que j'aie » en toi toute chose, toi que je désire aimer par- » dessus tout, et *ce que j'ai promis je le garderai* (2).»

Voilà pourquoi, dès les premiers temps de l'Église, dans tous les siècles, et de nos jours comme à d'autres époques, la continence, la virginité conservées pour Dieu dans le mariage, montrèrent à quel degré de vertu peut porter le désir du saint amour. Ces exemples prouvent de même combien l'esprit de Dieu vivant et agissant dans ces âmes, leur montrait clairement la difficulté de se donner tout à Dieu, dans les conditions ordinaires d'un tel état de vie.

(1) Sainte Gertrude, *Exercices des fiançailles et de la consécration spirituelles.*
(2) Loc. cit.

Un jeune et riche seigneur de Sicile, J. Lanza de San-Marco, terre peu éloignée de San-Fratello, avait donné un semblable exemple, lorsque notre saint menait encore le genre de vie dont nous avons parlé. Récemment uni à une jeune femme dont la vertu lui promettait en ce monde le peu de bonheur qu'il soit permis à une créature d'espérer pour soi, et de donner à une autre, il lui proposa de placer leur amour en Dieu seul. Touchée d'un pareil exemple et remplie de la même grâce que son mari, elle goûta vivement le projet de séparation qu'il lui proposa dans ce but et le mit à exécution sans délai. Dans le courant de 1545 elle entra dans un monastère en qualité de religieuse, tandis que Lanza se retirait dans l'ermitage de Santa-Domenica, non loin de San-Fratello.

Congrégation d'ermites formée par J. Lanza.

Rarement on donne dans l'Église de semblables exemples de détachement (1) sans entraîner après soi quelques âmes au pur amour de Dieu. L'exemple, si contagieux pour le mal, l'est aussi, heureusement, pour le bien. Pour l'un et pour l'autre ce mot est vrai :

(1) Nous employons cette expression pour approprier notre langage au sentiment des chrétiens à qui Dieu ne donne que les grâces communes d'un semblable état. Mais pour un cœur vraiment blessé du saint amour, l'exemption des pénibles devoirs du mariage est loin de paraître un sacrifice.

Verba docent, exempla trahunt (1). Et comme le dit sainte Thérèse : « Si celui qui commence fait, avec » l'aide de Dieu, de magnanimes efforts pour s'élever » à la perfection, jamais, à mon avis, il ne va seul au » ciel (2). » L'heureux Lanza l'éprouva au moment où Dieu venait de lui rendre sa liberté d'une façon si merveilleuse.

Frappés d'admiration pour ce que les sens grossiers du monde font regarder comme un sacrifice, et encouragés par ses conseils, plusieurs compagnons se joignirent à lui. Ils le suivirent dans la solitude, où il se proposait d'imiter avec eux la vie des anciens religieux de la Thébaïde.

Retirés en effet dans des cavernes et de chétives cabanes groupées autour d'une petite église, revêtus des plus pauvres habits, souffrant la faim, la soif et les intempéries des saisons, les nouveaux solitaires devinrent bientôt l'édification de la contrée. Et c'est ainsi qu'ils fondèrent leur congrégation (3) sur l'observance rigoureuse des règles de saint François, y ajoutant un quatrième vœu relatif à des austérités particulières.

Les choses en étaient à ce point lorsqu'un jour Lanza passa près d'un lieu où Benoît se reposait avec ses compagnons de travaux. Ceux-ci, comme c'était

(1) « Les mots enseignent ; on est entraîné par l'exemple. »
(2) *Vie, etc.*, écrite par elle-même, c. XI.
(3) Jules III l'approuva par un bref du 14 mars 1550.

leur coutume, dirigeaient alors contre le saint leurs plaisanteries blessantes, leurs sarcarsmes et leurs termes de mépris. Lui, de son côté, leur répondait, comme toujours, par la patience, la douceur et l'union intérieure avec Jésus bafoué et maltraité par les siens. Il était pénétré de cette parole si vraie d'un grand docteur : « Erreur, erreur, mon frère, de croire » que jamais un chrétien puisse être sans persécu- » tion (1). » Il savait que « rendre une injure est un mal » aussi grand que la faire. Car d'où viennent, entre » les hommes, les querelles, les contentions, les » combats, sinon parce qu'en répondant à la méchan- » ceté par l'impatience on excite souvent de grandes » tempêtes (2) ? » Il savait que « la patience nous rend » agréables à Dieu et nous garde ; qu'elle réprime la » colère, met un frein à la langue, gouverne l'âme et » conserve la paix (3). » Voilà pourquoi, fidèle à l'exemple de son Maître bien-aimé, il demeurait « sem- » blable à un homme qui n'entend pas et qui n'a pas » de reproches à la bouche (4). »

Frappé de ce spectacle, et sans doute éclairé de Dieu sur les trésors cachés de cette âme céleste, Lanza ne put s'empêcher de reprendre fortement ces aveu-

(1) S. Hieron., *Epist. fam.*, lib. II, ep. 6, *ad Heliod.*
(2) *Lactant. divinar. Instit.*, lib. VI, c. 18.
(3) S. Cyprian., lib. *De bono patient.*
(4) Ps. XXVII, 15.

gles. Puis il leur dit : « Vous vous moquez aujourd'hui » de ce pauvre esclave ; mais vous entendrez bientôt » parler de sa renommée. » S'adressant enfin à celui qui dirigeait les travaux : « Je vous recommande Benoît, lui dit-il, parce qu'il viendra me joindre avant » peu de temps, et il se fera religieux (1). »

Un semblable intérêt, témoigné par un homme aussi vénéré que Lanza, fit une impression profonde sur les compagnons de Benoît. Eux qui, jusque-là, semblaient n'avoir rien compris aux merveilles dont le Seigneur les avait rendus les aveugles témoins, ils commencèrent à rougir de leur injustice ; ils regrettèrent dès lors leurs mauvais traitements, et conçurent de la honte et du repentir pour la manière dont ils avaient traité cet imitateur fidèle de la patience et de l'humilité du Sauveur Jésus.

Benoît, de son côté, ressentit en lui-même un nouveau désir de sanctification par le détachement des choses de la terre. Il comprit plus que jamais combien sont vraies ces paroles des nos saints docteurs : » Elles sont courtes et périssables les joies que donnent » les plaisirs du monde ; joies qui s'efforcent d'écarter » du chemin de la vie les âmes destinées à l'éternité. » Que le cœur aimant et fidèle aspire donc après les » choses célestes. Que soupirant après l'accomplisse-

(1) *Virtù, geste, etc.*, p. 10.

» ment des promesses divines, il s'élève vers l'amour » des biens incorruptibles et vers l'espérance de la » vraie lumière. — L'âme raisonnable, qui ne peut » demeurer sans amour, aime Dieu ou le monde. Dans » l'amour de Dieu, rien de trop; tout est nuisible dans » l'amour du monde. Voilà pourquoi il faut inviola- » blement s'attacher aux biens éternels (1).—L'amour » terrestre est vaincu par l'amour du ciel. Un désir » éteint un désir. Tout ce qui diminue d'un côté s'ac- » croît de l'autre (2). »

Il était rempli, d'un autre côté, de cette crainte salutaire que l'humilité prend pour fidèle compagne et pour appui; de cette « crainte, source de vie, » qui est aussi « le commencement et la couronne de la » sagesse, un paradis de bénédiction (3). » Il était rempli de cette défiance et de cette basse opinion de lui-même qui pénètre profondément l'âme des saints, alors surtout que Dieu se prépare à leur accorder de plus grandes faveurs.

D'un côté, la vue de ses misères, les grâces divines qu'il entrevoyait de l'autre, tout le portait à la confiance en Dieu dont il espérait uniquement l'appui. Il recourut donc avec un redoublement d'ardeur à la

(1) S. Leon. I serm. II, *In anniv. die assumpt. ejus ad sum. pont. munus*, et serm. V, *De jej. sept. mensis*.

(2) S. Hieron., epist. XXII, *Ad Eustoch.*

(3) Prov. XIV, 27; — IX, 10; — Eccli., I, 22; — XL, 28.

source ordinaire de ses conseils et de ses consolations. Les saintes lumières de l'oraison, voilà ce qu'il sut rechercher avec une ferveur comparable seulement au besoin qu'il en ressentait; voilà ce qu'il implora de la manière la plus efficace, non-seulement pour connaître ce que Notre-Seigneur voulait de lui, mais aussi pour obtenir la grâce d'être fidèle. Car son âme, nous le répétons, était remplie du sentiment de la double vérité enseignée par Notre-Seigneur : « Sans » moi vous ne pouvez rien faire; » et « tout ce que » vous demanderez à mon Père en mon nom, vous » l'aurez (1). »

La lumière et la force qu'il demandait ainsi lui furent donc bientôt données. Il avait prié, en effet, avec foi, confiance et amour; il avait demandé la grâce de connaître ce que le bon Maître voulait de lui, la grâce de surmonter les obstacles qui pourraient s'opposer à l'accomplissement de la volonté divine. Il avait donc prié vraiment au nom du Sauveur; la divine promesse était engagée vis-à-vis d'une telle âme, et ne pouvait pas manquer de s'accomplir. L'événement le démontra bientôt.

Peu de jours après la conversation que nous venons de rapporter, il se trouvait seul dans la campagne, lorsque Lanza paraissant tout à coup, lui dit : « Que

(1) Joan., XV, 5, et XVI, 23.

» fais-tu là, Benoît? Va, défais-toi de tes bœufs, et » viens à l'ermitage avec moi (1). »

Le saint jeune homme crut reconnaître dans ce appel une claire manifestation de la volonté divine qu'il cherchait à découvrir. Il trouva la force d'y obéir dans cette parole de la Vérité infaillible : « Vends » tout ce que tu possèdes, donne-le aux pauvres, et tu » auras ainsi un trésor dans le ciel : viens ensuite, et » suis-moi (2). »

Plus heureux et plus fidèle que le jeune homme de l'Évangile, il n'entendit pas avec regret cette invitation au fond de son âme; il y céda, au contraire, avec un saint empressement. Aussi, comme saint Pierre laissant sa barque, comme saint Jean quittant ses filets et son père pour suivre Jésus, il put dire avec l'amoureux abandon de cœur des premiers Apôtres : « Voilà, Seigneur, que j'ai tout laissé pour vous (3). » Et à lui, comme aux Apôtres, Notre-Seigneur donna la récompense réservée aux riches et aux grands pour les plus éclatants sacrifices. Car le rémunérateur souverain du verre d'eau donné en son nom, et de l'obole de la pauvre veuve, ne regarde point la valeur de l'offrande, mais l'amour du cœur qui la présente. Voilà pourquoi nous pouvons appliquer au pauvre

(1) *Virtù, geste, etc.*, p. 17.
(2) Luc., XVIII, 22.
(3) Luc.

noir abandonnant pour Jésus-Christ ses bœufs et sa charrue, ce qu'un Père dit en parlant des plus chers parmi les disciples du bien-aimé Sauveur : « Grande » confiance : Pierre était pêcheur, il n'était pas riche ; » il gagnait sa vie avec peine et par son travail ; et » pourtant il dit avec grande assurance : Nous avons » tout laissé. Mais parce qu'il ne suffit pas de laisser, » il ajoute, ce qui constitue la perfection : Et nous » t'avons suivi. Nous avons fait ce que vous avez or- » donné, que nous donnerez-vous pour récompense ? » — Et Jésus leur exposant toute la richesse de ses dons futurs ne leur dit point : « Parce que vous avez tout » laissé. Cratès le philosophe et bien d'autres ont mé- » prisé les richesses ; mais, répond le Sauveur, vous » qui m'avez suivi. — Lorsque le Fils de l'homme sié- » gera dans sa gloire, vous serez assis comme des » juges, et vous condamnerez les douze tribus d'Israël, » parce qu'elles ont refusé de croire ce que vous avez » cru (1). »

Il se retire en premier lieu dans la solitude de Santa-Domenica.

Benoît ne retarda pas d'un instant l'heure du sacrifice, ou pour parler plus exactement, l'heure de la

(1) S. Hieron., *In Matth.*, lib. III, c. 19.

délivrance. Il se défit immédiatement du peu qu'il possédait; il renonça de même, en vue du saint amour, à ce qui pouvait lui rester d'affection trop naturelle pour sa famille. Sans se laisser arrêter par les considérations humaines qui font échouer les projets de sanctification de tant d'autres, il dut, en quelque façon, marcher, pour répondre aux desseins de Dieu, « *per calcatum patrem, per calcatam matram* (1). » Il dut, au moment même où sa présence près d'eux allait être le plus utile, leur retirer volontairement, pour Dieu, l'appui qu'ils avaient espéré dans leur vieillesse. Il dut, pour être fidèle, passer par la dure épreuve que le divin Maître annonçait à plusieurs quand il a dit : « Qui aime son père ou sa » mère plus que moi n'est pas digne de moi (2). » Il dut subir la nécessité, si cruelle à un cœur généreux, d'être volontairement l'occasion et l'instrument de la douleur pour ceux que l'on aime. Il persévéra en de tels sentiments pendant toute sa vie. On le vit particulièrement lorsque son frère fut emprisonné pour cause d'homicide. Le Père Jacques de Piazza déposait à ce sujet dans le procès canonique : « Le Père gardien du » couvent lui ordonna d'aller trouver le vice-roi de » Sicile, Marc-Antoine Colonna, qui aimait beaucoup

(1) En foulant aux pieds son père, en foulant aux pieds sa mère. — Saint Jérôme.

(2) Matth., XIV, 37.

» Benoît. Celui-ci le fit par obéissance, mais quand le » vice-roi lui demanda ce qu'il lui semblait devoir être » fait, il répondit constamment : *Bien que Marc soit » mon frère, je vous dis : faites la justice, et je vous » en supplie*. J'atteste tout ceci parce que je fus assigné » pour compagnon à Benoît dans cette circonstance. » Je vis et j'entendis tout. J'observai que le vice-roi » demeura grandement édifié de cette sincérité d'âme » et du zèle de Benoît pour la justice. De retour au » couvent, je racontai au Père gardien ce que frère » Benoît avait répondu. Il l'en reprit; mais celui-ci » ajouta en grande paix : *Il ne faut rien demander » contre la justice*. Le vice-roi, néanmoins, délivra » Marc et lui fit grâce. »

Quant aux parents du saint, on voit par ce fait combien le mariage leur fut amer, au moins dans l'un de leurs enfants. Pour ce qui regarde Benoît, il leur arriva ce que Dieu permet souvent en ce monde, où il aime à déjouer les calculs de notre « prudence de » mort » et de notre aveugle sagesse : leur espérance demeura complétement vaine pour la terre. La promesse de liberté donnée pour le premier de leurs fils, avant sa naissance, leur avait fait compter sur lui comme appui dans les plus tristes jours de l'esclavage. Séduits, ébranlés par cette assurance, ils avaient faibli dans leur sainte résolution de mutuelle continence. Ils avaient renoncé, dans cette vue, à

l'une des grâces les plus signalées que Dieu puisse faire à des âmes chrétiennes; ils avaient renoncé à la couronne de chasteté doublement glorieuse que l'Époux des vierges leur offrait dans le mariage. Cette détermination demeura sans fruit pour la terre, et très-probablement avec une notable diminution de gloire pour le ciel. L'unique enfant libre qu'ils eurent de leur mariage fut Benoît; ne s'abandonnant pas assez parfaitement peut-être à la divine providence de Celui qui nourrit les oiseaux des champs et donne aux lis leur royale parure, ils avaient trop compté sur cet appui. Et voilà que, par cette vocation religieuse, Dieu le leur enleva au moment où ils croyaient pouvoir s'y reposer avec le plus d'assurance (1).

Benoît partit donc, laissant, suivant le conseil de Notre-Seigneur, « laissant les morts ensevelir leurs

(1) C'est une chose bien douloureuse de voir les chrétiens infidèles aux vocations de choix que le bon Dieu envoie à beaucoup plus d'âmes qu'on ne le pense. Les parents, en particulier, qui provoquent ces infidélités par leurs instances ou par une action indirecte sur leurs fils, sont souvent punis sévèrement, mais justement, dès ce monde. Il est difficile d'exercer le saint ministère quelque temps sans en avoir eu quelque exemple. Personnellement nous en connaissons plusieurs très-douloureux. Ainsi, dans ces dernières années, un jeune Romain, dont les parents voulaient forcer la vocation, mourut en peu de jours. Un de nos amis avait été détourné de l'état ecclésiastique par sa mère, bonne chrétienne, mais habituée à la domination, et prétendant tout régler selon ses vues autour d'elle. Le pauvre jeune homme s'étant marié, perdit sa femme en quel-

» morts (1). » Il partit, malgré les regrets, malgré les besoins de sa famille, pour la bienheureuse solitude de Santa-Domenica où Notre-Seigneur l'appelait.

Il avait alors vingt et un ans environ.

Éloquent et bel exemple d'une conduite réglée suivant les lois de la plus sublime perfection chrétienne; éloquent et bel exemple à suivre pour les âmes que Dieu daigne prévenir ainsi par des grâces de choix d'une telle nature! Tout quitter pour suivre Jésus-Christ, tout jusqu'aux affections les plus légitimes; remettre aux soins de la bonne Providence le soin de soulager des misères auxquelles humainement on semblerait appelé à porter directement du secours, c'est là vraiment agir dans l'héroïsme de la foi et de la confiance au secours d'en haut. Le cœur souffre d'un tel sacrifice, cela est vrai; la prudence humaine réclame, cela se conçoit encore. Mais au fond de la conscience,

ques mois. La mère ne se rebuta point. Elle voulut lui en faire prendre une seconde; cette fois ce fut lui qui mourut. La malheureuse mère ne se rendit pas encore. Une de ses filles avait une vocation religieuse, dont elle voulut la détourner aussi; la jeune fille mourut, comme son frère, le tout en peu de temps. Quoique bien terribles, ces punitions, croyons-le, n'étant que temporelles, sont encore des traits de miséricorde, comparées aux châtiments que bien des malheureux trouveront dans un monde, où elle est irrévocable cette parole du Seigneur : « Je » ne céderai ma gloire à personne. » — Is., XLII, 8.

(1) Matth., VIII, 22.

comme voix de paix et d'encouragement, retentit cette parole de l'Amour incarné pour nous : « Quiconque » abandonnera pour moi sa maison, ou ses frères, ou » ses sœurs, ou son père, ou sa mère, ou son épouse, » ou ses fils, ou ses terres, recevra le centuple en ce » monde (1). » Et non-seulement lui, mais ceux-là précisément qu'il aura quittés pour Dieu participeront aux bénédictions divines promises, dès ce monde, pour récompense de nos douloureux sacrifices.

Commencée sous de pareils auspices, la vie solitaire de Benoît promettait d'être, et fut en effet un continuel exercice des plus solides vertus.

Lanza venait de s'y retirer depuis peu de temps. il venait, en donnant ce bel exemple au monde, de s'épargner les regrets qui bien souvent affligent le cœur, alors même qu'on ne doit pas au crime la perte de la couronne réservée à ceux qui suivent l'Agneau. Il venait d'éviter pour toujours l'occasion d'une douleur si bien exprimée, comme il suit, par un saint : « O ma virginité, toi que je ne puis plus » appeler ma bien-aimée, mais mon trésor dissipé; » toi qui ne fais plus ma joie, mais ma douleur, » qu'es-tu devenue (2) ? » Il venait de répandre autour de lui ce parfum de pureté à la suite duquel accoururent vers lui plusieurs âmes. Il venait de s'entourer

(1) Matth., XIX, 29.
(2) S. Ansel., medit. III.

de compagnons remplis d'une ferveur capable d'encourager et de soutenir les plus faibles cœurs. On peut juger par là des progrès rapides que fit Benoît, sous une telle conduite, dans les voies les plus élevées de la perfection.

Supérieur à tous par l'austérité de sa vie et par la rigueur de ses pénitences, il les surpassait encore dans la mortification intérieure bien plus difficile et plus méritoire devant Dieu que celle appliquée au corps d'une manière pourtant si utile. Le premier de tous également, aux yeux de celui qu'il avait pris pour sa portion et son cher héritage, il se considérait comme un objet digne du mépris et de la compassion de tous. Rien n'était plus sincère et plus profond que son humilité; rien, par conséquent, n'était plus parfait que sa douceur et son obéissance. Son amour envers Dieu suffit pour indiquer également quelles furent ses autres vertus, à quel degré de sainteté son âme arriva dès le principe.

Il fait profession de la vie religieuse dans la même solitude.

Ainsi se passa le temps écoulé entre le jour de sa réunion à Lanza et celui où il put, en vertu du bref de Jules III, prononcer les vœux religieux dans le nouvel institut.

La solitude où il demeura pendant plusieurs an-

nées ne permit pas de connaître en détail quelle fut alors la perfection de sa vie. Toutefois, on en sut assez pour comprendre que de merveilleux secrets de sainteté se passèrent entre le divin Maître et lui dans les communications d'un mutuel amour.

Comme déjà nous venons de le dire, la grande occupation de Benoît était la prière, œuvre par excellente de nous tous pauvres « mendiants de » Dieu, » comme nous désigne si justement saint Augustin. C'était la méditation des vérités éternelles, ce grand art dont un vénérable supérieur d'ordre religieux dit avec tant de vérité : « Un pauvre ap» prendrait certainement avec grand zèle un métier » où il pourrait espérer s'enrichir. Combien, à plus » forte raison, faut-il nous livrer à cet exercice qui » doit nous délivrer de nos misères et de notre pau» vreté, non du corps, mais de l'âme, plus pénibles » que les autres (1) ! » Il avait compris, comme l'ont fait tous les saints, comme l'a senti si vivement en particulier sainte Thérèse, « de quel inestimable » trésor Dieu enrichit une âme en la disposant, par » un attrait intérieur, à une vie d'oraison (2). » Il avait compris qu'il ne faut consentir en aucun cas à « se priver d'un bien si précieux. Là, rien à

(1) *De ratione meditandi*, par le T. R. P. Roothan, général de la compagnie de Jésus. — *Prænotanda*, p. III.

(2) *Vie de sainte Thérèse*, écrite par elle-même, c. VIII.

» craindre et tout à désirer. Les progrès seront lents : » soit. On ne fera pas de mâles efforts pour atteindre » la perfection ni pour se rendre digne des faveurs et » des délices que Dieu accorde aux parfaits : soit » encore. Mais du moins on apprendra peu à peu » à connaître le chemin du ciel. Et si l'on y marche » avec persévérance, j'attends tout de la miséricorde » de Dieu : ce n'est pas en vain qu'on le prend pour » ami (1). » Il avait compris ces autres paroles : « Quand on a vu la vérité, à cette divine lumière, on » ne craint plus de perdre ni la vie ni l'honneur pour » l'amour de Dieu. — Ah ! que de ce torrent de fé- » licité il tombe seulement une goutte dans une » âme, c'en est assez pour que ce bas monde tout » entier ne lui inspire plus qu'un invincible dégoût (2). Il pratiquait ainsi le conseil d'un saint ramené par la pénitence dans les voies de Dieu : « Dieu est tou- » jours présent à soi-même ; il ne peut s'oublier, il se » contemple, il s'aime. Si donc toi aussi, suivant ta » faible capacité, tu t'occupes incessamment du sou- » venir de Dieu, tu seras faite à son image, parce que » tu t'efforceras de faire toujours ce que Dieu fait » toujours. L'homme doit appliquer sa vie tout en- » tière à la pensée, à la connaissance, à l'amour du » souverain bien. Oui, que tous les mouvements

(1) Loc. cit.
(2) Loc. cit., c. XXI.

» de son esprit, que toutes les affections de son cœur
» travaillent, s'aiguisent et tendent à se souvenir sans
» relâche de Dieu, à l'aimer d'un amour infatigable,
» à le contempler, à le connaître, et à exprimer,
» dans chacun de ses traits et en caractères de salut,
» la dignité d'une origine si glorieuse (1). »

A cette grande école des saints, il apprenait à pratiquer chaque jour plus parfaitement l'humilité, cette « vérité des choses, » comme la désignait un religieux de nos jours (2); l'humilité fondée sur la connaissance de soi-même et la connaissance des dons de Dieu et de ses grandeurs. Plus il était pénétré de ces impressions divines, plus il sentait qu'un tel bien suffit « pour donner à l'âme, comme le dit
» encore sainte Thérèse, un souverain domaine sur
» toutes les créatures, et une liberté telle, qu'elle
» ne se connaît plus elle-même. Elle voit bien qu'un
» si grand trésor ne vient point d'elle, elle ne sait
» même pas comment il lui a été donné; mais elle
» voit, avec une souveraine évidence, les immenses
» avantages que lui apporte chacune de ces visites
» divines. — Lorsque le soleil de justice la pénètre,
» elle se voit forcément telle qu'elle est; elle découvre
» alors en elle tant d'imperfections et de taches,
» qu'elle voudrait soudain en détourner sa tremblante

(1) S. Ansel., *Médit.*, liv. I, méd. 1.
(2) Le P. Rosaven, de la compagnie de Jésus.

» vue. Son œil d'aigle n'est pas encore assez fort pour
» regarder fixement ce divin soleil. Pour peu qu'elle le
» regarde, elle se voit comme une eau très-trouble.
» Elle se rappelle ces paroles: *Seigneur, qui sera juste*
» *devant vous?* Quand elle considère cette sainteté
» infinie, elle est éblouie de sa clarté; et quand elle
» se considère elle-même, elle trouve sur ses yeux un
» épais bandeau formé par la fange de sa misère; en
» sorte que notre petite colombe reste aveugle. Oui,
» très-souvent elle demeure ainsi complétement
» aveugle, absorbée, effrayée, évanouie dans les
» inénarrables merveilles qu'elle contemple. C'est là
» qu'elle trouve le trésor de la vraie humilité (1).»

Il puisait également dans les lumières de l'oraison, dans les désirs d'amour et de sainteté, qui par suite remplissaient son cœur, un nouvel attrait de mortification universelle. Les anciens solitaires de la Thébaïde lui offraient dans leurs vies, qu'il lisait habituellement, de chers et parfaits modèles. Il résolut de les imiter et il y réussit. A leur exemple, il mangeait une seule fois le jour, du pain et des herbages, ne buvant pas de vin. Souvent armé de rudes instruments de pénitence, il châtiait sa chair et se déchirait le corps, au point de répandre du sang en abondance. Il lisait un jour le touchant récit de saint

(1) *Vie, etc.*, c. XX.

Jérôme sur la vie et la mort de saint Paul ermite; il vit que ce parfait modèle des solitaires avait porté, pendant bien des années, pour tout vêtement, une tunique en feuilles de palmier. Ce trait de mortification perpétuelle l'ayant vivement frappé, lui donna la pensée de s'en façonner une semblable. Il le fit et il s'en couvrit pendant tout le temps qu'il vécut dans la solitude. On obtint, à force d'instances, qu'il y ajouterait un capuce d'étoffe très-grossière, pour le temps de la mauvaise saison. Plus tard, lorsqu'il fut entré dans la Réforme de saint François et qu'il dut prendre l'habit des religieux, il n'abandonna point pour cela sa tunique; il la porta constamment sur la chair jusqu'à la fin.

Une vie aussi pénitente offrait sans doute un bel exemple et un grand motif d'encouragement pour tous ceux qui avaient le bonheur d'en être les témoins. Ce n'était là pourtant qu'une faible partie des actes de vertu qui témoignaient de sa grande perfection.

Ce qui formait principalement un spectacle digne de réjouir les anges et les hommes, c'était, nous ne saurions trop le redire, ce grand zèle pour l'oraison où Dieu se communiquait à lui d'une manière ineffable, et le remplissait de son amour; c'était l'ensemble de douceur, d'humilité, de charité, de patience, qu'on remarquait en lui. En un mot, le pauvre noir

si méprisé naguère était devenu l'objet d'une admiration générale autour de lui, un exemple vivant pour les hommes le plus élevés en grâce devant Dieu.

Les ermites, pour jouir d'une plus grande solitude, se retirent près du Platani, et ensuite à la Mancusa.

Benoît et les autres solitaires réunis par Lanza, passèrent ainsi cinq années, pendant lesquelles ils goûtèrent abondamment les douceurs de la solitude; pendant lesquelles ils se pénétrèrent profondément de cette vérité proclamée par saint Augustin : « Quoi de » plus beau que la prière, quoi de plus utile à notre » vie, de plus doux à notre âme et de plus sublime » dans la religion (1)? » Aussi croissaient-ils chaque jour, « en sagesse et en grâces, » en perfection chrétienne et religieuse, « devant Dieu et devant les » hommes (2). »

La réputation de sainteté qu'ils acquirent, dès lors, fut même si grande; il se fit un tel concours de peuple à leur ermitage, que leur solitude en fut troublée. Ils craignirent qu'avec le temps, le souffle du monde ne devînt ce « vent brûlant du désert (3), » qui fait languir et dessèche parfois les plus riches moissons, dans les champs du Seigneur. Ils étaient

(1) *Tract. de mis.*
(2) Luc., II, 52.
(3) Os., XIII, 15.

pénétrés de cette belle pensée que pour eux, plus que pour bien d'autres, il fallait, suivant l'expression d'un saint docteur, « à peine se montrer de loin en » loin au public, être souvent dans le secret de la » solitude, entièrement vides des intérêts du siècle et » remplis de ceux de l'éternité (1). »

Ils se retirèrent conséquemment dans un lieu où ils espéraient plus facilement prier, souffrir en silence, et s'immoler pour Dieu, en union au sacrifice perpétuel de l'Agneau divin. Ils choisirent une retraite sur les bords du Platani, dans la vallée de Mazzara, non loin des terres de Reufadale et de la Cattolica.

Là, pendant huit autres années, Benoît redoublant de ferveur et d'austérités parvint à ce degré d'amour qui sanctifie les âmes et opère les plus éclatants prodiges. Ses compagnons, et Lanza parmi les autres, suivaient la même voie et s'avançaient aussi très-rapidement dans la perfection. De telle sorte que bientôt leur réputation se répandit au loin comme à Santa-Domenica. Cette renommée de sainteté produisit là encore ce qu'ils avaient fui dans leur première solitude. Aussi furent-ils bientôt contraints de quitter celle-ci pour la même cause.

Ils se fixèrent alors à la Mancusa, près de Carini, dans un lieu très-aride et très-froid. Ils y souffrirent

(1) S. Greg. mag. in lib. I. Reg. lib. VII, c. 3.

toutes les privations et toutes les incommodités que leur esprit de pénitence leur rendait chères. Pour en donner une idée, il nous suffira de dire que leurs habitations étaient des cavernes où souvent les loups de la contrée venaient chercher un refuge.

Ils avaient espéré pouvoir se cacher là, plus qu'ailleurs, au monde dont ils fuyaient les applaudissements et l'estime, plus encore que les richesses et les charmes. Ils étaient parvenus, depuis longtemps, au point dont parle un saint docteur, en disant : « Apprenez, mes frères, à mépriser toutes les » choses de la terre : apprenez à concevoir du mépris » pour les honneurs qui passent, et de l'amour pour » la gloire éternelle (1). » Mais ils craignaient le danger signalé, comme il suit, par un autre écrivain sacré : « Je suis tourmenté en bien des manières par un autre » combat, celui de la vaine gloire. Le souffle de la » bienveillance mondaine me caresse d'une façon pi- » toyable ; l'éclat des éloges me plaît, et je suis flatté » par un langage d'adulateurs. Alors même que je ne » recherche pas la louange, quand elle s'offre néan- » moins, je l'accueille avec plaisir. O ennemi du » genre humain, inventeur de la mort, créateur de » l'orgueil, racine de malice, origine du péché, » prince de tous les vices, excitateur aux plaisirs cou-

(1) S. Greg. magni in Evang., lib. II, hom. XL, n. 12.

» pables, pourquoi donc fatiguer ainsi mon âme (1)? » Ils craignaient de tomber, par un contact trop fréquent, avec un monde dont leurs vertus attiraient l'admiration, de tomber dans le malheur que saint Grégoire le Grand avait bien compris, quand il disait : « Souvent » quand le souffle de l'approbation humaine accom- » pagne nos bonnes œuvres, notre faible âme se laisse » entraîner aux joies du dehors. Et s'attachant à ses » propres louanges, elle cesse aussitôt d'être ce » qu'elle avait commencé (2). Souvent en découvrant » les œuvres on veut d'abord manifester la gloire du » souverain auteur; mais ensuite accueilli par la fa- » veur des autres, on se laisse entraîner au désir de » sa propre gloire. Comme on néglige intérieurement » de se juger soi-même, on se répand au dehors et » l'on ne se rend plus compte de ce que l'on fait. » L'œuvre devient un instrument de propre gloire, et » l'on croit s'être consacré au service de Celui qui a » tout donné (3). »

Or ce n'était point là, pour ce qui regarde en particulier notre saint, une crainte chimérique et digne de mépris. Dès le temps qu'il habitait Santa-Domenica, la tentation de vaine gloire fut une de celles que le démon employa pour le détourner de la voie que Dieu

(1) *Idiotæ contemplationum*, lib. III, cap. 3.
(2) *Moral.*, lib. X, c. 28.
(3) *Moral.*, lib. VIII, c. 48.

lui ouvrait en l'appelant à son amour. « Qui pourra, » dit le premier de ses historiens, rapporter les horri- » bles insultes et les tentations étranges dont le démon » assaillit Benoît? Tantôt c'était la vaine gloire, se » servant des honneurs que lui rendaient les gens de » la campagne et ses compagnons d'ermitage. Tantôt » il recourait à des suggestions perfides, cherchant à » lui persuader d'abandonner la solitude (1). » Mais lui, constamment appuyé sur la défiance de soi-même, et sur la confiance la plus absolue en Dieu, il sortit victorieux de tous ces combats.

Une telle générosité fut récompensée de toutes les manières. Les dons extraordinaires qu'il reçut vers cette époque, démontrèrent en particulier bientôt comment le divin Maître se plaît à réaliser, dans ses serviteurs, la vérité d'une encourageante promesse : « Qui s'exalte sera humilié, mais qui s'abaisse sera » élevé (2). Ainsi quiconque s'humilie et devient sem- » blable à un enfant, sera grand dans le royaume des » cieux (3). »

Et en effet, pendant que cet amant passionné de la vie cachée s'efforçait ainsi d'imiter Jésus son divin modèle, le bon Maître, de son côté, se préparait à glorifier hautement son serviteur.

(1) Vie écrite en 1652, par le P. Tognoletto.
(2) Luc., XIV, 11.
(3) Matth., XVIII, 4.

Premiers miracles opérés par le Saint.

On vit commencer dès lors la série de prodiges dont il fut écrit : « Frère Jacques de Piazza déposa dans le » premier procès apostolique, qu'ayant demeuré pen- » dant un an avec le More, à Santa Maria di Gesù, il » vit chaque jour de nouveaux prodiges opérés par son » intercession. Nous devons cependant prévenir le » pieux lecteur, que parmi ces centaines, et peut-être » ces milliers de miracles, nous rapporterons unique- » ment les rares prodiges consignés dans les procès » de canonisation (1). »

Une pauvre femme affligée d'une plaie affreuse et incurable, mérita, par sa foi, de recevoir la première de ces faveurs divines.

Benoît se rendait un jour de la Mancusa à Carini, par ordre de son supérieur. Il rencontra sur le chemin cette malheureuse, qui le priant avec des instances dignes de la Chananéenne, lui demanda en grâce de faire le signe de la croix sur son mal, pleine de confiance qu'il serait guéri. Pas plus que le Sauveur, Benoît ne put résister à de si touchantes et si vives sollicitations; s'humiliant profondément dans sa misère, et persuadé que la foi de cette femme aurait sa récompense, il fit ce qu'on lui demandait, puis il s'en alla.

(1) *Virtù, geste, etc.*, p. 86. — Cet auteur, du reste, rapporte plus de cinquante faits de cette nature.

Le lendemain, le cancer qui dévorait la pauvre femme avait disparu.

Le bruit du prodige se répandit bientôt dans la contrée; il n'en fallut pas davantage pour animer l'admirable esprit de foi de ces populations. D'autres malades vinrent à la Mancusa, et furent guéris comme la première. Il n'était bruit partout que des nouveaux ermites et du saint noir en particulier. Sa renommée devint bientôt si éclatante, que chaque jour accouraient près de lui des affligés et des infirmes, cherchant dans ses conseils et dans ses prières, dans la vertu merveilleuse qu'il répandait autour de lui, consolation ou remède à leurs maux.

Et ainsi de l'homme si indignement méprisé naguère par les compagnons de ses rustiques travaux, la grâce du Seigneur reçue dans une âme généreuse et pure, avait fait un prodige de sainteté. Le Seigneur avait relevé ce pauvre de l'abjection, pour le faire asseoir, aux yeux de tous, parmi les princes de son peuple. Il en avait fait une gloire de son Église, un de ces flambeaux qui, sur la terre, « brillent comme la splen-
» deur du firmament, et dans le ciel, *quasi stellæ, in*
» *perpetuas æternitates* (1). »

Mais de pareils applaudissements, des louanges si universelles devinrent de nouveau, pour l'humble so-

(1) Dan., XII, 3. — Comme des étoiles dans les perpétuelles éternités.

litaire, un supplice plus douloureux que n'eussent été pour d'autres les anciens mépris dont il fut l'objet. La crainte des tentations d'orgueil lui revint ainsi qu'à ses compagnons; ils résolurent de transporter, pour la quatrième fois, leur demeure en un lieu plus éloigné du contact des hommes. Et ces changements qui pouvaient paraître l'effet d'une inconstance blâmable aux yeux de la prudence humaine, prouvaient en eux, au contraire, combien ils étaient éclairés des lumières que l'éternelle sagesse donne aux cœurs purs. Ces changements prouvaient qu'ils avaient compris tout ce que l'esprit du monde a de dangereux pour les âmes que Dieu daigne appeler à vivre uniquement avec lui et pour lui. Ces changements prouvaient qu'ils avaient compris les vérités si bien exprimées, comme il suit, par un grand saint : « C'est surtout, dit saint » Bonaventure (1), la solitude qui achève et consomme » tout le reste. L'oraison, en effet, ne saurait se faire » convenablement au milieu du bruit et du tumulte; » c'est à peine si à voir et à entendre beaucoup de » choses, elle peut se faire sans impureté et sans » offense; car la mort entre par nos fenêtres et va jus- » qu'à nos âmes. Allez donc, selon l'exemple du Sei- » gneur, allez dans la solitude, c'est-à-dire séparez- » vous autant que vous le pourrez du commerce des

(1) *Médit. sur la vie de N.-S.*, part. III, méd. 17.

» autres, et demeurez solitaire si vous voulez être uni » à Dieu et par votre pureté de cœur mériter de le » voir. Fuyez les conversations, surtout celles des » personnes du monde. Ne recherchez pas les nou- » velles dévotions et les amitiés charnelles. Ne rem- » plissez pas vos yeux et vos oreilles de vains fan- » tômes. Toutes les choses qui troublent le repos de » l'âme et la paix de l'esprit, évitez-les comme le ve- » nin; fuyez-les comme les ennemis de votre âme. Ce » n'était pas sans motif que les saints Pères gagnaient » les points et les lieux les plus éloignés de toute » approche des hommes. Ce n'est pas sans motif qu'ils » recommandaient à ceux qui vivaient dans les mo- » nastères d'être aveugles, sourds et muets. Pour » mieux comprendre cette vérité, écoutez ce que dit » saint Bernard : Si vous êtes frappé des aiguillons de » l'Esprit-Saint, et si vous brûlez du désir de faire de » votre âme l'épouse de Dieu, asseyez-vous solitaire- » ment, comme dit le prophète, parce que vous vous » êtes élevé au-dessus de vous-même, voulant vous » unir au maître des anges. N'est-il pas au-dessus de » vous en effet de vous attacher à Dieu et de n'être » qu'un même esprit avec lui? Demeurez donc solitaire » comme la tourterelle, qu'il n'y ait rien de commun » entre vous et la foule des multitudes tumultueuses. » Oubliez même votre peuple et la maison de votre » père, et le roi sera séduit par votre beauté. O sainte

» âme, soyez seule pour vous conserver à celui qui est
» seul et unique au monde, à celui que vous avez
» choisi entre tous. Fuyez le public, fuyez vos parents,
» éloignez-vous de vos amis, de vos intimes, de celui
» même qui vous sert. Ne savez-vous pas que vous
» avez un époux plein de pudeur qui ne voudrait jamais
» vous honorer de sa présence aux regards des autres?
» Faites donc retraite, mais de cœur et non de corps,
» mais d'intention, de dévotion, d'esprit, car devant
» vous le Seigneur Jésus est esprit, et il demande la
» solitude de l'esprit et non celle du corps. — Ce qui
» néanmoins ne doit pas vous détourner de chercher
» aussi la solitude matérielle quand vous le pourrez,
» surtout au moment de l'oraison. » Et plus bas : « Vous
» êtes seul si vous ne pensez pas à ce qui occupe tout
» le monde, si vous ne recherchez pas les choses pré-
» sentes, si vous méprisez ce que prisent beaucoup de
» gens, si vous dédaignez ce que beaucoup désirent,
» si vous évitez les contestations, si vous ne ressentez
» pas les dommages, si vous ne vous souvenez pas des
» injures. Autrement, quand même vous seriez seul
» corporellement, non vous n'êtes pas seul. Vous voyez
» donc bien que vous pouvez être seul même au mi-
» lieu d'une grande assemblée, et aussi que vous
» pouvez même dans la solitude vous trouver en nom-
» breuse compagnie. Vous êtes seul, quelque foule
» qui vous environne; mais surtout prenez garde de

» devenir ou le curieux investigateur, ou le juge témé-
» raire de la conversation des autres.—Ainsi dit saint
» Bernard. Jugez d'après cela combien la solitude cor-
» porelle ne suffit pas sans la solitude spirituelle. Mais
» pour que la seconde puisse s'obtenir, il faut que la
» première soit profonde, afin que l'âme n'échappe
» pas vers les choses du monde et qu'au contraire elle
» puisse se recueillir avec son Époux. »

Les ermites vont s'établir au Monte-Pellegrino.

Malgré le voisinage de Palerme, ils crurent trouver dans les rochers du Monte-Pellegrino, une retraite plus tranquille que partout ailleurs. Une de ces vierges dont la Sicile se fait justement gloire, sainte Rosalie, avait déjà illustré cette solitude. Là, vers le sommet de la montagne, en vue de la vaste mer, et de la belle vallée de Palerme, où Dieu a répandu si abondamment les trésors de sa fécondité; là se trouvait la grotte renfermant le corps de la célèbre vierge sanctifiée dans une vie de retraite, de pénitence et d'oraison si conforme à celle des nouveaux solitaires (1). Nulle situation plus convenable, nuls souvenirs plus capables de les encourager à la ferveur et à la persévérance ne pouvaient s'offrir à eux en d'autres lieux; ils s'y fixèrent

(1) Le corps de sainte Rosalie fut trouvé en effet dans cette grotte, qu'on ouvrit en 1624.

en construisant les chétives cabanes qui leur servaient d'abri.

Ils y reprirent avec une ardeur toute nouvelle, et un grand bonheur, leur pieuse vie. Et Dieu bénissait, chaque jour, par des faveurs nouvelles, la fidélité qu'ils apportaient à profiter de ses grâces.

Cependant une chose manquait à leur établissement nouveau : c'était une chapelle pour se réunir, et prier au temps de l'office commun ; et cette privation leur était des plus pénibles. La solitude extérieure est à la vérité si utile au recueillement intérieur de l'âme, qu'à moins de grâces particulières, il est à peu près impossible d'avoir en perfection l'un sans l'autre. Il est des temps néanmoins où cette solitude deviendrait pesante à la plupart des âmes que Dieu y appelle, sans quelques exercices de piété pratiqués en commun. La prière, de même, lorsqu'elle est faite pieusement, dans l'humble secret du cœur, « pénètre, il est vrai, les cieux (1). » Mais la louange publique de Dieu, la prière commune, faite au nom de l'Église, et comme office de religion, sont accompagnées d'une efficacité toute particulière. On doit attendre alors fermement les effets de cette promesse divine : « Là où deux ou » trois se réuniront en mon nom, je serai au milieu » d'eux (2). »

(1) Eccli., XXXV, 21.
(2) Matth., XVIII, 20.

Les solitaires de Monte-Pellegrino sentaient donc vivement le besoin d'une petite église au centre de leurs cellules; mais leur pauvreté ne leur laissait aucun moyen d'en entreprendre la construction. La providence du bon Maître y pourvut bientôt; et la grande réputation de sainteté acquise désormais par Benoît y contribua de la manière la plus puissante.

Malgré le soin qu'il prenait à se cacher, ainsi que ses compagnons, ou plutôt à cause de cette humilité profonde, la bonne odeur de leurs vertus pénétrait partout. Elle arriva bientôt jusqu'aux puissants du siècle. Don Juan Lacerda, duc de Médina-Celi, vice-roi de Sicile, ayant connu leurs besoins, fit immédiatement construire à ses frais, la chapelle qui leur était nécessaire. Il y ajouta de plus quelques cellules, et un réservoir d'eau pour leurs autres besoins. Parmi ces constructions détruites aujourd'hui, on montrait encore, au commencement de notre siècle, les ruines des cellules habitées par Lanza et par saint Benoît.

On ne connaît pas de détails sur la vie menée par ce dernier pendant qu'il séjourna au Monte-Pellegrino. On sait pourtant qu'il s'y appliquait à fuir la dissipation et l'oisiveté en pratiquant cette règle donnée aux siens par saint François : « Qu'ils travaillent avec foi » et dévotion, de telle sorte que chassant l'oisiveté, » cette ennemie de l'âme, ils ne détruisent pas en eux

» l'esprit de la sainte oraison et de la piété (1). » Il évitait ainsi un double danger bien funeste aux âmes, celui de l'oisiveté, vraiment notre ennemie, comme la nomme saint François; le danger non moins grand et plus caché peut-être, d'une activité qui entraîne et sort souvent de Dieu, au milieu même des plus saintes occupations. Or, nous le répétons, le second de ces écueils est plus difficile parfois à éviter que l'autre, parce qu'il est couvert sous l'apparence du bien. Sans doute la parole de nos saints livres s'applique à la vie de l'âme, comme à celle du corps : « Celui qui tra-» vaille sa terre sera rassasié; mais qui se livre à l'oisi-» veté est le plus insensé des hommes (2); » et il mérite qu'on lui dise : « Jusqu'à quand dormiras-tu, ô » paresseux? Quand sortiras-tu de ton sommeil? Tu » dormiras un peu, tu sommeilleras quelque temps, tu » fermeras les mains pour dormir : et la famine vien-» dra sur toi comme un voyageur; la pauvreté t'arri-» vera comme un homme armé (3). »

Mais dans la vie des âmes il existe une oisiveté bien précieuse, indispensable même, quand on veut communiquer avec Dieu dans les secrets de son amour. Voilà pourquoi le grand docteur saint Augustin disait :

(1) Laborent fideliter et devote, ita quod excluso otio animæ inimico, sanctæ orationis et devotionis non extinguant. » — *Reg. mat. min.*, c. 5.

(2) Prov., XII, 11.

(3) Prov., VI, 9 et suiv.

« L'amour de la vérité demande une oisiveté sainte, » et la seule nécessité de charité engage à de justes » affaires; que si personne ne nous en charge, il faut » vaquer à la recherche et à l'amour de la vérité; si » l'on nous donne quelque occupation, il faut s'y » employer par charité et par nécessité, de telle sorte » néanmoins que l'on n'étouffe pas dans son cœur le » sentiment, l'inclination et l'amour que l'on doit » avoir pour rechercher la vérité souveraine dans le » silence et dans la solitude (1). »

D'où nous devons conclure, et la triste expérience le prouve, hélas! trop souvent, qu'à l'opposé de la paresse, il existe pour les âmes un autre ennemi bien dangereux, l'activité naturelle. Elle existe, en effet, cette activité désordonnée, qui, sous apparence de bien, porte à l'action hors de propos; sort violemment de l'union à Dieu et rend impossible le recueillement intérieur sans lequel « le Seigneur, qui n'est » jamais dans le tumulte (2), » ne viendra pas jusqu'à nous. Elle n'existe que trop cette activité pour laquelle non-seulement « le souffle léger (3) » de la grâce devient, la plupart du temps, insensible; mais qui emporte l'âme, l'enivre en quelque sorte, et l'égare bien souvent, ou du moins la fatigue en efforts tentés sans

(1) De Civit. Dei, lib. XIX, c. 19.
(2) 3. Reg., XIX, 11.
(3) Loc. cit., 12.

beaucoup de fruit. Elle existe cette force tyrannique et violente qui s'empare des âmes pour les dominer et les éloigner de Dieu. Que de fois, hélas! ne l'a-t-on pas entendue dans son cœur cette voix de tumulte et de confusion criant sans cesse et sans repos : Marche, marche, marche toujours. Oh, oui, mon Dieu, elle existe cette activité fiévreuse, dont on peut dire, comme saint Augustin, parlant de ses désordres : « J'étais devenu sourd, j'expiais la superbe de mon » âme. Et je m'éloignais de vous, et vous me laissiez; » et je m'élançais, et je débordais, et je me répandais, » — et vous vous taisiez. O ma tardive joie, vous vous » taisiez alors; et, toujours plus loin de vous, je m'a- » vançais dans les aridités fécondes en douleurs, — » agité dans la fatigue (1). »

Or tel est le double danger que saint Benoît sut éviter par son esprit de recueillement et d'oraison, au milieu des humbles travaux auxquels il se livrait.

A l'exemple des anciens solitaires dont les vies formaient l'objet de son imitation et les délices de son cœur, il s'appliquait à fabriquer des corbeilles et autres occupations de même nature qui remplissaient les intervalles de repos entre les exercices communs et l'oraison. Par là il se rendait facile la continuelle présence de Dieu dont un vénérable évêque de notre

(1) *Conf.*, liv. II, c. 2.

temps disait, comme l'avaient recommandé avant lui tous les saints : « Parlez plus que vous le pouvez inti- » mement avec Dieu, ne voulez autre chose que Dieu. » Entretenez-vous amoureusement avec Dieu ; telle est » la voie royale de l'éternelle félicité. — Que notre » âme soit étroitement unie avec Dieu ; que cette » union soit amoureuse. — Persévérons dans la pra- » tique du saint recueillement, source féconde des » plus hautes vertus, et notre Dieu sera toujours avec » nous. Il sera tout particulièrement le Dieu de notre » cœur (1). »

Saint Benoît en était à ce point ; il suivait généreusement son attrait pour la vie cachée, pour la vie d'abjection aux yeux des hommes et de perpétuelle union avec Dieu ; mais il ne prévoyait pas les desseins du bon Maître sur lui. Heureux d'obéir et craignant tout ce qui pouvait le mettre en évidence, il était de ces âmes de choix dont il est dit : « Elles se consi- » dèrent par humilité comme petites là où leur vertu » les rend vraiment grandes (2). » Il comprenait et goûtait au fond du cœur cette vérité bien importante dans la vie chrétienne : « C'est une grande chose d'être

(1) *Vita del venerabile servo di Dio monsignor Vincenzo Maria Strambi della congregazione de' Passionisti, vescovo di Macerata e Tolentino, estratta fedelmente dei processi ordinarj dal Padre Ignazio del costato di Gesù.* — In-4°. Rome, imp. de la Prop., 1844, p. 289.

(2) S. Greg. mag. in lib. 1. Reg., lib. IV, c. 4.

» sous l'obéissance, de vivre sous un supérieur et de » ne plus s'appartenir. Il est bien plus sûr de vivre » dans la soumission que dans la supériorité (1). » Il était donc loin de penser qu'avant peu il lui faudrait porter ce lourd fardeau du commandement.

La mort du vénérable Lanza en devint l'occasion.

Ce généreux disciple du Sauveur crucifié venait de conquérir le prix attaché à la constance de ceux qui, préférant la sainte folie de la croix à toute sagesse, à toute prudence humaines, ont le courage de régler leur conduite d'après ces principes de la grande sainte Thérèse : « Qu'il se trouvera sage (au ciel), celui qui » s'estimera heureux de passer pour un insensé, de » partager ce titre avec la sagesse elle-même! Mais, » hélas! en punition de nos péchés, qu'ils sont au- » jourd'hui peu nombreux ceux qu'animent de tels » sentiments! Ils ont disparu du milieu de nous ces » hommes que les peuples regardaient comme des » insensés en leur voyant faire les œuvres héroïques » des vrais amants de Jésus-Christ. O monde! ô monde, » que tu gagnes du côté de ton faux honneur, à être » si peu connu! Mais quoi? Pensons-nous mieux ser- » vir Dieu lorsqu'on nous regarde comme des sages et » des modèles de discrétion? On est si discret aujour- » d'hui que c'est là sans doute ce que l'on pense. On

(1) *De imit. Christi*, lib. I, c. 9, n. 1.

» croit mal édifier si chacun, selon sa condition, ne
» s'efforce de paraître au meilleur état qu'il peut, et
» ne se maintient pas dans son rang. Il n'y a pas jus-
» qu'aux ecclésiastiques, aux religieux, aux religieuses
» qui ne s'imaginent introduire une nouveauté et
» donner du scandale aux faibles, de porter des ha-
» bits vieux et rapiécés; on craint même d'être profon-
» dément recueilli et de mener une vie d'oraison, tant
» le monde est perverti, tant on a mis en oubli cette
» perfection et ces grands transports de ferveur qui
» éclataient dans les saints! Voilà à mon avis ce qui
» aggrave les calamités de notre temps, et non les
» prétendus scandales de religieux qui annoncent par
» leurs œuvres, comme par leurs paroles, le mépris
» que l'on doit faire du monde. De ces scandales le
» Seigneur retire de grands biens; quelques esclaves
» du monde s'offensent, il est vrai, mais d'autres
» sentent les remords. Et plût au ciel qu'il nous fût
» donné de voir un de ces hommes de Dieu qui retraçât
» dans sa personne la vie de Jésus-Christ et de ses
» Apôtres! Plus que jamais nous en aurions besoin de
» nos jours (1). »

Lanza mourut donc en heureux « insensé pour Jé-
» sus-Christ (2). » Comblé de grâces et de mérites,
tout rempli de cette « sagesse que l'Apôtre parlait avec

(1) *Vie, etc.*, c. 27.
(2) 1. Cor., IV, 10.

» les parfaits (1). » Et cette perte eût laissé un grand vide dans la petite communauté, si Benoît ne se fût trouvé là, pour en prendre soin après lui.

Le suffrage unanime des solitaires se porta donc sur le pauvre noir, ignorant, fils d'esclave, le dernier par sa condition aux yeux des hommes, mais par sa sainteté le premier et le plus glorieux. Il fut déclaré supérieur de l'ermitage; et sa conduite dans la direction des autres prouva, comme en tant d'autres circonstances, combien la sainte folie et l'ignorance des saints est plus sage que la sagesse des prudents; plus éclairée que les pâles lumières « du faux nom de » science (2), » dont s'enfle notre orgueil. Son exemple prouva combien elle est vraie cette parole: « O vraiment infortunés ceux qui ne connaissent pas » Dieu, fussent-ils instruits sur tout le reste! O bien- » heureux qui a la science divine, ignorât-il toutes les » autres (3)! »

Malheureusement on n'a rien conservé de tout ce qu'il fit pendant ce temps, où ses compagnons de solitude et lui s'occupaient uniquement d'une chose: que « leurs noms fussent écrits dans les cieux (4). »

Il y eut aussi, à la même époque, dans sa vie, un

(1) Loc. cit., II, 6.
(2) 1. Tim., VI, 20.
(3) Saint Augustin, cité par Clément XI, hom. 14.
(4) Luc., X, 20.

changement dont on ne connaît pas la cause. Il quitta le Monte-Pellegrino pour habiter quelque temps le couvent des franciscains, à *Santa-Maria della Daina*, dans la terre de Marmeo. Il retourna ensuite dans sa solitude, qu'il abandonna finalement, comme nous allons le raconter (1).

(1) Quand il était supérieur de l'ermitage, il admit à la profession un tertiaire, qui vécut cent douze ans, et qui, à l'âge de cent ans, déposa dans le procès de canonisation du saint. Il se nommait Gargano ; il était né à Paule, en Calabre.

IV.

VIE DU CLOITRE.

« Voilà combien il est bon que les
» frères habitent ensemble. »
Ps. CXXXII, 1.

Parmi les misères qui affligent l'Église et arrêtent souvent les progrès du règne de Dieu dans les cœurs, nous devons placer, aux premiers rangs, l'esprit de contention et de rivalité entre les serviteurs du divin Maître. Cet esprit dangereux entre particuliers, le devient beaucoup plus lorsqu'il s'agit d'instituts religieux appelés à travailler au bien des âmes, chacun suivant sa mesure et dans l'ordre fixé par la grâce, pour chacun en particulier. L'homme ennemi connaît la force de ces institutions diverses, quand elles marchent dans l'Église, unies étroitement en un seul tout, obéissant fidèlement au chef suprême. Il sait qu'alors ces institutions lui deviennent vraiment « terribles comme une armée rangée en bataille (1). » Voilà pourquoi il dirige constamment ses efforts contre

(1) Cant., VI, 3.

elles, essayant toujours d'y mettre la division qui le sert, et empêche le bien. Nous le savons, nous en gémissons tous; et pourtant la douloureuse histoire des dissensions intestines dans l'Église ne prouve que trop combien « cet accusateur de nos frères (1) » a d'action sur nous par ce moyen. Une triste expérience prouve combien il arrive facilement, par cette voie, à faire oublier, même avec les intentions les plus droites, dans l'origine, la « charité fra-» ternelle, qui doit former notre commune dilec-» tion (2); » cette charité qui sera le signe pour » reconnaître si nous sommes les disciples (3) » et les enfants de celui qui « nous a aimés comme il veut » que nous nous aimions (4); » de celui dont « l'amour » pour nous apparut en ce qu'il envoya son Fils unique » dans le monde afin que nous vivions par lui (5). »

On le vit en particulier dans une circonstance qui eut une grande influence sur la vie du saint noir, et que voici.

Suppression de la congrégation des ermites de Lanza.

Tant que l'humble réunion des solitaires demeura dans l'obscurité de sa première naissance, il ne paraît

(1) Apoc., XII, 10.
(2) Rom., XII, 10.
(3) Joan., XIII, 35.
(4) Loc. cit., 34.
(5) 1. Joan., IV, 9.

pas qu'on ait tenté d'en arrêter les progrès, dans la crainte de voir l'institution nouvelle nuire à des œuvres plus anciennement établies. Mais à l'époque où mourut Lanza, les vertus du pieux fondateur et de ses compagnons, la sainteté de Benoît surtout, commençaient à jeter un bien vif éclat. Comme nous l'avons vu, les grands du monde eux-mêmes en étaient frappés d'une admiration qu'ils témoignaient par des marques publiques de leur dévotion et de leur bienveillance.

D'un autre côté, comme il est arrivé plusieurs fois dans le cours des siècles, pour l'ordre de Saint-François, une réforme s'opérait dans ce grand corps si puissant par ses œuvres, si agréable aux yeux de Dieu et si utile à la sainte Église. Une jeune branche croissait sur ce tronc, dont la durée doit égaler celle des siècles, et redonnait, comme toujours, une nouvelle vigueur à l'arbre tout entier. Cette branche était celle des *réformés*, qui édifie encore aujourd'hui le monde, et qui commençait dès lors à s'étendre en Sicile (1).

Nous avons vu en outre que la congrégation

(1) « Dès l'année 1533, le grand serviteur de Dieu, F. Simon de Calascibetta, en vertu des facultés accordées à la Réforme par Clément VII, dans sa bulle *In suprema* de 1532, obtint le couvent de *S. Maria di Piazza* pour les réformés de Sicile. L'année suivante, il eut celui de *S. Anna di Giuliana*, lequel, eu égard à la misère et à l'exiguïté du local, ressemblant plus à de misérables huttes qu'à un couvent, fut toujours habité par

de Lanza n'était à proprement parler qu'une autre réforme du même ordre, avec l'adjonction d'un quatrième vœu de pénitence. C'étaient là conséquemment deux grands débouchés offerts pour les âmes d'élite, que les PP. de l'ancienne observance comptaient parmi eux, et que Dieu appelait à une manière de vie plus étroite. Quelques religieux craignirent que l'attrait d'une semblable vie en dehors de l'ordre, ne fît sortir des maisons établies les plus saints et les plus zélés parmi les pères et les frères. Ils craignirent que les religieux affaiblis par la privation de ces foyers de chaleur et de lumière, ne vinssent à en souffrir, dans leur ferveur, d'une manière trop sensible. Ils prirent tellement la chose à cœur; ils firent des démarches si pressantes et si actives, qu'ils amenèrent la dissolution de la congrégation des ermites de Lanza. En 1562 Pie IV déclara les membres dispensés de leur quatrième vœu; il retira l'approbation donnée à la communauté par son prédécesseur, et laissa chacun libre de choisir, parmi les enfants de saint François, la branche qui lui offrirait plus d'attraits devant Dieu.

des religieux amis de l'étroite observance. Contrariée d'abord, comme il est ordinaire, cette réforme souffrit, en Sicile, de fâcheuses vicissitudes, qui en arrêtèrent le progrès. Mais elle reprit l'ancienne vigueur en 1568, où l'on réforma le couvent de S. Nicolas de Girgenti. Ce furent là les trois maisons qui la commencèrent en Sicile. » — *Virtù, geste, etc.*, p. 30.

Ainsi une parole émanée d'un souverain pontife avait donné au nouvel institut la forme régulière, qui semblait en assurer la durée; une autre parole venue de la même chaire d'autorité, déclara que, pour le plus grand bien actuel de l'Église, cette congrégation devait cesser après une courte existence. Ce que le premier pape avait fait fut béni de Dieu, sans aucun doute; bien des grâces le prouvèrent. La mesure prise par le second ne fut pas moins, suivant les exigences du temps, utile et nécessaire. Seulement les faibles lumières individuelles doivent s'humilier pour comprendre, que placé au faîte de l'autorité, le pontife romain juge et décide différemment, selon les circonstances, avec une certitude et une maturité que nul autre ne saurait avoir sur la terre. En de semblables cas, principalement, on doit appliquer à tous, corporations ou individus, cette parole de la fille bien-aimée du séraphique saint François : «Bien-» heureuse obéissance, qui sait recueillir le fruit de » ce qu'elle permet de faire comme de ce qu'elle em-» pêche de pratiquer! Réunissez en un faisceau les péni-» tences et les exercices spirituels des hommes saints » et parfaits, ils deviennent dangereux, si l'on est » guidé par la volonté propre; quelquefois ils nuisent à » l'âme. Mais, réglés par l'obéissance ils n'offrent pas » de péril, et produisent de très-grands mérites. Ne » vous laissez donc pas tromper; car parfois la cruauté

» du loup se cache sous l'apparence de brebis innocente,
» et l'orgueil se couvre sous le manteau de la vertu.
» Laissez-vous guider par l'obéissance, et marchez en
» aveugle sous sa conduite; car cet aveuglement a des
» yeux de lynx pour découvrir la voie du paradis (1). »

Benoît et ses compagnons l'avaient compris; toutefois leur sacrifice fut bien méritoire devant Dieu. Pour s'y soumettre, et pour l'accepter avec joie, comme ils le firent, ils durent, n'en doutons point, pratiquer dans la perfection, cette règle donnée par saint Grégoire le Grand, pour la sublime vertu de l'humilité manifestée par la soumission à tout ordre supérieur, en vue de Dieu : « Telle est certainement
» la forme choisie de l'obéissance : regarder en toute
» action extérieure, quand nous agissons, la puis-
» sance du créateur présent partout (2). »

Si l'on réfléchit, en effet, aux charmes goûtés par Benoît dans sa retraite, et à la crainte de perdre ailleurs les grâces de la solitude, on comprendra que pour un tel sacrifice il fallait avoir en grande abondance l'amour de celui qui dans les plus dures épreuves de la vie sait encore « remplir nos cœurs
» de nourriture et de joie (3). »

(1) *Vita della Serafica vergine santa Chiara di Assisi, etc.*, par le R. P. Joseph de Madrid. — In-4°, Rome, D. Ercole. 1832, p. 73.
(2) In lib. 1. Reg., lib. IV, c. 5.
(3) Act. XIV, 17.

Quelque pénible que fût celle-ci, Benoît et ses compagnons la supportèrent comme des hommes décidés depuis longtemps, à « donner tout pour » l'amour, et à croire n'avoir rien donné (1). » Unissant leur immolation à celle du Dieu crucifié pour nous, et abandonné de tous et de son Père, ils accomplirent, sans murmurer, cet acte du plus grand sacrifice. Dociles à la voix du bien-aimé, lorsqu'ils avaient dû tout abandonner pour suivre Lanza dans la solitude, ils obéirent avec le même amour à cette volonté sainte, lorsqu'ils durent quitter leur douce retraite, et entrer, par obéissance, dans une autre voie de sanctification. Admirable exemple de soumission et de mort à soi-même, dont il est difficile d'apprécier tout le prix devant Dieu. Car laisser périr, entre ses mains, par vertu, l'œuvre à laquelle on avait consacré son âme et sa vie, est un martyre plus douloureux que celui des tortures et de la mort infligées par la main d'un bourreau.

Benoît choisit la réforme de saint François.

Le premier de ses confrères par la position qu'il occupait, Benoît, il n'en faut pas douter, fut aussi le premier à donner cet exemple d'obéissance filiale au souverain pontife. Il dit adieu, dans l'amertume de

(1) Cant., VIII, 7.

son cœur, à sa chère solitude; mais calme et résigné, comme le doux amour donne de l'être lorsqu'on s'abandonne généreusement à sa conduite, il se prépara, par la prière, au choix de la nouvelle congrégation religieuse où il devait s'engager. Nul mieux que lui ne pouvait apprécier l'importance d'une semblable détermination; aussi voulut-il la peser mûrement. Il voulut, avant toute chose, implorer l'appui et les lumières de l'Esprit de Dieu; de cet « Esprit saint, » père des pauvres, distributeur des dons de Dieu, et » lumière des cœurs (1). » Les grâces qu'il sollicitait avec tant de foi ne lui manquèrent pas, comme nous le verrons bientôt.

Dans les premiers instants, la vie austère et humiliée des capucins avait eu pour lui un grand attrait. Il se sentait plus porté vers cette branche de la grande famille de saint François, que vers toute autre; mais il attendit une plus claire manifestation de Dieu pour s'y déterminer. Il quitta donc le Monte-Pellegrino, sans avoir encore fixé son choix; et descendant à Palerme, il se rendit dans la vénérable métropole pour y consulter Dieu dans l'oraison. Là, prosterné devant l'autel de Marie, reine immaculée des anges et des saints, épouse sans tache de l'Esprit de lumière et d'amour; prosterné devant la consolante image de la

(1) Séq. du jour de la Pentecôte.

Mère des pauvres et des petits, tout rempli de l'amoureuse confiance qui avait déjà opéré en lui tant de merveilles, il épancha bien longtemps son cœur dans le sein de la miséricordieuse avocate qu'il implorait. Sa foi ne demeura point trompée; les soupirs de son âme furent entendus.

Il sentit dans son cœur un de ces mouvements qui dominent la volonté, une de ces paroles intérieures par lesquelles notre divin Maître « met bien avant dans » l'intime de l'âme, ce qu'il veut faire entendre (1). » Et cette réunion de grâces le portait vers la réforme franciscaine nouvellement propagée en Sicile, comme nous l'avons vu. La connaissance expérimentale qu'il avait des dons de Dieu eût suffi pour l'éclairer sur le principe et sur la nature d'une semblable lumière. Il eût pu en quelque sorte s'en contenter pour s'arrêter définitivement au parti à prendre. Toutefois la sainte défiance qui accompagne l'humilité dans les âmes éclairées de Dieu, ne lui permit pas de se livrer d'abord à cette première impulsion divine.

Il pria de nouveau; et pour la seconde fois, la lumière se fit en son âme. Mais pour la seconde fois aussi, son humilité résista. Il pria encore, plus confiant, plus résigné à tout, plus anéanti que jamais devant son Dieu. De nouveau la voix intérieure se fit

(1) *Vie de sainte Thérèse*, écrite par elle-même, c. 27.

entendre, si claire, si douce, si forte et si entraînante pour ce cœur fidèle, que craindre alors et douter lui eût semblé une résistance coupable et une ingratitude. Assuré désormais de la volonté divine sur lui, « il » résolut d'y obéir. Ayant donc rendu grâce au Sei- » gneur et à sa tendre médiatrice Marie, il sortit de » l'église pour se rendre immédiatement au couvent » de Sainte-Marie de Jésus, près de la ville (1). » Là, il sollicita dans la plus grande humilité la grâce d'être admis parmi les simples Frères-lais de l'Ordre.

Admission de Benoît au couvent de Sainte-Marie de Jésus, et séjour à Sainte-Anne de la Giuliana.

Oubliant ainsi la position de supérieur qu'il avait occupée dans son ancienne communauté; oubliant, ou plutôt s'humiliant des dons signalés qu'il avait d'ailleurs reçus pour lui et pour les autres, il n'envisageait que sa misère et son indignité, dans une telle demande. Aussi regardait-il comme une faveur signalée l'admission qu'il sollicitait près des enfants de saint François.

Ceux-ci, de leur côté, instruits des prodiges opérés par le saint noir, reconnurent dans cette demande une grâce dont ils ne pouvaient trop remercier le divin auteur de tous les dons. Benoît vivant au milieu

(1) *Virtù, geste, etc.*, p. 27.

d'eux leur sembla devoir être ce qu'il fut en effet, « une lampe ardente et luisante (1) ; » un flambeau, une source de lumières et un foyer d'ardeur, un moyen de sanctification très-puissant sur leurs âmes. Ils comprenaient qu'ils pouvaient obtenir avec lui, ce que dit sainte Thérèse en parlant des rapports avec les saints et de leur charité pour ceux qu'ils aiment : « Ils remarquent dans les âmes de leurs amis jus- » qu'aux moindres imperfections ; ils ne laissent rien » passer sans quelque avertissement : aussi portent- » ils pour l'amour de ceux qu'ils affectionnent ainsi, » une croix merveilleusement pesante ! Qu'heureux » sont ceux qui sont aimés de ces âmes saintes ! et » qu'ils ont sujet de bénir le jour où la bonté de Dieu » leur en a procuré la rencontre salutaire (2) ! »

Le P. Archange de Scicli était alors gardien du couvent de Sainte-Marie de Jésus. « A peine eut-il » connu l'instance de Benoît, que suivi des autres re- » ligieux, il accourut pour l'embrasser. Car nulle dé- » libération n'était nécessaire pour admettre parmi » les enfants de la Réforme un homme dont la vertu, » les miracles et la sainteté avaient divulgué la re- » nommée dans toute la Sicile (3). »

Il avait alors environ trente-huit ans, et en avait passé

(1) Joan., V, 35.
(2) *Le chemin de la perfection*, c. 2.
(3) *Virtù, geste, etc.*, p. 28.

dix-sept dans la solitude. Le frère François Gargano fut reçu avec lui. De plus, comme ils avaient fait l'un et l'autre leurs vœux, suivant la règle exacte de saint François, dans la congrégation des ermites, il n'y eut pas à renouveler de profession religieuse en cette circonstance.

Benoît passa quelques jours seulement à Sainte-Marie, après quoi il fut envoyé dans le couvent réformé de Sainte-Anne de la Giuliana. Il y séjourna trois années, pendant lesquelles il put se livrer aux rigoureux exercices de la pénitence et à la grande œuvre de la contemplation, comme dans les bienheureuses solitudes où Notre-Seigneur l'avait précédemment conduit. Là, comme dans ses anciens ermitages, il retrouva la pauvreté, la retraite loin du monde, les mortifications et la prière, dont il avait, jusque-là, fait sa vie. Là, comme au Monte-Pellegrino, comme à la Mancusa, au fleuve Platani et à Santa-Domenica, il se sanctifia dans le silence et dans l'amour, pratiquant avec une incomparable humilité les plus sublimes vertus, édifiant et nourrissant les autres de ses paroles saintes et surtout de ses admirables exemples.

Heureux de ce riche partage, il eût terminé avec joie son pèlerinage de ce monde, en cette douce retraite, si Dieu qui avait d'autres desseins sur lui, ne l'eût fait rappeler par ses supérieurs dans le couvent de Sainte-Marie.

Le frère Gargano, son ancien disciple, en fut l'occasion. Dans les naïves expressions de sa vénération pour son ancien maître, il ne cessait de rapporter à chaque occasion les traits de vertu et les prodiges dont il avait été l'heureux témoin au Monte-Pellegrino. Ces éloges augmentèrent beaucoup l'estime qu'on avait conçu depuis longtemps pour le saint noir. Le gardien de Sainte-Marie adressa conséquemment des instances reitérées pour obtenir qu'il revînt dans ce couvent où l'on se préparait à introduire la Réforme; et Benoît reprit en effet le chemin de Palerme.

Il est rappelé à Sainte-Marie, où il exerce les fonctions de cuisinier.

Comme il arrive à l'âme vraiment fidèle, la sainteté de Benoît croissait de jour en jour. Toujours plus uni à Jésus vivant au fond de son âme; toujours plus abondamment rempli de lumières et d'amour, il avançait chaque jour dans ce chemin de perfection dont le terme est infini, puisque suivant la parole du Sauveur, ce terme est la sainteté de Dieu même : « Soyez » parfaits comme votre Père céleste est parfait (1). » Il avait quitté le Monte-Pellegrino avec une consolation bien grande, malgré la peine qu'il en éprouvait d'ailleurs. Cette consolation était de quitter la posi-

(1) Matth., V, 48.

tion de supérieur qu'il exerçait si fort à regret. Il avait passé trois années avec joie, dans la vie obéissante et ignorée que lui offrait le couvent de Sainte-Anne. Il s'y était pénétré de plus en plus, de cette admirable leçon donnée par saint Bernard à ceux que Dieu daigne appeler à la sainteté par la profession religieuse : « Pourquoi pensez-vous que nous nous ca-» chons dans les cloîtres et dans les forêts? C'est afin » de nous conserver dans l'humilité. Car si ceux qui » sont ici étaient dans le monde et qu'ils fissent seu-» lement la quatrième partie de ce qu'ils font, on les » honorerait comme saints et on les estimerait comme » des anges. Au lieu qu'ici on les reprend sans cesse, » comme faibles et négligents. Pensez-vous que ce » soit un petit avantage de n'être pas estimés saints » avant que vous le soyez (1)? » A Sainte-Marie, Benoît reçut une grâce plus précieuse encore; non-seulement il n'y fut pas traité en saint, avant de l'être; mais parvenu depuis longtemps à un degré de perfection bien élevé, il eut le bonheur de rencontrer en ce nouveau séjour, le trésor que le même docteur nous représente comme si cher aux amis de Dieu, quand il dit : « Celui qui a véritablement l'humilité, » veut paraître vil et abject, et non pas humble; il se » réjouit d'être méprisé (2). » Malgré les faveurs et

(1) Serm. 4 in Ps. XC., n. 3.
(2) Serm. 16 in Cant., n. 9.

7

les dons que le glorificateur divin des cœurs humiliés lui accordait; malgré l'éclat de ses vertus, il n'avait pas encore cessé d'être, aux yeux d'un grand nombre, le *Schiavotto* (1) méprisé, le pauvre nègre objet de dérision pour beaucoup.

Guidé par l'esprit de Dieu le gardien du couvent contribua aussi à le maintenir, aux yeux du monde, dans l'état d'abjection que Benoît recherchait avec tant d'ardeur. Il lui confia l'humble emploi de cuisinier, qu'il occupa pendant bien longtemps. On peut ainsi le compter parmi les nombreux frères laïcs parvenus à la sainteté de nos jours, comme à toutes les époques, particulièrement dans les différentes réformes de Saint-François (2).

Toutefois il nous est impossible de redire les merveilles intérieures opérées par la grâce, en cette âme bénite, pendant cette nouvelle phase de vie aussi cachée pour le monde qu'admirable devant Dieu. Ce Dieu infiniment bon, infiniment parfait, qui aime à s'entretenir dans le plus intime de son cœur, avec les pauvres et les petits; ce Père miséricordieux et tendre, cet Esprit de sainteté qui se plaisait, depuis longtemps, à faire goûter à notre saint les prémices du ciel; ce bon Jésus si plein de condescendance et

(1) Esclave.

(2) On en cite particulièrement de nos jours parmi les capucins et dans la réforme de Saint-Pierre d'Alcantara.

d'amour pour ceux qui lui offrent un cœur pur et simple, comme un cœur d'enfant, orna, il est vrai, pendant tout ce temps, l'âme de Benoît de beautés dont la connaissance aurait pour nous bien des charmes. Malheureusement, ici comme dans sa vie de la solitude, il ne fut pas conduit à découvrir les trésors dont il était rempli. Les merveilles opérées au dehors par sa foi, sont avec les témoignages généraux de ses héroïques vertus, à peu près tout ce que nous pouvons reproduire pour faire comprendre à quel degré cette âme fut agréable à son Dieu.

Et d'abord, pour donner une idée de la manière dont il exerçait son humble emploi, nous rapporterons ce qu'en dit le dernier historien de sa vie : « La » cuisine était devenue la maison de Dieu, car il en » avait fait un lieu d'oraison continuelle et de contem- » plation non interrompue. On ne vit jamais accorder » plus parfaitement l'emploi empressé de Marthe et » le doux repos de Madelaine (1). »

(1) *Virtù, geste, etc.*, p. 33. — On lit avec grande édification, dans la vie du B. Crispino de Viterbe, capucin, les traits suivants, qui peuvent donner une idée de ce qu'était, à Sainte-Marie, la cuisine de notre saint. Le B. Crispino étant au couvent d'Albano, « éleva dans sa cuisine, en l'honneur de la Mère » de Dieu, un petit autel, qu'il ornait de fleurs ou d'herbes odo- » riférantes, suivant l'époque de l'année. Les personnes du de- » hors, particulièrement celles qui venaient à la campagne pour » la belle saison, et qui visitaient le couvent, allaient vénérer » cette pieuse image. F. Crispino gagnait leur affection et leurs

Il devenait donc pour lui-même, de plus en plus conforme à ces âmes généreuses, dont parle saint Grégoire, en disant : « Illustrées par leurs victoires » sur les passions, elles parviennent à ce degré su- » blime, où dans la joie de l'amour et de l'exultation, » elles placent leur cœur en Dieu (1). » Par rapport aux autres, il se montrait constamment ce qu'on devient lorsque l'abnégation de soi-même forme toute

» cœurs par ses manières engageantes. Il en profitait pour les » exciter à la dévotion envers la sainte Vierge; et, pour les at- » tirer, il leur récitait, avec très-bonne grâce, différentes poésies » et passages d'auteurs qui ont écrit à la gloire de cette divine » Mère. Dans ce but, afin de leur plaire et en même temps de » leur être utile, il avait également appris différents morceaux » de la *Jérusalem délivrée* du Tasse. Il les récitait, suivant l'oc- » casion, aux séculiers, qui l'écoutaient avec plaisir et profit. » Le P. Joseph de Vetralla, professeur de théologie dans le cou- » vent, religieux d'un esprit rigoureux et austère, n'approuvait » pas cette manière de F. Crispino. Mais celui-ci voulant le » persuader, lui dit un jour, avec grande humilité : *Le poisson,* » *mon bon père, ne va pas à l'hameçon du pêcheur, s'il n'y* » *trouve rien qui lui plaise et qui l'attire. Nos abstinences,* » *nos cilices, nos pénitences sont des avances peu agréables* » *pour les séculiers, qui ne les comprennent pas et les ont à* » *dégoût, particulièrement pour ceux qui viennent passer l'été* » *à la campagne. Ces vers du Tasse et d'autres poëtes, quand on* » *y ajoute quelque pieux discours, doivent faire du bien à l'âme* » *de ceux qui les entendent, mais il y faut toutefois l'aide de* » *Dieu et de sa sainte Mère.* Ainsi parlait F. Crispino, et l'ex- » périence journalière prouvait la vérité de sa pensée; car il » touchait les étrangers en les attirant. Voilà pourquoi ils le » demandaient tous; ils recherchaient sa conversation, parce » qu'ils y trouvaient à la fois douceur et utilité. » — *Vita, etc.*, édit. rom. de 1761, p. 52.

(1) In lib. I Reg. Lib. II, c.

la vie; lorsque l'humilité chrétienne s'est établie, comme il suit, dans le cœur : « L'humilité n'est pas » dans les paroles, mais dans l'âme. Si nous voulons » avoir dans la conscience le témoignage de l'humi- » lité, il faut nous considérer toujours comme ne sa- » chant, ne comprenant et n'étant rien (1). » Avec cela, et seulement avec cela, l'expérience le prouve, on devient réellement plein de charité pour le prochain. On devient facilement « tout à tous, » à l'exemple de saint Paul; parce que suivant le conseil du même apôtre, on « se prévient alors mutuelle- » ment d'honneur; on se fait sans peine le serviteur » de tous; on se supporte mutuellement dans la cha- » rité; on est plein de bénignité, de miséricorde, se » pardonnant mutuellement, comme Dieu nous a » pardonné par Jésus-Christ, en vue de qui on se » soumet aux autres. On les considère par humilité, » comme supérieurs à soi-même (2). » Et c'est ainsi qu'aimant Dieu sur toute chose, et observant par un tel amour, « le plus grand et le premier des comman- » dements, » on est fidèle à cet autre « semblable au » précédent : Tu aimeras le prochain comme toi- » même (3). » C'est ainsi qu'on accomplit la loi divine

(1) *S. Hier. Comm. in Ep. ad Eph.*, lib. II, c. 4.
(2) I. Cor. IX, 19, 22. — Rom. XII, 10. — Eph. IV, 2, 32. — Phil. II, 3.
(3) Matth. XXII, 38, 39.

tout entière. Car, nous dit l'Apôtre : « La fin de toute » la loi est l'amour (1). »

Pour saint Benoît, non-seulement donc il unissait l'emploi de Marthe à celui de Marie, ou plutôt il savait transformer le premier dans l'autre, mais il trouvait encore, dans l'humilité de son cœur, le moyen d'être constamment charitable et doux pour tous ses frères. L'ardeur de son amour et de sa foi le lui inspira, non-seulement dans les grandes occasions, mais encore dans les choses de moindre importance. Il sut bien souvent, en vertu du même principe, condescendre à leurs faiblesses et à leurs infirmités, en des cas où une vertu moins parfaite eût refusé de s'y prêter avec la bonté qu'il témoignait à tous.

Car tel est le propre des saints consommés dans les voies de la perfection par l'amour ; sévères pour eux-mêmes, ils sont pleins d'égards et de tendre compassion pour les misères des autres. Fidèles imitateurs du bon Maître, en tous les points, ils le sont encore dans celui-ci. Ils savent qu'après avoir « pris sur lui » nos langueurs ; » après avoir été « couvert de plaies » pour nos péchés, et brisé pour payer la peine de » nos crimes (2), » le doux Sauveur « a passé sur la » terre, en faisant le bien (3). » Et en cela, comme en

(1) Rom. XIII, 10.
(2) Isaïe, LIII, 4.
(3) Act. X, 38.

tout le reste, ils tâchent de se conformer à ce divin modèle de perfection.

Tel fut Benoît; et pour le sujet qui nous occupe, voici quelques traits plus remarquables des grâces dont il fut l'instrument.

Merveilles opérées par le saint dans cet emploi.

La première fois que Notre-Seigneur fit éclater sa puissance, en récompensant, par des merveilles, la foi de son serviteur, fut à l'époque d'un chapitre provincial tenu dans le couvent de Sainte-Marie. On était alors dans le carême franciscain de l'Avent, et il n'y avait pas de provisions en maigre, pour la nourriture des religieux. Il tomba de plus une si grande quantité de neige dans les environs, que la quête devint impossible, et le couvent se trouvait réduit à une véritable nécessité. Toutes les ressources offertes dans l'ordre ordinaire de la Providence étaient donc épuisées; mais il restait l'assurance donnée par le Sauveur aux âmes saintes qui ne connaissent pas de limites à leur confiance en lui. La foi de saint Benoît trouvait, dans cet appui, une force que rien ne pouvait ébranler; il n'hésita point à y recourir. Il était plein de confiance qu'en un tel cas, la prière peut faire violence à la miséricorde et opérer des prodiges; il s'adressa donc avec ferveur à la bonté de celui qui

a promis à la foi qu'elle transporterait les montagnes, et il en obtint ce qu'il demandait au nom et pour l'amour de ses frères (1).

Le soir du jour où les dernières provisions du couvent allaient s'épuiser, Benoît prit avec lui le frère qui l'aidait à la cuisine; ils remplirent, ensemble, d'eau plusieurs grands vases qui se trouvaient là; puis,

(1) L'ardente et simple foi des religieux convers, particulièrement dans l'ordre de Saint-François, privilégié sous bien des rapports, obtint souvent des grâces de même nature. On peut en avoir quelques exemples, parmi tant d'autres, dans les *Vies* suivantes : *Vita del Beato Andrea Ibernon, laico professo dell' ordine di S. Francesco, etc.*, dal P. fra Vincenzo Mondina, etc. In-4°; Rome, 1791, p. 50. — *Compendio della vita del Beato Sebastiano d'Apparizio, laico professo dell' ordine de' Minori Osservanti del Padre S. Francesco, etc.*, dal P. Matteo Ximenez, etc. In-4°; Rome, 1789, p. 187 et suiv. — Ce bienheureux donna l'admirable exemple de la virginité conservée dans un double mariage. — *Vita di S. Serafino di Monte Granaro, laico professo cappuccino compilata dal P. Francesco Maria Galluzzi della compagnia di Gesù, etc.* In-12; Rome, 1767, p. 203. — *Vita del Beato Giuliano di S. Agostino della regolar osservanza di S. Francesco, etc.*, dal P. Giuseppe Vidal e Galiana, etc. In-4°. Rome, 1825, p. 75. — *Compendio della Vita del Beato Bernardo da Offida laico cappuccino, etc.* (par le P. Boniface de Nice). In-4°; Rome, 1795, p. 67.— Un autre bienheureux frère convers capucin obtint, par la simplicité de sa foi et l'ardeur de sa charité, une grâce d'une autre nature. Nous croyons devoir la noter ici pour encourager les âmes qui désirent entrer dans la perfection de l'esprit d'enfance que le Sauveur recommandait en disant : « Si vous ne devenez semblables à des enfants, vous n'entrerez pas dans mon royaume. » Matth., XVIII, 3. — Voici le fait, consigné dans la *Vita del B. Bernardo da Corlione, laico professo cappuccino siciliano, descritta dal Padre Gabriele da Modigliana, etc., e dal Reve-*

nouvel Élisée, le saint noir appela dans une grande confiance la fécondité de Dieu sur l'oblation de sa prière. La nuit se passa tout entière, dans cette amoureuse et confiante oraison. Quand le matin fut venu, Benoît et son compagnon vinrent à la cuisine. Les vases qu'ils avaient préparés la veille se trouvaient remplis de poissons encore palpitants, et en si grand

rendissimo Padre Girolamo Maria da Caltanissetta, *etc.* In-4°. Rome, 1768, p. 225. — Le Bienheureux, dans une quête, avait reçu en aumône une poule qu'il avait demandée pour le P. gardien du couvent en convalescence. On la lui avait donnée tuée, plumée et toute préparée pour être cuite. Le P. gardien regardant cette attention comme excessive, lui ordonna de la reporter. « L'humble religieux exécuta promptement l'ordre » reçu; il raconta ce qui lui était arrivé à la pieuse bienfai- » trice; puis, lui adressant d'affectueux remercîments, il tira la » poule de dessous son manteau pour la lui rendre. Elle n'était » plus morte et sans plumes, comme il l'avait reçue, mais » vivante et intacte. Étonnée d'un semblable prodige, la dame » appela ses servantes pour la reconnaître, en la confrontant » avec les plumes qu'elles avaient enlevées et la forme du » corps. Toutes affirmèrent que c'était bien la poule tuée, plu- » mée et vidée par elles peu de temps auparavant. On en » demeura d'autant plus convaincu, qu'on ne retrouva ni les » plumes, ni les intestins là où on les avait jetés. A peine libre, » la poule alla de suite dans le nid où elle avait l'habitude de » pondre ses œufs. En mémoire d'un tel prodige, on lui donna » le nom de *frère Bernard*, et chaque fois qu'on l'appelait ainsi » elle accourait aussitôt comme un petit chien. Toutes les per- » sonnes de la maison s'en émerveillaient, et cette vue excitait » en elles *une grande dévotion et leur arrachait des larmes de » tendresse.* » — Cette dernière réflexion de l'auteur suffit pour répondre à ceux dont *la sagesse* voudrait demander à quoi servent de tels miracles du Seigneur.

nombre, qu'ils suffirent abondamment pour les besoins de la communauté.

Ce prodige, qui n'avait, du reste, rien de bien surprenant dans un homme que Notre-Seigneur se plut à glorifier par tant d'extraordinaires faveurs, se renouvela plusieurs fois dans la suite, et en diverses manières.

Tantôt Benoît suppléa, comme dans le cas présent, à l'insuffisance des aliments pour le nombre des religieux de la maison. D'autres fois le prodige éclata dans le mode de préparer ces mêmes aliments. Deux religieux obligés de devancer l'heure de la réfection commune, en furent un jour l'occasion et les témoins. La viande cuisait depuis quelques instants seulement, lorsque ceux-ci vinrent lui en demander une portion. « Comment faire, dit Benoît, il s'est » passé à peine l'espace d'un *miserere* depuis que je » l'ai approchée du feu? — Vous pouvez néanmoins » essayer d'en prendre. — Il n'en fallut pas davan- » tage pour encourager les religieux, qui connais- » saient le don merveilleux du saint cuisinier. Ils s'ap- » prochèrent du foyer, examinèrent la viande, en » prirent et la trouvèrent cuite à point (1). »

Le fait le plus éclatant, dans ce genre, eut lieu, un jour de Noël, que D. Diego de Ahedo, inquisiteur

(1) *Virtù, geste, etc.*, p. 34.

de Sicile et ensuite archevêque de Palerme, vint passer, au couvent, cette grande fête avec les religieux.

Connaissant la pauvreté de la maison, D. Diego avait envoyé d'avance, toutes les provisions nécessaires pour le repas, « voulant, disait-il, goûter de la » cuisine du célèbre *Messer*, nom sous lequel on dé- » signait, par dérision, notre saint.

» On peut penser, si une telle nuit, si un semblable » jour pouvaient permettre à Benoît autre chose que » s'abîmer dans la contemplation des infinies miséri- » cordes, et s'entretenir amoureusement avec le divin » Enfant, dans son cœur (1). » En effet, on était déjà fort avancé dans la matinée; la messe solennelle se chantait, et nul préparatif ne paraissait encore, dans la cuisine, pour le repas qui devait suivre. Averti par les religieux, et obligé, par sa charge, de songer à un tel soin, le P. Ambroise de Polichi, vicaire du couvent, fit chercher Benoît partout, afin qu'il se mît à l'ouvrage, mais ce fut en vain. Nul ne savait où le rencontrer. « On en était à l'Évangile de la » grand'messe, quand le thuriféraire agitant son en- » censoir, sentit qu'il rencontrait un obstacle derrière » une tapisserie de la tribune voisine. Il y regarda et il » vit Frère Benoît, à genoux, absorbé en Dieu. Il le

(1) Loc. cit., p. 35.

» secoua pour le faire revenir à lui, l'avertissant que » le P. Vicaire le cherchait avec anxiété; mais Benoît » lui fit signe de garder le silence, et il reprit son orai- » son, jusqu'à la fin de la messe. Alors Benoît se » levant, prit un cierge, et se rendit à la cuisine, » pour y allumer le feu.

» Le P. Ambroise averti, vint en grande hâte, et » trouva Benoît à genoux, immobile et son cierge à » la main. Il le secoua fortement, pour le faire lever; » mais il ne parvint à le faire revenir à lui, qu'au » bout d'un certain temps. D'autres religieux étaient » accourus pour faire aussi des reproches à Benoît, » lequel se contentait de répondre qu'on pouvait » sonner le dîner et se rendre au réfectoire, que tout » était déjà prêt. — *Comment est-ce possible?* lui de- » manda le P. Vicaire. — *Le Seigneur ne nous aban- » donnera pas*, répondit Benoît. — Et, dans ce mo- » ment, en présence de tous les religieux et de » l'inquisiteur, qui était venu comme les autres, » deux jeunes hommes vêtus de blanc, de la tête aux » pieds, se présentèrent dans la cuisine; puis, rele- » vant les manches de leurs tuniques, ils commen- » cèrent à préparer le repas.

» A cette vue, Benoît pria de nouveau les Frères » d'aller au réfectoire, ce qu'ils firent. A peine se » trouvaient-ils à table, que les mets furent servis : et » quels mets? préparés par la main des anges! Les

» religieux prirent leur repas, tout saisis du prodigieux » événements dont ils venaient d'être les témoins.

» Dieu, par ce miracle, démontra que la confiance » de ses serviteurs n'est pas une orgueilleuse pré- » somption. Il fit voir combien les célestes com- » pagnons qu'il nous a donnés, et que la plupart des » chrétiens traitent avec si peu de considération, sont » de fidèles compagnons pour ses amis (1). »

Ceux qui eurent le bonheur de se nourrir de mets aussi visiblement envoyés de Dieu, purent se convaincre en même temps, d'une autre vérité « cachée, » il est vrai, aux prudents et aux sages, mais révélée » souvent aux « petits (2); » de cette vérité, qu'en abandonnant, jusqu'à l'héroïsme, les prévisions de l'ordre humain, surtout dans la vie intérieure des âmes, le bon et tout-puissant Maître y répond toujours, de manière à réaliser la promesse de son cœur : « Jetez dans le Seigneur votre soin, et il vous » nourrira (3). »

Benoît inondé de lumières et d'amour au pied de la crèche, oublie, pour Dieu, le soin matériel que Dieu lui avait confié, dans la famille de ses frères; Benoît

(1) *Vita di S. Benedetto da Filadelfo, detto il moro, laico professo de' religiosi riformati di S. Francesco, scritta dal sacerdote Giuseppe Carletti romano, etc.*— In-4°, Rome, A. Fulgoni, 1805 ,p. 31.

(2) Luc., X, 21.

(3) Psalm. LIV, 23.

infidèle en apparence, à son devoir, et chargé de reproches très-justes dans l'esprit de ceux qui les lui adresse, supporte tout, accepte tout, et se contente d'ajouter, dans la paix de sa confiance : *Dieu ne nous aura point abandonnés.* Et, en effet, la droite du Seigneur s'étendit sur lui, et l'éternelle bonté justifia par un éclatant prodige, la conduite de l'humble religieux, sans réserve au doux amour.

D'autres circonstances s'offrirent encore, où Benoît fut visiblement assisté par les anges. Il le dut, sans doute, à l'héroïsme de sa foi ; mais quand on songe à l'admirable pureté de sa vie, on peut facilement redire de lui ce qu'on rapporte d'un bien grand saint : « Ie ne m'estonne pas si les anges se plaisent tant en » la compagnie de saint François de Paule, puis » qu'estans des substances pures et nettes, ils ayment » passionnément les personnes vierges et chastes, » telles que saint François de Paule. *Non nubentes*, » dit Tertullien, *de familia Angelica deputantur.* » Ceux qui ne se marient point et vivent en con» tinence, appartiennent à la famille des anges, et les » anges conversent et se familiarisent avec eux. » Ainsi l'Ange de saincte Cicile conuersoit familiere» ment avec elle, et luy apportoit des fruicts de » son Espoux celeste. Ainsi l'Ange de saincte Agnes » l'accompagnoit incessamment à raison de sa pureté, » et tua le vilain qui luy vouloit rauir ce tresor pre-

» cieux. *Mecum enim habeo custodem corporis mei*
» *Angelum Domini*, disoit cette vierge incomparable,
» j'ay vn Ange auec moy qui me garde, si tu m'ap-
» proches, ô infame, il te fera la proye et pasture
» de la mort. Ainsi nous lisons ès chroniques de nostre
» ordre, que deux filles du tiers ordre de saint Fran-
» çois de Paule, sœur Angélique et sœur Pelagie de
» Milasso, allants par la ville pour des œuures de cha-
» rité, esquelles elles s'employoient quasi tousjours,
» elles estoient d'ordinaire accompagnées de deux
» jeunes hommes d'une exquise beauté, lesquels
» pour lever tout soubçon du monde, parurent un
» jour très-beaux, et très-resplendissants, et envi-
» ronnez d'vne admirable clarté, et apprindrent au
» peuple de cette ville de Milasso, que ces charitables
» sœurs estoient tousjours accompagnées de leurs
» Anges gardiens, à raison de leur grande pureté.
» Disons du Père ce que nous disons de ses filles, que
» sa pureté estoit si grande, que les Anges ne l'aban-
» donnoient point. *Semper est Angelis cognata virgi-*
» *nitas*, les anges sont *des vierges sans corps, et les*
» *vierges sont des anges reuestus d'un corps, qui*
» *se delectent à la compagnie les vns des autres* (1). »

(1) *Le Tresor des œuures spirituelles de saint François de Paule*, treuué et recueilli de diuers auteurs, par le R. P. Jean-Jacques Courvoisier, j'adis provincial de l'ordre des PP. Minimes de la province vallone. — In-32. Bruxelles, 1646, p. 115.

Nous citerons encore ici deux autres faits merveilleux arrivés à Benoît, pendant qu'il était frère cuisinier de Sainte-Marie.

On s'était vu obligé de construire un nouveau dortoir dans ce couvent; mais la pauvreté de la maison ne permettait pas de fournir aux frais de la dépense. On recourut donc à la charité des ouvriers, qui, dans les siècles de foi, produisit partout de si grandes merveilles. On obtint la permission d'y faire travailler les jours de fête, ceux qui se contenteraient de la nourriture pour tout salaire. Un jour qu'on n'avait attendu personne, on vint, fort avant dans la matinée, prévenir le P. Pierre de Trapani gardien, que trente maçons étaient occupés à la construction des murailles. Inquiet et affligé de ce contre-temps, le Père se rendit à la cuisine, où il s'informa de ce qu'on pouvait avoir pour le repas, dont l'heure approchait. Il y trouva Benoît, et lui fit part de ses appréhensions avec un air d'inquiétude, que le saint s'efforça aussitôt de calmer. « Dieu, lui disait-il, en-
» verra sa providence. »

Le gardien se retira peu rassuré par cette réponse, car il avait vu qu'on était sans provisions; puis l'heure du dîner arriva. On avertit Benoît que les ouvriers attendaient. « Qu'ils aillent à table, répondit-il, parce
» que nous avons la grâce de Dieu pour tous, et en
» abondance. » — Et, en effet, les trente maçons

furent copieusement servis, en tout ce qui leur était nécessaire.

Le second fait nous montre également combien était vive sa confiance en Dieu.

Un jour, qu'il avait besoin de bois pour sa cuisine, il sortit afin d'en ramasser sur la montagne, où l'ouragan avait renversé un très-grand arbre. Avec les forces d'un seul homme, il était impossible de songer à remuer cet arbre; mais Benoît le chargea sur ses épaules, et le transporta ainsi au couvent. Stupéfaits à cette vue, les religieux lui demandent comment il a pu supporter un poids aussi excessif; et lui pour toute réponse détourna la question en disant, qu'il en avait besoin pour le feu de la cuisine.

Nous verrons, dans la suite, bien d'autres preuves encore de l'assistance que le saint noir reçut de Dieu, en des circonstances où la faiblesse humaine était incapable de produire les merveilles qu'il opérait.

Il est élu gardien de son couvent.

C'était alors l'époque où la réforme de Saint-François donnait à l'Église les exemples d'édification conservés, comme il suit, dans les chroniques de l'Ordre. On leur avait assigné plusieurs couvents habités autrefois par le saint patriarche, « et c'était chose » merveilleuse de voir avec quel profit les religieux » s'y adonnaient à la vie spirituelle. Une oraison

» presque perpétuelle formait leur principale occu-
» pation. Ils employaient deux heures, chaque jour,
» à la méditation; outre la pieuse récitation de l'of-
» fice divin, suivi de l'office des Morts, de celui de
» la sainte Vierge, et des sept psaumes de la péni-
» tence, à l'exception des jours de fêtes. Après com-
» plies, ils n'omettaient jamais non plus l'office connu
» sous le nom de *la Benedetta*. Leur abstinence était
» admirable; le dimanche et le jeudi seulement, ils
» mangeaient des mets cuits; ils se contentaient, les
» autres jours, de pain, de fruits et d'herbes crues.
» Outre les jeûnes de l'Église, ils observaient rigou-
» reusement le carême de quarante jours, à partir de
» l'Épiphanie, ceux de l'Ascension à la Pentecôte, de
» l'Octave du Prince des apôtres à l'Assomption de la
» sainte Vierge, et du 20 août au 29 septembre. Ils
» réprimaient la révolte de leurs sens par divers
» genres de mortifications. Les uns dormaient sur la
» terre nue, les autres sur de rudes planches. D'autres
» portaient aux cuisses, des cercles en fer; d'autres
» de rudes cilices, et des chemises également en fer.
» Ils semblaient, en un mot, vouloir reproduire les
» merveilles des anciennes solitudes d'Égypte. Le
» monde ne les connut pas, car leur vie était toute
» dans le ciel (1). »

(1) *Quadragesimum nonum capitulum fratrum reformat. origo atque progress.*

Cette réforme si glorieuse et si sainte prenait également un développement des plus heureux en Sicile, au moment où Benoît venait de se sanctifier, pendant plusieurs années, dans son humble emploi! « Enfin, » le 15 février de l'année 1578, on célébra, dans le » couvent de Sainte-Marie-des-Anges, à Palerme, le » chapitre provincial. Le temps fixé par Dieu, où la » Réforme devait s'établir plus parfaitement dans l'île, » était alors venu. Le P. Pierre de Cilento, docteur » de Paris et visiteur de cette province, voulut » coopérer le plus efficacement possible, à l'œuvre » que Dieu, par tant de miracles opérés en faveur de » ces bons religieux, montrait lui être si agréable. Il » fit en sorte que le Chapitre nommât pour la ré» forme un gardien établi, selon que le pape Clé» ment VII l'avait fixé, par sa Bulle *In suprema*. Ce » gardien fut le très-pieux Frère laïc Bonaventure de » Girgenti (1). »

Cette application de la règle de Saint-François, qui autorise à prendre le dernier des frères, comme le plus savant des religieux, pour supérieur dans l'Ordre, eut lieu aussi pour Benoît, dans le couvent de S. Maria di Gesù. De pauvre cuisinier, serviteur de tous, il devint gardien, c'est-à-dire le premier parmi les frères.

(1) *Virtù, geste, etc.*, p. 37.

Lorsque précédemment, à l'ermitage du Monte Pellegrino, il avait été choisi pour succéder à Lanza, c'était déjà une grande marque d'estime pour le pauvre *schiavotto*, pour le pauvre noir à qui sa condition de fils d'esclave ménagea perpétuellement tant de trésors de mépris. Cependant il ne s'agissait là que d'une communauté peu nombreuse d'humbles ermites, tous laïcs, comme le saint. A Sainte-Marie, au contraire, il fallait gouverner un couvent respectable à tous égards; une famille de religieux, prêtres pour la plupart; dans un moment où l'établissement définitif de la Réforme rendait plus important, pour l'avenir, tout ce qui allait se constituer pratiquement et se confirmer par l'usage. Et cependant parmi les hommes de vertu, de science et de capacité qu'on pouvait préposer au gouvernement de la maison (1), les membres du Chapitre fixèrent leurs vues sur Benoît.

Un pareil choix infiniment honorable pour celui qui en fut l'objet, ne l'était pas moins pour ceux à qui on le dut. Rien ne prouve mieux l'esprit de sainteté qui les animait. Il est difficile, en effet, à des religieux élevés à la dignité du sacerdoce, de prendre parmi des frères complétement étrangers à la science ecclésiastique, le supérieur à qui chacun devra prêter

(1) Ce couvent avait été assigné depuis peu de temps exclusivement à la Réforme.

l'obéissance étroite que les vœux de religion exigent. Saint François, il est vrai, sans être prêtre, n'en était pas moins devenu le fondateur et le père de l'innombrable famille de religieux appelés à servir si utilement l'Église sous sa conduite. La jeune Réforme devait également se prêter moins difficilement à cet acte d'humilité commune par rapport au choix des supérieurs. Il n'en fallait pas moins une grande réputation de sainteté dans Benoît, pour faire passer sur les obstacles personnels qu'il offrait naturellement à ce choix.

Une élection aussi complétement selon le cœur de saint François réjouit la communauté de Sainte-Marie, mais elle devint, pour l'humble noir, un sujet de douleur profonde et de confusion. A l'annonce d'une nouvelle aussi imprévue, il fut comme anéanti à la pensée du poids qui devait peser sur sa faiblesse. Il courut se jeter aux pieds des supérieurs majeurs, les suppliant avec larmes d'avoir pitié de lui; il les conjura de le laisser « travailler humblement pour ses » frères, ou demeurer dans la pénitence, comme des » personnes blessées qui dorment au fond des sé» pulcres, suivant le langage de David (1). » Il exagéra pieusement près d'eux son incapacité naturelle et son ignorance en toute chose. Il leur représenta qu'il y

(1) Saint Bernard, serm. III, *De Assumpt. Mariæ.*

aurait scandale pour les fidèles à placer un pauvre laïc comme lui à la tête de prêtres respectacles par leur science et par leur piété. Il essaya de leur démontrer, par tous les moyens, que parmi les frères il était le plus indigne et le plus incapable de gouverner le couvent. Tout fut inutile. Il dut se soumettre à la volonté divine, parfois si douloureuse, quand elle vient tirer de l'heureuse condition de Lazare et de Marie, pour imposer le ministère de Marthe et les rudes épreuves du commandement. Il avait, en effet, bien délicieusement « vu et goûté combien le Seigneur » est doux (1), » pour « ceux qui n'ayant reçu ni charge » ni office, peuvent se tenir assis aux pieds de Jésus » avec Marie, ou couchés, comme Lazare, dans l'é» troite demeure du tombeau (2); » je veux dire dans le saint exercice de la mort à soi-même, de la pénitence et de l'oraison.

Il accepta donc, mais seulement par amour pour l'obéissance, vertu dont la grande âme de sainte Thérèse a dit : « O mon Seigneur et mon Dieu, que vos » voies sont différentes de nos pensées! Vous ne dé» sirez autre chose d'une âme résolue à vous aimer et » à vous suivre, sinon son obéissance. Cette âme n'a » pour vous plaire qu'à s'informer de ce qui importe » le plus à votre service, et désirer de l'exécuter. Il lui

(1) Ps., XXXIII, 9.
(2) S. Bern., serm. cit.

» suffit de n'avoir point d'autre volonté que la vôtre, » sans s'informer s'il y a divers chemins pour aller à » vous, et vouloir choisir celui qui revient le plus à » son humeur (1). » Il accepta, mais le cœur rempli de douleur et de crainte; car il savait cette autre vérité : « Quelque irréprochable que paraisse l'entrée » dans une charge; quelle qu'ait été la pureté d'intention primitive, il ne faut pas laisser de craindre, et » même il faut craindre beaucoup : car tous ceux qui » ont commencé par l'Esprit ne finissent point par » l'Esprit; plusieurs achèvent par la chair (2). »

Il commença par se régler suivant les admirables conseils d'un autre saint exhortant, comme il suit, une supérieure religieuse à « rechercher d'abord le » royaume de Dieu et sa justice, confiant que le reste » serait accordé par surcroît. » — « O ma fille, écri» vait saint Jean de la Croix à cette religieuse, aban» donnez le soin de votre temporel au Seigneur : » sa providence vous fournira ce qui vous sera néces» saire pour vous nourrir. Celui qui donne le plus » considérable, donnera aussi, sans nul doute, le » moins précieux. Dès le moment que vous ne désire» rez pas la pauvreté, vous manquerez de courage, et » vous vous relâcherez en la pratique des vertus. Que » vous souhaitiez auparavant d'être pauvre, vous de-

(1) Sainte Thérèse, liv. des *Fondations*, c. 5.
(2) S. Bern., *De vita et morum cler.*, c. 5, n. 16.

» vez, étant prieure, le désirer davantage. Vous devez » gouverner votre maison par les vertus et par les » désirs des choses célestes que vous inspirerez à vos » religieuses, plutôt que par le soin des choses ter- » restres et par les projets que vous ferez pour en ac- » quérir. Car Notre-Seigneur nous avertit de ne pas » nous inquiéter de notre nourriture, de nos vête- » ments, ni de ce que nous aurons le lendemain. Vous » devez seulement faire en sorte que votre âme et les » âmes de vos filles soient unies à Dieu avec toute la » perfection possible, et qu'elles oublient les créatures » afin que vous soyez toutes une même chose en Dieu. » Pour le reste, je puis vous en répondre (1). »

Il le montra particulièrement dans l'occasion suivante : « Le bon gardien avait donné au porteur du » couvent l'ordre de ne laisser partir à jeun aucun » mendiant. Ces pauvres gens ne l'ignorant pas, en » profitaient avec l'empressement qu'on peut ima- » giner. Un jour il en vint un certain nombre, parmi » lesquels plusieurs soldats espagnols. Le frère Vito » de Girgenti, portier, leur distribua, suivant l'ordre » reçu, tous les restes de pain. Ces pauvres partirent, » mais d'autres leur succédèrent, et frère Vito les » renvoya en leur disant qu'il n'avait plus rien à leur » donner. Ils s'en retournèrent tout affligés quand ils

(1) Lett. IV.—A la Mère Marie de Jésus, fondatrice et prieure des Carm. déch. de Cordoue.

» rencontrèrent Benoît, qui les rappela, et demanda
» au portier pourquoi il n'avait pas fait l'aumône à ces
» malheureux. *Sachez, Père gardien*, répondit le
» frère, *que j'ai compté les pains, et il en reste à peine*
» *pour les religieux.* — *Peu importe*, répliqua le chari-
» table supérieur; *portez l'aumône à ces pauvres, et la*
» *Providence de Dieu ne nous manquera pas.* Le por-
» tier obéit; il prit dix pains et les distribua. Il compta
» ensuite la provision, et par un des prodiges accou-
» tumés du saint il trouva plus de pains qu'il n'y en
» avait d'abord (1). »

Sa conduite avec les religieux n'était pas moins humble que charitable. Son gouvèrnement, tout fondé sur la douceur pour les autres et sur la basse opinion de soi-même, devait produire et produisit en effet de grands fruits. Le cœur du saint religieux était en outre tout rempli d'amour pour ses frères et fort éloigné du zèle amer qui accompagne souvent l'esprit d'exacte observance, dans les âmes moins parfaites que la sienne. Aussi remarquait-on, dans toutes ses corrections, que la douceur tempérait dans le mode, la fermeté que parfois il fallait garder quant au fond.

Il en donna la preuve particulièrement à l'occasion d'un novice que d'autres religieux moins remplis de cet esprit d'onction qui adoucit tout reproche, l'enga-

(1) *Vita di S. Benedetto, etc.*, p. 38.

geaient à punir d'une manière plus mortifiante et publique. Benoît le reprit paternellement et en secret; et cette correction prit tant de force de la bonté dont il l'accompagnait, qu'on vit clairement combien il avait été guidé, en la faisant, par la suavité de l'Esprit de Dieu. Il fit de même pour quelques jeunes religieux qui avaient pris l'habitude de s'entretenir ensemble, à la fenêtre du dortoir, dans le temps du grand silence. On l'engageait à les reprendre directement de cette infraction à la règle. Il se contenta de s'y placer lui-même en y demeurant assez longtemps pour montrer ce qu'il avait en vue. Il n'en fallut pas davantage pour faire cesser immédiatement cet abus.

Il agissait de même à toute occasion; et comme sa vigilance toute fondée en Dieu, comme ses autres vertus, ne lui faisait rien négliger dans les devoirs de sa charge, l'ordre et la ferveur régnaient ainsi partout autour de lui. Il n'eut jamais besoin de faire sentir le poids d'une autorité adoucie et rendue infiniment respectable par l'amour.

« Quand la nécessité l'obligeait à corriger et à faire » des reproches, il ne perdait jamais de vue le caractère, » le tempérament et la condition de chacun. Il n'était » donc pas rare de voir ceux qu'il reprenait » tomber à » ses pieds, le remerciant de ses paternels avis et le suppliant de continuer à veiller sur eux comme un père.

» Il produisait de semblables fruits dans l'âme de tous, » quels que fussent leur naturel et leurs dispositions. » Il était plein d'affabilité quand il se présentait en » particulier devant les religieux honorés du sacer- » doce. Il leur représentait d'un air humble et grave » leur savoir, leurs belles qualités, le caractère dont ils » étaient revêtus. Il leur faisait ensuite observer le peu » d'édification et l'étonnement qu'auraient les jeunes » religieux si les manquements venaient à être auto- » risés par l'exemple de Pères aussi respectables et » renommés. Finalement il en concluait, avec tant de » douceur, la nécessité d'un amendement que, de l'a- » vis de tous, il était impossible de résister à la suavité » d'un pareil langage (1). »

En toute circonstance, du reste, il se montrait « humble dans son maintien, pauvre dans son vête- » ment, amaigri par la pénitence. Il était respectueux » avec les religieux revêtus du Sacerdoce, charitable » avec les laïcs, condescendant pour les novices, pa- » tient avec les hommes de service, affable pour tous. » Il était respecté, aimé, obéi avec la plus grande » exactitude. Nul n'abusait de l'esprit d'humilité qui » le portait à s'abaisser devant tout le monde. Un » jour qu'il avait repris un novice pour une faute » grave, dont celui-ci fut ensuite trouvé innocent, il

(1) *Virtù, geste, etc.*, p. 57.

» se jeta devant lui, à genoux, lui demandant hum-
» blement pardon. Or, non-seulement cet acte ne lui
» attira aucun mépris, mais causa une grande admi-
» ration aux religieux édifiés d'un tel acte, en un
» maître et supérieur (1). »

A cette douceur et humilité dans le commandement; à son abandon sans réserve, au bon plaisir de Dieu, pour le spirituel et le temporel du couvent, Benoît joignait les exemples perpétuels de bien d'autres vertus. «Il fut toujours le premier pour
» assister les malades et pour laver les pieds aux reli-
» gieux de passage dans le couvent; le premier pour
» les prières communes, pour les divins offices, les
» mortifications et les abstinences de règle. Sa charge
» de gardien ne l'empêcha jamais de prévenir tout le
» monde au chœur et à l'Église; de telle sorte que le
» sacristain lui-même ne put jamais le devancer. Il
» s'employait aussi à tous les offices, même les plus
» bas, dans l'intérieur et au dehors de la maison.
» Aider à la cuisine, laver la vaisselle, puiser l'eau et
» porter le bois, balayer le couvent, bêcher au jardin
» et quêter dans la ville, tels étaient les récréations et
» les délassements du bon gardien. »

Ce n'est pas tout; il savait combien l'office de Marthe, alors même que la charité l'impose, est dan-

(1) *Vita di S. Benedetto, etc.*, p. 35.

gereuse à l'âme, si le recueillement de Marie ne l'accompagne et ne le soutient pas toujours. Il s'appliqua donc, plus que jamais, à pratiquer, dans son emploi, ces admirables conseils : « Nous devons nous garder » ou de donner ce que nous avons reçu ou de retenir » ce que nous devons donner. En effet, vous retenez » le bien du Christ, si, par exemple, étant rempli de » vertu et doué des dons extérieurs de la science ou de » l'éloquence, vous retenez, par crainte, par paresse, » ou par une indiscrète humilité, enchaînés dans un » inutile et condamnable silence, les bons discours » qui pourraient être utiles à tant de personnes. Alors » vous êtes un maudit, parce que vous soustrayez les » récoltes aux peuples. Au contraire, vous dissipez » ce qui est à vous et vous le perdez, si, avant d'être » complétement rempli de la grâce, vous vous hâtez » à demi-plein de vous répandre, labourant contre la » loi, avec le premier-né des taureaux et tondant » le premier-né des brebis. Vous vous privez vous-» même alors du salut et de la vie, que vous donnez » à autrui, lorsque, dépourvu de toute intention » droite, vous vous gonflez du souffle de la vaine » gloire, ou que vous vous nourrissez du poison de » cupidité terrestre, et que vous mourez étouffé par » une mortelle enflure. C'est pourquoi, si vous êtes » sage, vous ferez de vous-même, plutôt une vasque » qu'un canal. Le canal, en effet, rend presque aussi-

» tôt ce qu'il reçoit; au contraire la vasque attend
» qu'elle soit pleine, et alors, elle surabonde; elle
» donne sans crainte et sans détriment, parce qu'elle
» sait qu'il y a une malédiction pour celui qui rend
» sa condition moins bonne. Au reste, vous, mon
» frère, dont le salut n'est encore rien moins qu'as-
» suré; dont la charité est encore ou nulle ou tellement
» légère; tellement semblable au roseau, qu'elle cède
» à toute brise, se livre à tout esprit et est enlevée par
» tout vent de doctrine; bien plus, vous dont la cha-
» rité est si grande, que tantôt elle passe le précepte
» et aime son prochain plus que soi-même, et en
» même temps, si petite et si faible que, contre le
» précepte, elle se fond devant la faveur, défaille de
» peur, se trouble de tristesse, est entraînée par l'ava-
» rice, se livre aux soupçons, se travaille d'ambition,
» s'exalte aux injures, se dévore d'inquiétude, se
» gonfle des dignités et pâlit d'envie; vous, dis-je,
» vous qui cependant vous sentez vous-même; par
» quelle démence, je vous le demande, ambitionnez-
» vous ou affectez-vous de vous occuper du soin d'au-
» trui? Écoutez ce que vous conseille la prudente et
» vigilante charité. *Il ne faut pas*, dit l'Apôtre (1), *que*
» *la rémission des autres soit pour vous une tribula-*
» *tion*, mais qu'il y ait égalité. — *Ne veuillez pas être*

(1) Cor., 8.

» *trop juste*, ajoute le Sage (1). Il vous suffit d'aimer
» votre prochain comme vous-même ; voilà l'égalité.
» — Remplissez-vous d'abord, vous vous répandrez
» ensuite. La douce et prudente charité a coutume de
» faire affluer plus que de faire couler. *Mon fils, ne
» vous répandez pas outre mesure*, dit Salomon (2).
» Et l'Apôtre ajoute (3) : *Aussi devons-nous faire
» grande attention à ces paroles, de peur que nous ne
» nous répandions outre mesure*. Qui donc est plus
» saint que Paul, ou plus sage que Salomon (4) ? »

Benoît s'était profondément pénétré de cette doctrine, comme déjà plusieurs fois nous l'avons vu. Aussi, pendant tout le temps que dura sa supériorité, comme auparavant, on put dire de lui, en toute vérité : « L'unique joie de son âme était l'orai-
» son, par laquelle il s'unissait doucement à son
» Dieu. Il employait à prier et à méditer les pensées
» du ciel, tout le temps libre que lui laissaient sa
» charge et l'exercice des œuvres de la charité. Dans
» ces précieux moments, il demeurait privé de l'usage
» des sens, comme deux religieux parmi les autres
» en furent les témoins. Ils revenaient au couvent, et

(1) Eccles., 7.
(2) Prov., 3.
(3) Hebr., 2.
(4) S. Bernard cité par S. Bonaventure, *Médit. sur la vie de N.-S.*, part. V, c. 17.

» frappaient à la porte de sa cellule, pour avoir, » comme d'usage, la bénédiction de leur supérieur. » N'entendant aucune réponse, ils répétèrent plus » haut : *Benedicite*, mais en vain. Ouvrant enfin la » porte, ils le trouvèrent à genoux, plongé dans une » profonde oraison. Ils s'approchèrent, faisant un » plus grand bruit, mais il n'entendit rien encore. » Finalement ils parvinrent à le rappeler à lui ; et le » saint, comme en leur adressant un tendre reproche, » leur dit : *Ah ! que Dieu vous le pardonne ; soyez* » *bénis* (1). »

Avec de semblables dons et une telle conduite, il n'est pas étonnant que Benoît se soit trouvé, plus que jamais, exposé à la tentation redoutable qu'apporte avec soi l'estime témoignée publiquement par les hommes.

Le Chapitre provincial tenu à Girgenti, pendant que Benoît se trouvait gardien de Sainte-Marie, lui fournit, entre autres, une de ces occasions dangereuses, surtout pour les âmes que ne remplit pas encore une véritable sainteté. Il dut se rendre en cette ville, pour l'assemblée ; et voici comment l'un des auteurs de sa vie parle de la manière dont la population l'y reçut.

« Quand la venue prochaine d'un homme aussi

(1) *Vita di S. Benedetto*, p. 37.

» vénéré fut connue, toute la ville fut dans une » joyeuse attente. On ne parlait plus que de lui et de » sa sainteté. Ceux qu'on avait mis en observation » sur la route annoncèrent son arrivée; et aussitôt » le nombreux clergé de la cathédrale sortit, suivi » d'une grande foule, pour aller à sa rencontre. » C'était un beau spectacle de voir l'humble Benoît » entouré de ces respectables ecclésiastiques, des ha» bitants les plus distingués et du peuple, s'efforçant » tous de lui baiser les vêtements, ou de le toucher » du moins par respect. Plus il montrait de peine et » de modestie, plus il s'efforçait de se soustraire à » tant d'applaudissements, plus les cris de joie et » d'admiration redoublaient. Voilà le saint, s'écriaient » les uns; tandis que d'autres se recommandaient à » ses prières, ou pleuraient de joie, ne pouvant se » rassasier de voir son abaissement et son humilité, au » milieu d'un semblable triomphe. On lui fit la même » chose dans la ville de Bivona, où, pour échapper » aux honneurs excessifs qu'on lui rendait, il dut se » cacher et s'enfuir (1). »

Un autre fait également remarquable eut lieu vers le même temps. Un Portugais vint en Sicile, uniquement pour voir le saint noir, dont la réputation s'étendait au loin. Il retourna dans son pays, heureux

(1) Loc. cit., p. 36.

et plein de consolation, après avoir eu de longs entretiens spirituels avec lui.

Il est créé vicaire du couvent, puis maître des novices, après quoi il retourne à la cuisine.

Les trois années de sa charge, comme gardien, s'écoulèrent lentement pour son amour de la vie de retraite et son humilité; trop vite pour le désir et le bien des autres religieux. Ceux-ci, trop heureux d'avoir encore à lui obéir, l'élurent en qualité de vicaire du couvent; puis il devint maître des novices.

Dans le premier de ces emplois, il reproduisit avec une nouvelle édification les exemples de sainteté qu'il avait donnés comme gardien. Nous n'en dirons rien de particulier en ce moment. En qualité de maître des novices il se conduisit avec la douceur, la prudence et la sagacité qu'on pouvait attendre de ses vertus et des dons extraordinaires que Notre-Seigneur daignait lui accorder, comme première récompense. En toute chose il fit pour eux, par l'exemple, ce que dit saint Pierre Chrysologue : « Enseigner par le fait » est la véritable règle de la doctrine : la doctrine en » paroles est une science; par les faits elle devient » vertu (1). » Il se montra toujours particulièrement fidèle à cette recommandation d'un autre saint : « Le » principal soin du maître doit être d'entrer tellement

(1) Serm. 16, pr.

» dans les peines de ceux qu'il dirige, qu'il sente » leurs maux et leurs faiblesses comme siens (1). » Aussi, dans le couvent de Sainte-Marie, «les novices » trouvaient-ils en lui le maître, le médecin, le con- » seiller, le père, le supérieur et l'ami, le guide sûr » et l'hôte toujours prêt à leur offrir le repos de leurs » âmes (2). » Rempli, comme il l'était, d'une science toute divine, « il avait coutume, après matines, d'ex- » pliquer aux novices et aux clercs les leçons de la » Sainte-Écriture récitées au chœur. Et le saint, qui » ne savait même pas lire, en développait le sens le » plus secret, avec une facilité tout à fait surpre- » nante. Si on lui proposait quelque doute ou diffi- » culté, il les expliquait aussitôt, se servant non-seu- » lement des termes précis de l'école, mais y joignant » parfois en preuves de longs passages de la Sainte- » Écriture. On eût cru qu'il avait habituellement les » saints livres entre les mains, chose qui émerveillait » les personnes les plus cultivées et les plus sa- » vantes (3). »

A ce don de science infuse il faut joindre celui de la pénétration des cœurs, dont Benoît se servait, comme du premier, pour appuyer les soins affec- tueux dont il entourait les jeunes novices. Les deux

(1) S. Jean Chrys., hom. 28 sur les Ép. aux Cor.
(2) *Vita di S. Ben.*, *etc.*, p. 41.
(3) Loc. cit., p. 43.

exemples suivants montreront à quel degré de lumière il était arrivé. On y verra, en même temps, de quelle charitable prudence il usait avec les âmes pour les ramener, par la douceur et la longanimité des saints, à la voie de Dieu dont la tentation menaçait de les détourner.

« Lorsque le P. Louis d'Alcamo était novice dans ce » couvent, regrettant la sainte résolution qu'il avait » prise, il résolut secrètement de retourner au monde. » Lorsqu'il s'entretenait en lui-même de cette pensée, » il fut appelé par frère Benoît. Le novice obéit, et le » saint commença aussitôt à lui représenter avec » grande ferveur tout le mal qu'il y a lorsqu'on aban- » donne, sans de justes motifs, le bon chemin com- » mencé. Il appuya cette exhortation des raisons les » plus fortes ; puis il ajouta : *Et toi, mon fils, pour-* » *quoi veux-tu te laisser séduire et retourner au siècle?* » — Le novice surpris répliqua : *Et comment savez-* » *vous mes intentions ?* — *Un petit oiseau me les a* » *dites*, répliqua le saint. — Le novice baissa la tête, » avoua sa mauvaise pensée ; puis, encouragé à la » persévérance, il chassa de son cœur la tentation de » l'enfer.

» Pendant leur noviciat, Grégoire de la Licata et » Jérôme de Palerme étaient également résolus de » s'enfuir du couvent. Au mois de janvier, trois » heures après l'entrée de la nuit, ils franchirent la

» clôture et se trouvaient déjà dans la rue. Tout à » coup leur saint directeur parut devant eux, les re- » prit doucement et les reconduisit au monastère. Ces » pauvres jeunes gens, plus faibles que la tentation, » voulurent, peu de temps après, fuir de nouveau. » Ils étaient déjà parvenus au même lieu; mais de » nouveau ils avaient été prévenus par le saint, qui, » avec sa douceur accoutumée, ramena au bercail, » pour la seconde fois, ces brebis égarées. La vertu » de Benoît fit évanouir alors complétement la tenta- » tion, qu'ils n'éprouvèrent jamais dans la suite (1). »

Enfin le temps de cette nouvelle charge passa, et le saint, par un admirable principe d'humilité remarquable dans l'ordre du bienheureux pauvre d'Assise, passa de nouveau à la cuisine. Là il retrouva la paix et les grâces d'une perpétuelle obéissance, avec l'obscurité de vie qu'il désirait si ardemment.

La renommée de sa sainteté ne lui permettait pas, il est vrai, de goûter autant qu'il l'eût désiré les charmes de cette humble solitude. « Les personnes » les plus distinguées de Palerme se présentaient à la » porte de sa cuisine pour lui témoigner leur vénéra- » tion et pour se recommander à ses prières. Les gens » instruits venaient le consulter; les affligés récla- » maient de lui des consolations; les malades la

(1) Loc. cit., p. 42.

» santé, et les pauvres du secours. Un jour il vint à » la porte du couvent une dame qui le demandait, » et qui souffrait des yeux au point d'avoir à peu » près perdu la vue. Le saint était alors occupé à saler du poisson. Il quitta son travail aussitôt qu'on » l'avertit, sans enlever le sel attaché à ses mains. La » dame, lui montrant son mal, le pria de le guérir; » et Benoît lui fit le signe de la croix avec le doigt » sur les yeux. Tout mal disparut aussitôt, ce qui » causa un tendre mouvement de surprise à la malade et aux personnes qui se réunirent pour admirer » le prodige (1). »

Ce que nous allons dire, joint à ce que nous avons rapporté jusqu'ici, prouvera combien furent nombreuses les grâces de cette nature accordées par Dieu à la prière de son humble serviteur. On y verra aussi tout le bien qui dut en résulter pour les âmes. Cette considération explique aux yeux de la sagesse et de la prudence réglées, non d'après l'orgueilleuse incrédulité du monde, mais d'après la foi, bien des merveilles opérées souvent par les simples et pour les simples, de la plus admirable manière. En s'en pénétrant profondément et pieusement le cœur, on verra combien a d'étendue cette parole : « Je vous rends » grâce, ô mon Père, parce que vous avez caché ces

(1) Loc. cit., p. 55.

» choses aux prudents et aux sages, et vous les avez » révélées aux petits (1). » Parole précieuse, parole de sagesse et de vie que nous voudrions répéter à chaque page et graver profondément toujours dans le cœur des autres et dans notre propre cœur ; parole d'amour et de sainteté, qu'aime à redire la bouche de ces enfants avec qui, bon Jésus, lumière des humbles et des simples de cœur, nous vous demandons une part dans votre royaume !

(1) Matth., XI, 25.



V.

DONS EXTRAORDINAIRES.

« De telles faveurs doivent ac-
» croître notre dévouement et notre
» reconnaissance; Dieu ne les ac-
» corde qu'à cette condition. »

SAINTE THÉRÈSE.

Grand bien qu'en retirent les âmes et aliment de foi pour les peuples.

Que les miracles soient destinés de Dieu à frapper le cœur des infidèles et à les préparer à l'amour par la foi, on n'en saurait douter. C'est la parole de saint Paul : « Le don des langues n'est pas un signe pour les fidèles, » mais pour les infidèles (1). » Que ces miracles soient perpétuellement reproduits dans l'Église en vertu de cette promesse du Sauveur : « Voilà que je suis avec » vous, tous les jours jusqu'à la consommation des siè- » cles (2), » on ne saurait non plus, raisonnablement, le révoquer en doute. Aujourd'hui et dans tous les siècles, comme aux anciens jours, cette autre parole

(1) 1. Cor., XIV, 22.
(2) Matth., XXVIII, 20.

se réalise par la grâce du divin Maître et par la vertu communiquée aux saints : « Les signes suivants » accompagneront ceux qui auront cru. En mon nom » ils chasseront les démons ; ils parleront des langues » inconnues ; ils mettront en fuite les serpents, et s'ils » boivent quelque poison, ils n'en éprouveront aucun » mal ; ils imposeront les mains aux malades, et » ceux-ci guériront (1). » Indépendamment de cette vérité, « qu'on n'a pas écrit toutes les choses accom- » plies dans l'Église (2), » on conserve le souvenir de miracles assez nombreux pour le prouver d'une manière éclatante. Les faits dont nous sommes journellement témoins le démontrent pour notre temps, comme l'attestent les merveilles passées pour les anciens jours.

Quant à l'utilité de recueillir et de reproduire, dans la vie des saints, ces mêmes faits dignes d'admiration, mais impossibles à imiter par les forces de la nature, elle est grande sous plus d'un rapport. Lus avec le sentiment de reconnaissance et de foi que Dieu demande, ces récits enflamment le cœur, le nourrissent, et peuvent le porter au divin amour aussi efficacement parfois que l'exemple des plus belles vertus. Voilà pourquoi l'éternelle Sagesse instruisait un jour, comme nous le rapporterons ici, une de ses

(1) Marc., XVI, 17, 18.
(2) Vén. Bède, hom., lib. III, *Comm. in Marc.*, c. 11.

plus généreuses servantes et des plus tendrement aimées. Sainte Gertrude, pour obéir à Notre-Seigneur, écrivait les grâces qu'elle recevait. Elle lui demanda un jour confidemment: « Quel profit se peut » tirer d'escrire telles choses? Nostre-Seigneur luy dit: » Quel profit se tire-t-il de ce qu'il s'est escrit de ce » que j'ay fait avec mes saincts? ou pourquoy est-ce » qu'il se lit, sinon afin que la dévotion de ceux qui » l'oyent ou le lisent, croisse, et que la piété de la» quelle j'use envers les hommes se manifeste? De » mesme sorte, il se pourra faire que la dévotion de » quelques-uns s'y enflammera pour désirer ce qu'ils » lisent que tu as receu de moy, considerant la grâce » et libéralité de ma bonté, et avec cela ils seront » soigneux et tâcheront d'amender leur vie. Une » autre fois s'esmerveillant beaucoup de ce que » Nostre-Seigneur désirait tant que telles choses fussent » écrites, pource qu'il y en auroit plusieurs, qui non » seulement ne s'en édifieroient point, mais aussi » plus tost les mespriseroient et calomnieroient, » Nostre-Seigneur luy dit: J'ay mis de telle sorte ma » grâce en toy, que je veux qu'il se tire un plus grand » fruict de cela. Et pour ceste cause je voudrois que » ceux qui ont des dons semblables, et qui ayant de » toy ces choses en font peu de conte d'icelles, fus» sent advertis pour recognoistre celles qui leur ont » estées données à eux-mesmes, et pour m'en rendre

» plus grandes grâces, à fin que ma grâce en ceste
» sorte croisse et augmente davantage en eux (1). »

Pour ce qui regarde particulièrement notre saint, le bruit de ses miracles, plus encore peut-être que la renommée de ses vertus, le mit à même d'opérer, pour les âmes, le grand bien dont il fut l'instrument. C'est là particulièrement ce qui motivait la vénération dont les Chroniques de Sicile parlent dans le sens suivant : « Benoît, par une industrieuse conduite et
» par un humble artifice, foulait aux pieds la vaine
» gloire dont le monde l'entourait. Dans cette inten-
» tion, il voyageait exprès de nuit, marchait la tête
» basse, ayant le capuce baissé jusque sur le front,
» pour n'être pas reconnu. Mais nulle invention ne
» suffisait pour le tenir caché. La réputation de sain-
» teté qu'on avait conçue de lui était si profondément
» enracinée dans le cœur de tous, qu'elle le faisait
» reconnaître partout. Quand il passait quelque part,
» les gens sortaient de leurs maisons ou suspendaient
» leurs travaux pour le suivre et le voir. On était heu-
» reux de lui baiser la main ou de toucher le pauvre
» vêtement dont il était couvert. Ceux qui pouvaient
» y parvenir s'en retournaient contents et joyeux,
» comme s'ils eussent reçu un trésor. Les person-
» nages les plus distingués de Palerme et du royaume

(1) Lib. I, c. 16. — Cité par le P. Ribera, dans la *Vie de sainte Thérèse*, liv. I, c. 1.

» recouraient à ses conseils et à ses prières, particu-
» lièrement le duc de Montalto et la duchesse Louise,
» sa femme, qui allaient, presque chaque jour, pro-
» fiter de sa conversation toute sainte et de ses pieux
» avis au couvent de Sainte-Marie de Jésus. Le comte
» d'Albe, vice-roi de Sicile, regardait pareillement
» comme un honneur de converser familièrement
» avec le saint noir, eu égard à la haute estime de
» vertu qu'il en avait conçue. Il en fut de même pour
» l'autre vice-roi, D. Marc-Antoine Colonna, et pour
» son épouse (1). »

Quand on songe au bien produit dans les âmes par ces entretiens et ces relations où Benoît n'avait en vue que le pur amour de Dieu; quand on réfléchit à la disposition du cœur humain plus facilement touché d'un acte extraordinaire dans l'ordre naturel que d'un trait de vertu dont la plus grande beauté se trouve au fond du cœur, on comprend alors combien le don des miracles est précieux dans les saints; on comprend quelle prédication efficace les peuples trouvent, même dans certains prodiges dont la sagesse humaine se scandalise parfois, au lieu de s'en nourrir, comme le font les humbles et les petits.

Ainsi nous aurons, plus d'une fois, entendu raisonner de certains faits si communs dans la vie des

(1) Chron. de Sicile, cit. p. 110, des *Virtù*, *geste*, etc.

saints, d'une manière qui attriste et fait pitié, en montrant combien peu la prudence du monde est apte à comprendre les merveilles du royaume de Dieu. Nous en aurons peut-être tous parlé, bien souvent, avec cet aveugle dédain, lorsque nos yeux n'étaient pas encore ouverts à la belle clarté d'une foi d'enfant. Ainsi le commerce familier avec les animaux, les entretiens des plus grands serviteurs de Dieu avec eux (1); les prédications qu'ils leur firent, comme saint Antoine

(1) Un des saints frères laïques qui ne cessent d'attirer les bénédictions de Dieu sur les ordres religieux, donnait, il y a peu d'années encore, des exemples de ce genre au peuple de Rome. Il vivait en grande familiarité avec l'âne du couvent, qui lui servait pour la quête. Un jour il le fit ferrer, et, comme à l'ordinaire, il pria l'ouvrier de lui faire l'aumône du prix de ce travail pour l'amour de saint François. Cet homme le refusa durement et voulut être payé; mais le pauvre religieux n'avait rien. Plein de foi en la toute-puissance de Dieu, qui donne, quand il lui plaît, l'intelligence aux bêtes sans raison, il s'adresse à l'âne et lui dit : « Tu vois bien qu'il veut être payé, nous sommes pauvres, nous n'avons rien à lui donner; rends-lui donc ses fers. » — A cet ordre, l'animal, secouant chacun de ses pieds, jette les fers sur le pavé devant l'ouvrier consterné de la résistance qu'il avait apportée à faire l'aumône *pour l'amour du pauvre de J.-C.* —Croit-on que cet homme ait jamais oublié une semblable leçon ? Croit-on qu'il soit indigne de Dieu de parler un tel langage aux ânes ? — Ce religieux était capucin ; il se nommait F. Félix de Montefiascone. Quand il fut sur le point de mourir, l'âne se détacha de lui-même, sortit de l'écurie, monta au couvent, et reconnut parmi toutes les cellules celle de F. Félix, où il frappa. Le bon frère reconnut que c'était lui, et le fit entrer, lui annonça qu'il allait le quitter, le bénit et le renvoya. Quand le religieux fut mort, l'âne refusa de rien manger et mourut de même au bout de quelques jours. F. Fé-

de Padoue rassemblant les poissons de la mer et convertissant, par un tel prodige, le peuple qui refusait de l'entendre (1); toutes ces merveilles si élevées et si *utiles* pour les âmes, nous auront peut-être, dans notre ignorance, fait sourire autrefois de pitié. Peut-

lix mourut à Rome le 27 janvier 1828, à l'âge de soixante-treize ans. — Parmi les âmes de choix avec qui il avait formé une union particulière, nous citerons la servante de Dieu Anna-Maria Taigi, femme mariée dont on poursuit le procès de canonisation et qu'il guérit dans une visite. — On peut voir à ce sujet l'abrégé de la vie du religieux, par l'avocat J. Rosatini.

(1) Si l'on veut y pénétrer le sens de Dieu, on trouvera de même un véritable enseignement dans un trait de la vie d'une religieuse bien remarquable, sœur Maria-Crocifissa, si estimée et si fréquemment citée par saint Liguori. « Dans le » courant du mois d'avril 1677, elle vit deux hirondelles partir » ensemble de la fenêtre de sa cellule. Le prix de l'union fra» ternelle lui vint aussitôt à la pensée; mais pendant qu'elle » s'occupait à cette considération, son ange gardien lui suggéra » que ces hirondelles étaient unies par un autre lien. A cette » connaissance, Crocifissa demeura fort surprise; elle n'avait » pas songé jusque-là que les créatures privées de raison eus» sent à subir, comme l'homme, une telle nécessité. Elle pensa » donc faire une bonne œuvre en délivrant les deux hirondelles » de ce joug, et leur persuadant de vivre plus détachées, par » conséquent dans une dépendance plus immédiate du Créa» teur. Dans sa simplicité, elle commença donc à discourir sé» rieusement avec les deux oiseaux, qui, à la première parole » de Crocifissa, suspendirent leur vol, se retournèrent vers » elle, et la regardèrent fixement, comme pour l'écouter avec » plus d'attention; elle poursuivit donc avec plus d'ardeur » les raisonnements qu'elle croyait propres pour atteindre » son but. Finalement les hirondelles prirent, chacune de » son côté, leur essor; puis, se réunissant de nouveau, elles » entrèrent ensemble dans la cellule. Elles se posèrent alors

être aurons-nous cru faire beaucoup en y voyant un charme de poésie naïve, qui s'y trouve en effet, comme on l'éprouve, en lisant, par exemple, ces vers où l'on montre saint François de Paule s'unissant pour louer Dieu, au chant des oiseaux :

» doucement aux pieds de Crocifissa, comme persuadées par
» ses exhortations et s'en remettant tout à fait à sa conduite.
» La servante de Dieu l'interpréta en ce sens ; elle les prit, et,
» avec la permission de l'abbesse, elle se proposa de les offrir
» à sa *Colomba Rosata* (nom qu'elle donnait à la sainte Vierge),
» disant qu'elle voulait en faire deux *petites religieuses*. Elle
» en eut l'occasion le même jour, où, pour la fête de Notre-
» Dame du Refuge, les religieuses devaient passer à l'ermitage.
» Crocifissa plaça dans une corbeille, en les ornant de rubans et
» de fleurs, les deux hirondelles, qui demeuraient paisibles
» comme des oiseaux tout à fait privés ; puis elle les offrit en
» disant : *Très-sainte Mère, recevez ces hirondelles, qui, à la*
» *confusion du monde, se sont montrées dociles aux saints*
» *conseils. Elles ont également renoncé à leur instinct de na-*
» *ture, qui ne leur permet pas d'être privées comme elles le*
» *sont. O glorieuse Reine, je vous en prie, donnez-leur la per-*
» *sévérance ou la mort, montrant en elles qui vous plaît le plus,*
» *ou la fidélité ou la vie.* Ensuite elle les laissa sur l'autel, très-
» vives, mais si douces et si bien paisibles, qu'elles semblaient
» y être nées et y avoir été élevées, comme des animaux do-
» mestiques. Les religieuses se mirent ensuite en ordre, pour
» une procession de pénitence qu'on devait faire à l'occasion
» d'un malheur public, et qui, embrassant le tour du monas-
» tère, devait finir à cette même chapelle de la *Colomba Ro-*
» *sata*. Au retour, les religieuses trouvèrent, avec un senti-
» ment d'attendrissement général, les deux hirondelles mortes,
» là où on les avait laissées. — *Vita e virtù della venerabile serva di Dio suor Maria Crocifissa della Concezione, dell' ordine di san Benedetto nel monastero di Palma*, etc., dal dottor D. Girolamo Turano, etc. — In-4°. Venise, M. Rosetti, 1709, p. 412.

Ces petits animaux de qui les doux ramages
D'un concert innocent récréant les bocages
Font danser les rameaux au bruit de leurs chansons,
Eux que Dieu mit en l'air pour chanter ses louanges,
Au lieu de s'eslever pour l'apprendre des anges
Venoient dessus la terre entendre ses leçons (1).

Heureux maintenant si, au lieu de nous arrêter au charme tout humain qu'on trouve en de pareils traits de douce simplicité, nous nous élevons vers Dieu pour sonder toute la profondeur de sagesse et de sublimité que ces mêmes traits contiennent!

Cette grandeur de foi dans la simplicité nous est particulièrement utile, à nous prêtres de Jésus-Christ, ministres de sa parole et organes préparés pour ses grâces, canaux plus ou moins remplis des eaux de son amour, selon que nous humilions plus ou moins parfaitement une intelligence orgueilleuse et que nous la soumettons à l'action de Dieu sur le cœur. Que de biens n'arrêtons-nous pas souvent pour les fidèles lorsque nous méconnaissons trop la puissance de Jésus, toujours avec nous, pour nous entendre et nous exaucer quand nous le prions pour les âmes! Que de grâces, même extraordinaires, ne sont pas détournées peut-être par la dureté de notre cœur lent à croire, lent à aimer!

(1) *Le Trésor des œuvres spirituelles de saint François de Paule*, treuvé et recueilli de divers auteurs, par le R. P. Jean-Jacques Courvoisier, jadis provincial de l'ordre des Pères Minimes de la province vallone. — In-32. Bruxelles, 1646, p. 1.

Quoique le trait suivant sorte matériellement de notre sujet, nous croyons néanmoins à propos de le citer ici pour appuyer des réflexions qui, bien approfondies, peuvent porter un grand fruit. On verra par ce trait avec quel respect, avec quel esprit de soumission et de foi nous devons accueillir et traiter ce qui touche aux dons surnaturels de Dieu. — Un prêtre maronite d'un caractère un peu trop léger se promenait un jour à Rome, sur les bords du Tibre, avec un de ses compatriotes. — « Il faut que je fasse un miracle, » dit-il à ce dernier; » et il s'approcha en même temps d'un pêcheur qui se fatiguait en vain à jeter ses filets. — « Mon brave homme, vous ne prenez rien, à ce qu'il » paraît? — Non monsieur, et cependant je travaille » depuis le matin. — Un jour saint Pierre était comme » vous; il jeta ses filets, sur la parole de Jésus-Christ, » et ils se remplirent. Faites de même en ce moment. » — Je le veux bien, dit le pêcheur, mais alors donnez » votre bénédiction. » — Et le prêtre la donna. Le pauvre pêcheur retira cette fois deux poissons énormes dont la vue fit pâlir le prêtre maronite. C'était un homme de foi; il avait senti combien était déplacé le ton de plaisanterie avec lequel il parlait d'une chose aussi grave à ce pauvre homme dont la confiance en Dieu venait d'être si bien récompensée. — Le fait se passait il y a peu d'années.

Mais revenons maintenant à l'ardeur et à la simpli-

cité de foi qui animaient notre saint. Nous en avons déjà donné plus d'une preuve dans ce récit, nous y ajouterons deux traits non moins remarquables. Ils ont rapport à la guérison de deux animaux obtenue par les prières de Benoît.

Le médecin du couvent, Mathieu Corbino, avait une mule boiteuse par suite d'un accident naturellement irréparable. Benoît, touché de compassion pour ce docteur qui soignait avec une grande charité les religieux malades, désira voir l'animal, qu'on lui amena en effet. Il mit la main sur la partie malade, fit quelque prière, et la guérison s'opéra immédiatement.

Un autre jour Benoît passant dans la campagne, vit un cheval sur le point de périr, près d'un pauvre homme de la campagne tout désolé de cette perte. Il fit un signe de croix sur l'animal, qui se releva aussitôt complétement remis. Le maître du cheval, touché jusqu'au fond du cœur, se jeta immédiatement à genoux devant le saint noir, qui montra dans la manière dont il accueillit cette marque de reconnaissance, une humilité digne des grâces de choix dont il était l'objet. — Il ressuscita de même le mulet d'un pauvre paysan qui fournissait d'eau le couvent de Sainte-Marie de Jésus (1).

(1) F. Rocchi obtint la même grâce en invoquant le saint, après sa mort. — *Virtù, geste*, etc., p. 209.

Comme il arrive dans les saints, la basse opinion que Benoît avait conçue de lui-même croissait, du reste, loin de diminuer, à chaque nouvelle manifestation de la puissance de Dieu par son moyen. Il sentait chaque jour plus parfaitement se vérifier en son cœur ce que rapporte sainte Thérèse, parlant d'autres faveurs divines. « Ici germe dans l'âme » une humilité beaucoup plus grande et plus pro» fonde que celle qu'elle avait auparavant; elle voit » d'une manière évidente qu'elle n'a rien fait, si ce » n'est de donner le consentement de la volonté et » d'accepter les grâces dont le Seigneur l'a favori» sée (1). »

Nourriture procurée d'une façon merveilleuse.

Il serait impossible de rapporter « les centaines et » peut-être les milliers de miracles » que Dieu accorda aux prières de Benoît. Le Père Grégoire de Palerme déposait à ce sujet dans le premier procès apostolique : « Je puis dire avec certitude et vérité que j'ai entendu » presque chaque jour raconter de lui quelque trait » miraculeux, tant par les religieux que par les sécu» liers. Ceux-ci disaient tantôt qu'il avait guéri un » estropié, tantôt qu'il avait rendu la vue à un aveugle » ou sauvé quelque malade, tantôt une chose et tantôt

(1) *Vie*, etc., c. 17.

» l'autre (1). » Ceux que nous citerons sont tirés des mêmes procès de canonisation comme les précédents.

Et d'abord nous parlerons de quelques faits bien remarquables relatifs à la multiplication prodigieuse des provisions de bouche dont nous avons donné déjà d'autres preuves.

Benoît voyageait un jour avec un autre religieux, frère Antoine de Coniglione; ils allaient du couvent de Sainte-Anne de la Giuliana à Palerme. Au moment où ils arrivèrent en un lieu dit Sainte-Agathe, frère Antoine, qui était fort jeune et très-fatigué, ne pouvait plus continuer son chemin; il avait un extrême besoin de nourriture, et Benoît, pas plus que lui, n'avait de provisions. On était loin de toute habitation; il n'y avait donc nulle espérance de se rien procurer de longtemps. Le pauvre religieux fit part de son extrême besoin au saint noir, qui ne se découragea point, et lui dit, tout rempli de confiance en celui dont il n'avait jamais imploré l'appui en vain : « Ne vous arrêtez pas, Dieu viendra à » votre secours. » Il avait à peine parlé, « qu'un jeune » homme de noble et très-belle physionomie parut » devant eux. Il leur demanda ce qui leur manquait. » Ayant appris qu'ils n'avaient pas de pain et qu'ils

(1) *Virtu, geste*, etc., p. 86 et 168.

» en désiraient, il leur en présenta un fort grand et » encore chaud, comme s'il fût tout récemment sorti » du four. Il disparut ensuite sans que l'œil ait pu le » suivre en aucune manière (1). » — Le jeune religieux ayant mangé une partie de ce pain, reprit ses forces, et tout saisi d'admiration pour un tel prodige, il en rapporta les restes à Palerme, où on les conserva comme de précieuses reliques.

Il existe sur la route de Girgenti un lieu célèbre sous le nom de *Passo di F. Matteo*. En voici l'occasion : Le baron Mathieu de Girgenti, religieux franciscain, puis évêque de cette ville, venait de Palerme pour fonder le couvent de son ordre. Arrivé à ce point, sur le bord d'une rivière qu'on ne pouvait alors traverser à gué, il vit d'autres voyageurs arrêtés comme lui, et cherchant vainement à placer quelques pièces de bois trop courtes pour servir de pont. Le bienheureux leur dit d'essayer de nouveau, ce que d'abord ils refusaient, ayant constaté déjà l'impossibilité de s'en servir. Ils se laissèrent néanmoins persuader, et ils firent l'épreuve qu'on leur demandait. Cette fois, les pièces de bois se trouvèrent tellement allongées, qu'il fallut y reconnaître un véritable prodige. Les spectateurs émerveillés conçurent pour le saint religieux une dévotion telle, qu'ils lui coupèrent sa tunique, à tel point

(1) Loc. cit., p. 96.

qu'il dut prendre un autre habit pour se couvrir (1).

Benoît rencontra au même endroit un nommé V. Polizzi, qui, dit de Girgenti, se rendait à Palerme. Ce dernier voyant le saint et deux autres religieux exténués de fatigue, leur offrit un peu de vin et de biscuit qu'il portait avec lui pour le voyage. Les religieux acceptèrent, et il resta très-peu de provisions au charitable bienfaiteur que Dieu leur avait envoyé. Après lui avoir exprimé toute leur reconnaissance, ils reprirent leur route vers Girgenti. Polizzi, de son côté, continuant la sienne, arriva au lieu nommé *Fontana Fredda.* Il descendit de cheval pour s'y rafraîchir un moment, lorsque cherchant dans son sac à provisions, il le trouva tout rempli de biscuit; la bouteille était de même pleine de vin. Il déposa le fait sous serment dans les procès de canonisation.

Un autre jour Benoît se trouvait dans son couvent quand on vint demander une orange pour un malade. Ce n'était pas la saison de ces fruits, et il n'y en avait pas une seule à donner. Celui qui avait demandé l'orange avait cherché partout, sans rien découvrir, lorsque Benoît survenant lui dit de retourner et de mieux chercher. « Il obéit : il remonte sur l'arbre, » cherche avec soin de branche en branche : finale- » ment voyant que sa fatigue était vaine, il dit au saint

(1) Voir Tognoletto, *Parad. seraf.*, part. I, lib. I, c. 9.

» more : *Père, je ne trouve rien.* — *Rien?* répliqua Benoît. *Et sur votre tête? ces fruits ne sont donc pas des oranges? Regardez bien au-dessus de vous.*—André » lève les yeux, et voit en effet cinq oranges magni- » fiques. — Reconnaissant clairement le prodige, il » courut en ville, où il raconta partout ce qui venait » de lui arriver. Il donna trois de ces oranges au ma- » lade Vassallo, qui les prit et guérit instantanément ; » il en conserva une comme relique, et donna l'autre » à un prêtre très-dévot du saint more (1). »

Il se promenait dans le jardin du couvent avec un de ses amis, qui prit pour lui une plante de laitue. Le jardinier s'en plaignit, disant qu'il la conservait pour semence; à quoi Benoît répondit que rien ne manquait au jardin. Et en effet, le jardinier tournant la tête du côté où se trouvait la plante coupée, vit qu'une autre toute semblable y avait instantanément repoussé.

Souvent encore, lorsqu'il revenait de Palerme, ayant fait la quête du vin, on le voyait soulager sur le chemin la soif de tous ceux qui lui en demandaient. Quand il arrivait au couvent son baril demeurait plein comme s'il n'eût rien donné.

Quant aux guérisons de malades, elles furent encore plus nombreuses. Nous en rappellerons ici plusieurs.

(1) Loc. cit., p. 98.

Guérisons opérées sur les corps.

Benoît se trouvait un jour dans l'église de son couvent; il y vint une pauvre femme hydropique prier devant l'autel de la sainte Vierge, demandant avec larmes la guérison d'une infirmité parvenue au dernier degré. Ayant aperçu Benoît qui priait de son côté près du maître autel, elle vint se recommander à lui. Le religieux témoin du fait servait alors une messe; le saint sacrifice n'était pas terminé que déjà la guérison avait eu lieu.

Parmi les nombreuses mères qui, dans les douleurs de l'enfantement, durent leur vie aux prières de Benoît, nous citerons Domenica Bruno. Elle souffrait cruellement depuis trois jours sans pouvoir être délivrée. Benoît faisant la quête du pain, fut conduit par le bon Jésus devant la porte de cette maison. Il y vint demander l'aumône, et on le supplia de recourir à Dieu en faveur de la malheureuse qui mourait de douleur. Jetant sur elle un regard de compassion, il fit le signe de la croix de son côté en disant : *Angela, viens.* — A ces mots, la pauvre mère enfanta une petite fille qui reçut le nom indiqué prophétiquement par le saint noir.

Il guérit également par un signe de croix François Pini, pauvre journalier, qui avait été frappé d'un

coup d'apoplexie près du couvent. Il fit de même pour un enfant affligé d'une hernie.

En priant il délivra un autre enfant de la même infirmité; ce dernier était fils du président du tribunal royal de Sicile. Plusieurs aveugles lui durent de recouvrer la vue d'une manière inespérée. On cite dans le nombre trois enfants qu'il toucha en priant et en faisant le signe de la croix, après quoi ils furent guéris. Il en fut de même pour les autres. Parmi ces derniers, nous citerons le suivant: « Frère Grégoire » de Leocata déposa dans le procès que, se trouvant » un jour avec Benoît devant la porte du couvent, il » vit s'approcher un aveugle appuyé sur un bâton et » conduit par un chien. Ce malheureux demanda » aussitôt la grâce à Benoît, lequel recourant, comme » de coutume, aux prières et au signe de la croix, » rendit aussitôt la vue à l'aveugle. Hors de lui par la » joie qu'il ressentait de sa guérison, celui-ci com» mença immédiatement à s'écrier à haute voix: » *Miséricorde! miséricorde! miracle! miracle!* A ces » cris d'autres religieux accoururent pour être témoins » du prodige. Benoît, de son côté, s'enfuit à l'instant, » et se cacha dans le petit oratoire de la montagne du » couvent, où il demeura deux jours (1). »

Une jeune fille ayant la langue tellement contractée

(1) *Virtù, geste*, etc., p. 90.

par suite d'une douloureuse maladie, qu'elle ne pouvait plus parler, fut conduite à Benoît par sa mère. — *Ma mère, je suis guérie*, s'écria-t-elle au moment où le saint priait et faisait sur elle le signe de la croix. Une autre recouvra de même l'usage d'un bras, et un pauvre perclus fut guéri instantanément. Ce dernier, « plein de joie et ne se possédant plus au mo-
» ment où il sentit la vigueur revenir à tous ses mem-
» bres, jeta ses béquilles loin de lui; puis criant,
» marchant et sautant, il se mit à courir dans le cloître
» et dans les escaliers, de telle manière que les spec-
» tateurs s'en effrayaient d'étonnement. »

Trois scrofuleuses lui durent une grâce non moins éclatante. L'une, D. Laura, sœur du baron de Montaperto, fut présentée par sa mère à Benoît, qui fit sur elle un signe de croix. Peu d'instants après la malade, tout à fait bien portante, s'écria: *Je suis déjà guérie, je suis guérie*. Une autre mère affligée lui condiusit sa fille atteinte d'un mal semblable. « Le saint
» more la regarda d'un air joyeux, le sourire sur les
» lèvres, et dit d'enlever les bandes qui enveloppaient
» le cou de la jeune fille. Il fit ensuite le signe de
» de la croix sur la plaie en disant : *Jesus, Maria,*
» *Franciscus*. Il défend ensuite d'appliquer aucun
» nouveau remède; puis il ajoute : *Réjouissez-vous,*
» *parce que déjà Notre-Seigneur vous a fait la grâce.*
» Puis il la congédie. — La foi de Bettina fut si

» grande que, de retour à la maison, elle jeta toutes » les médecines; et le jour suivant, la malade se » trouva tellement mieux, qu'on dut y reconnaître » une vertu miraculeuse du ciel (1). »

La marquise de Giuliana, Françoise Matassa et Françoise Fidalia, furent également guéries de plaies dangereuses par le saint noir La dernière, après une douloureuse opération, devait mourir d'un cancer. « Elle courut à Sainte-Marie de Jésus, et se jetant » aux pieds du bienfaiteur commun, lui exposa sa » peine au milieu des sanglots et des larmes. Benoît » l'encourageant, lui fit le signe de la croix sur son » mal; puis il lui dit de s'en aller en paix, qu'elle » était déjà guérie et sauvée. Françoise part du cou- » vent, et avant d'entrer à Palerme, voulant examiner » si la promesse du saint avait eu déjà son accomplis- » sement, elle regarde sa poitrine : le mal avait com- » plétement disparu (2). »

Laurent Bonaparte de Palerme était réduit à l'extrémité; il avait déjà reçu tous les sacrements, et les médecins disaient qu'il ne passerait pas la journée. Son fils, connaissant l'amitié qu'il avait pour le saint noir, se rendit au couvent de Sainte-Marie, et raconta, tout baigné de larmes, l'état désespéré du malade. Benoît, le sourire sur les lèvres et l'air tout

(1) Loc. cit., p. 93.
(2) Loc. cit., p. 94.

joyeux, lui dit : « Console-toi, mon fils, Dieu le gué-
» rira. » Puis il l'obligea de se rendre au réfectoire et d'y prendre quelque chose; après quoi le saint lui assura que la grâce était déjà faite. Au moment où il rentrait chez son père, les médecins en sortaient; ils lui annoncèrent aussitôt que le malade était parfaitement guéri, et qu'il l'était miraculeusement.

De tels prodiges inspirèrent une si grande confiance aux populations que, pour espérer la guérison, il suffisait aux malades d'entendre une seule parole encourageante du saint. Vito Paterno, fils d'un autre dévot de Benoît, en donna la preuve. Il était sur le point de mourir, et son père l'avait recommandé à la charité de l'homme de Dieu, qui lui avait promis la grâce au nom de la sainte Vierge. « Si vous me
» parlez ainsi pour m'encourager, dit-il à son père
» qui lui rendait compte de sa visite à Sainte-Marie de
» Jésus, déclarez-le moi; car si tout cela est vrai,
» dans quatre jours, j'en suis sûr, je serai si bien,
» que je pourrai visiter chez eux tous ceux qui se
» trouvent ici en ce moment (1). » Et en effet, deux jours après il était guéri.

Liberto de Niccolo était tombé d'un arbre à Sainte-Marie de Jésus; on le croyait mort et il respirait à peine, lorsque Benoît lui commanda de se lever

(1) Loc. cit., p. 101.

guéri et de retourner au travail, ce qu'il fit aussitôt. Il en fut de même pour un maçon nommé Jean, qui travaillait dans le couvent, et qui, entièrement remis à l'arrivée de Benoît, retourna immédiatement à son travail.

D'autres guérisons furent accompagnées de circonstances où le don de prophétie éclatait dans le saint d'une manière plus apparente encore qu'en celles-ci. En voici quelques-unes.

Jacques Baldesi était à l'extrémité; un de ses amis courut à Sainte-Marie, où Benoît l'apercevant, lui dit aussitôt: « Vous êtes envoyé par maître Jacques : » dites-lui qu'il espère en Notre-Seigneur, qu'il » prenne courage, car le Seigneur lui fera la grâce (1). » Une autre fois on venait pour une femme réduite au même état. « Vous venez me chercher, dit Benoît, » et c'est une femme malade qui vous envoie. Allez à » la boutique de maître François le serrurier, près de » la porte de Termine, à vingt et une heure, quand » j'aurai fini la quête dans la ville, nous irons en» semble chez la malade (2). » Diane Celentano de Palerme avait un enfant malade qu'elle porta au saint pour le guérir. Cet enfant pleurait beaucoup. « Comment voulez-vous qu'il ne pleure pas? dit Be» noît à la mère; il a sous le bras droit un mal

(1) Loc. cit., p. 100.
(2) Loc. cit., p. 103.

» intérieur dont il souffre beaucoup, quoique rien ne » se voie au dehors (1). » Puis il pria quelques instants, lui fit un signe de croix sur la partie malade, et l'enfant s'endormit jusqu'au soir. La mère s'aperçut alors qu'une éruption d'humeur avait eu lieu dans l'endroit touché par le saint noir en faisant le signe de la croix. L'enfant était guéri. Dans une autre circonstance enfin, il était survenu à l'un des religieux un accident suivi d'un mal que les médecins prirent pour la peste bubonique. On mit immédiatement un cordon sanitaire autour du couvent de Palerme, où le malade avait été transporté. Benoît étant venu le lendemain pour visiter le malade, fut peiné d'apprendre ce qu'on avait ordonné par suite de l'avis des médecins. Il entra au couvent, se rendit près du malade, et lui dit : « Soyez tranquille, votre mal » n'est pas la peste (2). » Il fit ensuite le signe de la croix sur le mal, qui disparut, et l'on rendit la libre pratique au couvent.

Morts ressuscités.

La plus grande grâce que Dieu puisse accorder dans l'ordre de choses dont nous venons de parler, le don de ressusciter les morts, ne fut pas plus

(1) Loc. cit., p. 94.
(2) Loc. cit., p. 104.

refusé à l'amour et à la foi de Benoît que les autres. Les procès de canonisation en font foi comme du reste.

Jean-Georges Russo vint un jour en voiture au couvent de Sainte-Marie; il était accompagné de sa femme, de leur enfant et d'autres personnes. Dans une descente près du pont de la Miraglia, la voiture versa, et l'enfant fut tué. Les malheureux parents retournèrent au couvent pour y déposer et ensuite faire ensevelir le corps de leur enfant. Le P. gardien et d'autres religieux accoururent aux pleurs et aux sanglots de la mère et des personnes qui l'accompagnaient. On appela Benoît, qui vint par obéissance, s'agenouilla près du cadavre, pria, et la vie revint à l'enfant.

Un autre fait semblable, mais avec des circonstances plus touchantes encore, arriva près du même couvent à une dame de Palerme, Éléonore, femme d'Alerio del Ferro. Elle était venue en voiture avec d'autres dames et son enfant de cinq ans, dont elle était nourrice. Les mules qui la conduisaient s'emportèrent et la voiture versa. Quand on vint au secours on trouva la pauvre mère sanglotant et tenant sur ses genoux son enfant sans vie. Les cris de détresse et de douleur parvinrent jusqu'au couvent; les religieux, et avec eux Benoît, descendirent et demandèrent à Éléonore la cause de ses larmes.

« Je suis venue au couvent sans la permission de » mon mari, dit-elle en pleurant, et maintenant » il faut que je lui rapporte mon enfant mort (1). » Le saint noir l'encouragea aussitôt, prit le corps de l'enfant, pria, et le rendit à la mère en lui disant de lui donner le sein. « Ah! Père, répondit Éléonore, les » morts ne se nourrissent pas. » Et en parlant ainsi elle mit le doigt dans la bouche de l'enfant; mais les lèvres demeurèrent ouvertes et sans mouvement, car c'était encore un cadavre. Benoît insista néanmoins, et la pauvre mère obéit. Instantanément l'enfant ouvrit les yeux et prit le sein de sa mère comme s'il n'eût éprouvé aucun accident.

Touchante grâce, admirable histoire qui rappelle un trait de la jeune paysane célèbre en ce moment, dans les États pontificaux, sous le nom de *Caterinella* de Serres. Un jour une pauvre femme tout à fait sur le retour de l'âge avait eu un dernier enfant qu'elle ne savait comment élever, car le lait lui manquait. Dans son désespoir elle pensait à tuer ce malheureux, quand elle vint se recommander aux prières de la jeune fille. Celle-ci lui dévoilant sa pensée secrète, lui reprocha son peu de confiance en Dieu, pria pour elle, et lui posa la main sur l'épaule. Depuis ce moment le lait vint en abondance à la

(1) Loc. cit., p. 106.

pauvre mère, qui fut ainsi délivrée de son affreuse tentation (1).

Quant à notre saint, non-seulement Dieu voulut se glorifier en lui par le premier miracle opéré à la résurrection de l'enfant; il y eut au même moment un nouveau prodige. Une des dames qui accompagnaient Éléonore au couvent se trouvait enceinte, et une des roues de la voiture lui avait passé sur le ventre. Benoît pria, fit le signe de la croix sur elle; et jamais elle n'éprouva aucune suite d'un tel accident ni pour l'enfant qu'elle portait ni pour elle-même.

Enfin, près du même couvent, un jeune homme venait d'être tué dans une rixe par son propre frère. Le père et la mère, accourus près du cadavre, étaient plongés dans la plus profonde douleur quand Benoît arrivant leur dit: «Ne craignez rien, mes

(1) Les admirables chroniques des premiers disciples de saint François offrent un exemple plus remarquable encore. Frère Léon, confesseur du saint, qui l'aimait « à cause de sa colombine simplicité et de sa pureté de conscience, » se trouvait un jour à Sainte-Marie des Anges. Une pauvre femme des environs mourut en couches, laissant la charge de son enfant à sa mère avancée en âge et sans ressources. Celle-ci vint se recommander au frère Léon, qui, touché de sa misère, leva les yeux au ciel, pria et dit à la pauvre affligée: «Va, donne le sein à ton » petit-fils; Dieu t'enverra du lait pour le nourrir.» Elle crut, fit ce que le saint homme lui commandait, et le lait lui vint en effet. — Quant cet enfant fut grand, il eut le bonheur de se consacrer à Dieu dans l'état ecclésiastique.

» enfants; ayez confiance en Dieu.» Puis formant avec son doigt mouillé de salive le signe de la croix sur le corps du mort, il se retira. Il n'avait pas fait dix ou douze pas que le jeune homme revenait à la vie.

Don de prophétie et pénétration des cœurs.

Nous avons déjà rapporté plusieurs traits qui indiquent dans notre saint le don de prophétie et de pénétration des cœurs. Nous en ajouterons encore quelques autres. Les religieux de son couvent comme les étrangers en furent plus d'une fois l'occasion et les témoins. Nous avons déjà parlé de plusieurs; le Père Ignace de Syracuse en offrit une semblable preuve. Il avait eu d'abord la pensée d'entrer chez les capucins, mais profondément touché de voir une foule de peuple suivre Benoît et célébrer hautement la sainteté du pauvre noir, il avait choisi de préférence la réforme. Le saint lui dit à ce propos: « Quoique tous les ordres religieux soient bons, mon » enfant, bien qu'ils soient comme autant de navires » voguant sur la même mer pour arriver au même » port, restez néanmoins dans le nôtre. Si vous le » quittez, vous ne persévérerez nulle part ailleurs, » pas même chez les pères capucins (1). » Le jeune

(1) Loc. cit., p. 66.

religieux ne tint pas assez compte pour un temps de cette parole prophétique ; après trois ans de profession, il passa chez les capucins, mais au bout de quatre mois il les avait également quittés. Heureusement il ne se laissa pas vaincre entièrement par une tentation qui allait jusqu'à lui faire perdre la vocation religieuse, cette véritable *couronne de l'amour de Dieu* (1). Il évita ce grand malheur en se rappelant l'avertissement charitable de Benoît et en retournant à la réforme de Saint-François. On eut la charité de l'y recevoir, et il y persévéra.

Nous l'avons vu également ; il connut bien souvent d'avance les motifs qui attiraient à lui plusieurs personnes désireuses d'obtenir des grâces par ses prières. On en cite un grand nombre de traits. Une femme entre autres, avait été volée. Il la vit à peine

(1) Saint Basile. — Notre-Seigneur parlant des ordres religieux à sainte Marguerite de Cortone, lui disait que malgré les défauts et le relâchement que l'on peut remarquer parfois, ils étaient encore « le jardin de son amour. » Ils l'étaient, et ils le seront toujours ; aussi regrettons-nous vivement, pour ce qui nous concerne en particulier, de ne pas avoir eu assez de vénération pendant quelque temps pour ces institutions, véritable boulevard de l'Église et asile de sainteté pour les âmes. Préoccupés par d'autres questions, nous n'avons pas été justes à leur égard en quelques-uns de nos écrits. Nous regrettons et nous désavouons en particulier, de tout notre cœur, ce que nous avons dit en ce sens dans notre *Lettre aux évêques de Russie*, et dans la traduction de l'ouvrage auquel cette lettre sert d'introduction.

arriver au couvent qu'il le dit à ses compagnons. Puis, quand cette femme approcha de lui, il la consola en l'assurant que le vol était déjà réparé, ce qui avait eu lieu en effet.

Un jour, que le moment du repas était venu, il engagea les autres religieux à le suspendre pour quelques instants, parce que l'un d'eux, le P. Denys Navarra, était sur le point d'arriver de Syracuse. On ne le crut pas; mais ce Père arriva bientôt après. Benoît lui dit aussitôt : Vous, Père Denys, vous venez pour moi; mais je vous dis que ce mariage n'aura pas lieu : il ne convient pas à votre frère (1). Et en effet, le but de ce voyage était un projet de mariage sur lequel on voulait consulter Benoît.

Il découvrit à d'autres, soit le triste état de leur âme, soit les tentations et les peines intérieures dont ils étaient assaillis. Ainsi François Fischetti étant venu un jour au couvent, voulut lui baiser la main en lui demandant sa bénédiction. « On ne doit pas, » lui dit le saint, bénir qui ne s'est pas confessé à » Pâques. » Une révélation aussi imprévue fit rentrer cet homme en lui-même; il se remit en grâce avec Dieu, et un autre jour, Benoît l'ayant rencontré, lui dit : « Maintenant que tu t'es confessé et que tu as » reçu la sainte communion, je veux bien te bénir. »

(1) Loc. cit., p. 71.

— « Tu es mauvais et en état de péché, dit-il à un » autre jeune homme ; va, et confesse-toi. » — A un pêcheur de thons qui se plaignait de n'avoir rien pris pendant le temps du passage, sur le point de finir, il dit : « Mettez votre conscience en paix avec Dieu, et » vous serez consolé. » La chose arriva comme le saint l'avait prédit (1).

Une pauvre jeune femme, Agathe il Bianco, était tourmentée intérieurement de tentations et de peines intérieures qu'elle n'avait dévoilées à personne, et qui lui avaient altéré sensiblement le caractère. Sa mère, affligée de ce triste état dont elle ignorait la cause, la conduisit au saint noir. Benoît l'aperçut à peine, qu'il lui dit : « Tentation, tentation, qu'y a-t-il d'éton- » nant ? la Mère de Dieu seule n'en eut jamais ; mais » nous tous, nous en avons des tentations. » Dès ce moment la paix revint dans ce cœur affligé d'une manière aussi douce que la révélation de la peine avait été merveilleuse. — Il en fut de même en une autre circonstance où il obtint la conversion d'un mari (2) fort dissolu pendant plusieurs années, et qui changea instantanément de vie, après quoi il persévéra jusqu'à la mort (3).

Il consola aussi un grand nombre d'autres per-

(1) Loc. cit., p. 70.
(2) Un certain C. Russo.
(3) Loc. cit., p. 67 et 78.

sonnes en leur annonçant des guérisons ou d'autres biens imprévus.

Une mère avait son fils malade à Gênes; elle était sans nouvelles et fort inquiète; elle envoya prier le saint de recommander l'affaire au bon Dieu. Benoît lui fit répondre qu'elle pouvait être tranquille; que son fils était beaucoup mieux. Cependant les nouvelles de Gênes n'arrivaient pas; la mère envoya de nouveau à Sainte-Marie de Jésus. « Allez en paix, dit aussitôt » le saint noir, les lettres de la poste sont venues. » Les personnes qui avaient reçu cette commission insistaient, disant qu'à leur départ rien n'était encore arrivé. « Retournez contentes, répliqua Benoît, vous » trouverez les lettres à la maison. » Tout ce qu'il avait annoncé venait de se vérifier.

Le Père Thomas, capucin de Palerme, s'était embarqué sur un navire qu'on croyait naufragé ou pris par les corsaires. La mère de ce religieux courut tout affligée près de Benoît, qui la rassura, lui affirmant que son fils était arrivé à Rome, et qu'elle en aurait incessamment la nouvelle, ce qui eut lieu.

Une autre fois, pendant qu'il était gardien de son couvent, il était allé avec un frère lai quêter à une pêche de thons. « Prions le Seigneur, dit-il à son com» pagnon, afin que cette nuit il veuille bien délivrer » des mains des Turcs les pauvres gens de cette » pêche. » — Le frère lui répondit : « Mais, Père,

» comment savez-vous que les Turcs viendront ici » cette nuit? » Benoît répliqua: « Et pourtant il en » arrivera ainsi. » Vers minuit les corsaires arrivaient; les pêcheurs eurent le temps de fuir et ne souffrirent aucun dommage.

Antoine Vignes, marchand de Catane, établi à Palerme, attendait depuis longtemps un navire d'Espagne; Benoît lui avait promis positivement que ce navire arriverait à bon port; mais le temps passait et le marchand avait conçu les plus vives inquiétudes. Benoît lui dit de nouveau: « Le retard vient de ce que » le mauvais temps l'a forcé de relâcher pendant » quinze jours en Sardaigne. » A ce moment un navire parut en mer; Antoine crut que c'était le sien. « Non, dit Benoît, ce n'est pas celui que vous atten- » dez; celui-ci vient de Majorque, le vôtre ne tardera » pas. » Il arriva en effet le lendemain. Quelques jours après le marchand, par reconnaissance, porta du poisson tout cuit au couvent, mais il craignait d'être arrivé trop tard. Le portier le rassura aussitôt en lui disant que le saint avait connu d'avance son intention, et qu'il avait tout exprès retardé le dîner de quelques instants. Vignes cependant n'avait manifesté son intention à personne.

Un autre désirait parler à son frère embarqué depuis quelque temps; le saint lui promit, contre toute apparence, qu'il le ferait avant peu, ce qui arriva.

Il en fut de même pour un malheureux prisonnier dont Benoît annonça et obtint probablement la délivrance, après avoir prié pendant une demi-heure devant l'autel de la sainte Vierge.

Il annonça de même à une famille désolée par un projet de mariage qu'une maladie empêcherait de l'accomplir, ce qui arriva. Une femme était sans nouvelles de son mari parti pour l'Espagne; le saint la rassura en lui annonçant qu'à ce moment-là, il peignait dans le palais du roi, ce qui était vrai. Une mère vint le trouver à Sainte-Marie pour la même cause, en l'absence d'un fils. Avant qu'elle lui eût rien expliqué, Benoît lui dit: « Vous venez » pour savoir des nouvelles de votre fils; allez dans la » paix de Dieu, vous en aurez de bonnes et vous le » reverrez bientôt. » Deux jours après son fils lui écrivit et il arriva au bout de peu de temps. Un homme de la campagne vint lui offrir un jour un panier de raisin, Benoît en choisit quelques grappes qu'il garda, et lui rendant le reste, il dit : « Je garde » seulement ce qui vient de votre vigne. » Les autres grappes, en effet, avaient été prises dans la vigne d'un voisin.

Jeanne d'Aragona avait son fils et son mari atteints en même temps de la même maladie; elle fit demander Benoît pour les lui recommander l'un et l'autre. Le saint voyant le mari la rassura complétement et

lui dit : « Ne craignez rien, Notre-Seigneur vous fera » la grâce. Ayant vu le fils il ajouta : « C'est bon, » c'est bon, ne vous mettez pas en peine : pouvez-» vous rien faire de mieux que de le donner au bon » Dieu? Laissez-le aller en paradis. » Le mari guérit ene ffet cinq jours après, et l'enfant mourut.

Plusieurs autres fois encore il annonça la mort des malades qu'on lui recommandait. D. Bianca, sœur de la princesse de Caltanisseta, était malade; Benoît fut appelé, pria quelque temps, et mit la main sur la tête de la malade. La duchesse de Bivona lui ayant demandé ensuite ce qu'il en pensait : « Elle ira en pa-» radis, » dit-il. La duchesse insista en se confiant dans les prières du saint : « Non, nous ne voulons » pas qu'elle meure, mais nous voulons qu'elle vive. » Benoît répliqua : « Elle ira en paradis, elle ira en » paradis. » — Deux jours après elle n'était plus. — « Ayez patience, disait-il à une autre personne qui » lui recommandait une malade d'un autre pays, » hier soir elle est passée à l'autre vie; » ce qui était vrai. — Le marchand à qui le saint noir avait annoncé l'arrivée de son navire, lui envoya un jour quelqu'un pour lui recommander un ami malade. « Dites à Antoine, répondit-il, qu'il ait patience et » qu'il se résigne à la volonté de Dieu. » L'ami mourut en effet de cette maladie. — A une fille qui lui parlait pour son père absent, il dit de même : » Ayez

» patience ; faites dire des messes et des *Miserere* » pour votre père, car il n'a pas besoin d'autre chose » là où il est. » Elle eut bientot la nouvelle de la perte qu'elle venait de faire.

Les morts annoncées par Benoît ne furent pas toujours aussi consolantes que celles dont nous venons de parler ; il y en eut de souverainement douloureuses. Une mère craignait que la vie de son fils ne fût menacée par un ennemi ; elle conduisit ce jeune homme âgé de dix-huit ans, au saint noir, qui dit à la mère : « Je prierai pour lui, mais qu'il se confesse et » se maintienne en grâce avec Dieu, car avant peu » vous serez bien affligée à cause de lui. » — Le jeune homme fut tué quelques jours après.

Le trait suivant est plus terrible encore. Une autre mère, Domenica Famma, était cruellement affligée de la conduite d'un fils qu'elle recommandait un jour à Benoît. « Votre fils, lui dit le saint, mourra bientôt, » et mourra mal ; mais vous ne le verrez pas. » — Quatre mois après la mère succombait à une grave maladie ; un an ne s'était pas écoulé depuis la prédiction du saint, que le fils était tué d'un coup de poignard.

Il prédit aussi plus d'une fois aux mères la naissance de leurs enfants. Il annonça en même temps, à plusieurs, ce qu'il y a de plus doux et consolant pour une femme vraiment chrétienne, dans les douleurs de la maternité. Il leur prédit que le Seigneur

réservait à ces mêmes enfants la chère « couronne de l'amour de Dieu. » En voici quelques exemples.

Jeanne Catena se trouvait enceinte après vingt ans d'un mariage stérile jusqu'à cette époque. Attribuant à un accident l'état où elle se trouvait, elle vint trouver Benoît, qui la rassura et lui dit : « Vous êtes enceinte, » et vous mettrez au monde un garçon. Nommez-le » Joseph ; il sera prêtre, mais vous jouirez peu de cette » consolation. » Elle accoucha en effet ; elle eut un fils qui embrassa l'état ecclésiastique, et mourut après trois années seulement de sacerdoce. — La femme de V. Platamone était sur le point de mourir dans les douleurs de l'enfantement, quand le bon Dieu conduisit Benoît chez elle. Le saint fit aussitôt réciter le chapelet aux personnes de la maison, assurant que la malade serait délivrée avant la fin de cette prière. Il ajouta qu'elle enfanterait sans autres difficultés un fils qui serait religieux et grand serviteur de Dieu. L'accouchement eut lieu comme Benoît l'avait annoncé. Les vues du père sur cet enfant rendirent plus éclatante la gloire du saint dans le reste de la prédiction. En effet, comme il n'y avait pas d'autre fils dans la famille, on voulait le marier, et toute son éducation fut dirigée vers ce but. Il fut néanmoins plus heureux que tant d'autres pour qui une volonté arrêtée chez leurs parents devint, entre les mains du démon, le moyen de leur enlever le grand bien que Dieu leur offrait. Malgré

toutes les résistances et toutes les séductions, il entra dans la compagnie de Jésus, où il devint prédicateur célèbre, et ce qui vaut bien mieux encore, un saint religieux. Après un certain nombre d'années, ses parents, désireux de le revoir, obtinrent qu'il fût envoyé à Palerme. Il y vint au moment d'une peste, pendant laquelle il sollicita la faveur de s'enfermer au lazaret avec les malades. Il y mourut glorieusement, victime de son ardente charité (1).

Science infuse.

A ces lumières extraordinaires sur l'avenir et sur l'intérieur des âmes, Notre-Seigneur ajouta, dans le saint noir, une science infuse dont nous avons déjà rapporté quelque chose. Cette grâce rappelle une des plus gracieuses faveurs faites à une glorieuse servante de Dieu. Nous la rapporterons afin de montrer combien la toute-puissance divine aime à se manifester, pour ainsi dire, en se jouant avec les cœurs simples, quand ils se donnent tout à lui : nous voulons parler de la manière dont sainte Catherine de Sienne apprit à lire. Le B. Raymond en a conservé comme il suit la mémoire (2) : « Elle me dict que Dieu en un mo-

(1) Loc. cit., passim.

(2) *Vie*, etc., c. 22.

» ment s'estoit daigné l'instruire et apprendre, ce
» qu'elle n'avoit peu faire en un long temps par la
» voye ordinaire : car estant désireuse de pouvoir dire
» l'office divin et voulant apprendre à lire, elle se fit
» montrer l'alphabet à une de ses compaignes, ou pre-
» nant peine l'espace de plusieurs semaines, travail-
» loit en vain et perdoit le temps (à cause qu'estant
» ordinairement bandée à la considération des choses
» célestes elle ne se pouvoit appliquer quand bien elle
» eust voulu, à chose de si petite importance et de
» peu de valeur), délibéra de mettre à part ceste sienne
» volonté qu'elle avoit eue de sçavoir lire, afin de ne
» laisser l'essentiel de ses dévotions, et n'esteindre
» l'esprit de dévotion en ses continuelles méditations
» et ferventes prières. Se trouvant une matinée en
» ceste volonté de quitter telle estude et n'aller plus
» avant, estant en oraison, prosternée en terre, com-
» mença à dire à Dieu : O Seigneur, s'il ne vous agrée
» point que je sçache lire, voyant que j'ay prins de
» si grandes peines pour en venir à bout, je demeu-
» reray volontiers pour l'amour de vous en mon igno-
» rance naturelle, me contentant de vous servir par
» l'entremise de mes simples méditations qu'il vous
» plaît m'octroyer, afin d'échauffer ma poitrine au feu
» de vostre céleste amour : mais si c'est votre bon
» plaisir adjouter ceste obligation aux autres que je
» vous dois, que je puisse lire et chanter vos divins

» psalmes de vostre sainct royal Prophète, ce me se-
» roit encore une faveur plus aggréable pour mieux
» vous louer et servir. — Ce fut chose digne d'admiration
» qu'à peine eust-elle achevé de faire ceste humble
» requeste à Dieu et parachevée son oraison, qu'elle
» trouva son âme estre dès aussi tost instruicte à
» bien lire, attendu que sans cognoistre les lettres,
» ou les sçavoir nommer ou mettre ensemble, elle
» sceut miraculeusement et contre tout l'ordre de la
» nature très-bien lire, et lisoit de fait. »

Quant à Benoît, Dieu ne le fit jamais sortir, il est vrai, de l'ignorance où il était par rapport aux connaissances humaines même les plus élémentaires; mais, comme à sainte Catherine de Sienne, il lui communiqua, sur d'autres points bien plus relevés, une science que le génie pas plus que l'étude n'atteindront jamais.

Il reçut en particulier une intelligence des saintes Écritures, d'autant plus admirable que son ignorance naturelle était plus absolue. Le P. Michel de Girgenti en parlait comme il suit dans les procès de canonisation : « Je sais, disait-il, que frère Benoît
» ne savait ni lire ni écrire, et qu'il était tout à fait
» sans instruction. Néanmoins il faisait souvent des
» exhortations et des discours de piété aux religieux,
» particulièrement aux novices. Il y expliquait de
» nombreux et difficiles passages des saintes Écri-

» tures, avec beaucoup d'intelligence, de précision » et d'édification pour les auditeurs. Tous compre- » naient que ce don venait uniquement de Dieu. » Le P. Jean-Marie de Palerme et un autre religieux témoins des faits, disent encore : « Bien souvent je » l'entendis parler sur la sainte Écriture comme s'il » eût été un grand professeur. Lorsqu'il traitait de » l'oraison il le faisait avec une grande éloquence na- » turelle. — Il ne savait ni lire ni écrire; mais bien » souvent, après matines, il lui arrivait d'expliquer » aux novices, les leçons qu'on venait de lire au » chœur. Il s'entretenait alors en de longs discours » qui paraissaient dictés par le Saint-Esprit. Je m'y » trouvai bien des fois, ainsi que beaucoup d'autres » religieux, prêtres ou clercs. Tous demeuraient aussi » émerveillés qu'édifiés en voyant que l'esprit de Dieu » parlait de cette manière en lui. »

Cette admiration était partagée, en outre, par les religieux les plus versés dans la science théologique. Un prêtre, D. Alphonse Mendula, témoin dans le premier procès canonique, fit la déposition suivante : « Il était très-éclairé dans les choses de Dieu. J'ai en- » tendu dire au P. Paul de Mazzara, homme des plus » instruits de l'ordre, où il fut supérieur et provincial, » qu'il avait plus d'une fois consulté frère Benoît de » Sanfradello sur des questions théologiques et des » passages difficiles de la sainte Écriture. Il ajoutait

» qu'il en avait toujours reçu des solutions claires et » satisfaisantes ; à tel point qu'il en parlait avec éton- » nement et stupeur. Il ne peut y avoir là autre chose, » disait-il, que l'esprit de Dieu. Le témoin entendit » plusieurs fois ce Père parler ainsi. Il en fut de » même du P. Vincent de Messine, homme d'une telle » science et culture, qu'il fut choisi pour l'un des as- » sistants au Saint Concile de Trente. »

Le P. Joseph de Syracuse, professeur d'Écriture sainte au couvent des Franciscains de Palerme, atteste de même qu'il avait appris de Benoît le sens de plusieurs passages difficiles de nos saints livres.

Nous citerons enfin un autre témoignage de la plus haute importance, recueilli de même dans les procès de canonisation. Ce témoignage, «glorieux par-dessus » tous les autres, à notre saint, est celui du R. P. » maître Vincent Magis, de l'ordre de Saint-Domi- » nique, qui mérita d'avoir, en son couvent de Pa- » lerme, son portrait parmi ceux des religieux illus- » tres, avec cet éloge : *M. P. F. Vincent Magis de* » *Palerme, supérieur à tous ses contemporains par la* » *connaissance du droit civil et canonique, célèbre dans* » *l'univers entier. Conduit à Rome, par le cardinal* » *Terranova, il s'éleva de plus en plus au-dessus de* » *lui-même en refusant, par humilité, la dignité d'ar-* » *chevêque. Il mourut l'an* 1601. Cet homme illustre, » après tant et de si profondes études dans les lettres

» divines et humaines, se trouvait un jour affligé de
» ne pouvoir expliquer un passage difficile de la sainte
» Écriture. Comme la renommée de science infuse et
» de sainteté de Benoît lui avait concilié la vénération
» de toute sorte de personnes, le P. Magis l'avait, lui
» aussi, en grande estime. Il se rendit donc, tout peiné,
» à Sainte-Marie de Jésus, pour y chercher des lu-
» mières près du saint noir. Il demandait au portier
» Benoît, qui arriva tout à coup, et lui dit avant même
» de le saluer : *De grâce, mon Père, ne vous troublez*
» *pas, si vous n'avez pas bien compris ce passage de la*
» *sainte Écriture ; je vais vous l'expliquer clairement.*
» Le savant dominicain fut stupéfait de l'entendre lui
» révéler ce qu'il tenait secrètement renfermé dans
» son cœur. Il s'assit, et Benoît dissipa ses doutes
» avec tant de profondeur et de clarté qu'il en de-
» meura rempli d'admiration et grandement édifié.
» Aussi, en partant du couvent, il dit à quelques re-
» ligieux : *Pères, vous avez ici un grand saint. Non-*
» *seulement il m'a révélé, prophétiquement, ce que*
» *j'avais à lui dire, mais il m'a expliqué un passage*
» *de l'Écriture que j'avais en vain étudié jusqu'ici*
» *sans le comprendre. Il y a de quoi étonner tout le*
» *monde. Certainement Dieu lui a donné la science*
» *infuse, et veut qu'on l'admire lui-même dans un*
» *homme aussi parfait.* Ce religieux en rendit grâce
» au Seigneur, dont il ne cessa de glorifier la toute-

» puissance, faisant connaître à un grand nombre de » personnes la science de notre saint (1). »

Il est inutile de rien ajouter à de semblables témoignages.

Autres dons glorieux accordés au Saint.

Indépendamment des grâces rapportées jusqu'ici, Dieu en donna beaucoup d'autres encore de même genre au saint noir. Il eut entre autres le don de détruire, par ses bénédictions et ses prières, les insectes malfaisants qui ravageaient parfois la campagne. « J'y » allai plusieurs fois avec lui, dit un religieux qui » déposa dans le procès de 1625; je vis qu'il était » reçu avec beaucoup d'affection par les paysans et » agriculteurs. Je le vis bénir partout avec l'eau bé- » nite; plusieurs le remerciaient ensuite en ma pré- » sence et le louaient, non-seulement de ce que les » insectes qui détruisaient leurs plantes avaient dis- » paru, mais de ce que les récoltes avaient crû en » plus grande abondance après sa bénédiction. »

Benoît exerçait le même pouvoir sur les démons, comme on eut occasion de le constater en plus d'une circonstance. Antonine d'Amadeo, femme de Laurent Chiama, était depuis assez longtemps déjà victime d'une obsession diabolique; plusieurs ecclésiastiques

(1) *Virtù*, *geste*, etc., p. 62.

l'avaient déjà exorcisée vainement à diverses reprises, lorsque son mari la conduisit au saint noir. Benoît se mit en prière, après quoi il répondit aux époux que le moment de la délivrance n'était pas encore arrivé, qu'il fallait revenir et qu'ils recevraient la grâce pendant la semaine sainte. Ils retournèrent en effet le mercredi saint à Sainte-Marie de Jésus. Benoît pria de nouveau; puis il appela Antonine et interpella ainsi le démon : « Je te commande, au nom du Père, » et du Fils, et du Saint-Esprit, de sortir de cette » créature, et de l'abandonner sans lui faire aucun » mal. Pour prouver que tu l'as quittée, je veux que » tu éteignes la lampe allumée devant l'autel de la » sainte Vierge (1). » A peine eut-il parlé que la jeune femme tomba en poussant un grand cri, et au même moment la lampe de l'autel s'éteignit. Benoît s'approcha d'elle, lui mit la main sur la tête en récitant un *Pater*. Antonine alors se releva, délivrée de son obsession pour toujours.

Les extases dans l'oraison ne lui furent pas refusées non plus ; nous en avons déjà parlé dans le cours de notre récit. Un jour qu'il portait la croix à la procession du très-saint Sacrement, il fut constamment ravi en Dieu. Il marchait, il est vrai, mais il avait le regard immobile et une admirable lumière brillait autour de

(1) *Virtù*, *geste*, etc., p. 84.

lui. La foule, témoin de ce prodige, s'assembla en grand nombre autour de lui, à tel point que le provincial de l'ordre, présent à la cérémonie, regretta de l'avoir mis ainsi en évidence et causé par là une distraction aussi générale. Heureuse distraction, toutefois, qui détournait, il est vrai, matériellement l'attention du divin Sauveur caché sous les saintes espèces, mais qui élevait en même temps d'une autre manière les cœurs vers lui.

Cette lumière miraculeuse fut observée, du reste, bien souvent en Benoît. Le P. Michel de Girgenti en parla comme il suit dans le procès de 1625 : « Je fus » appelé une nuit par un religieux qui voulait me » montrer la splendeur extraordinaire dont Benoît » était entouré pendant l'oraison. J'accompagnai le » religieux, et je vis clairement qu'il en était ainsi. Il » n'y avait aucune lumière allumée dans le chœur, » qui se trouvait néanmoins éclairé partout. On ne » pouvait l'attribuer qu'à la splendeur céleste accor- » dée par Dieu à son serviteur. » Le P. Louis d'Alcamo dit aussi dans sa déposition : « Il y a quarante » ans, je me trouvais au couvent de Sainte-Marie de » Jésus; c'était dans le mois de novembre ou de dé- » cembre. Une nuit j'allai pour faire oraison dans le » chœur d'en haut; j'y vis d'un côté une vive lu- » mière. Examinant attentivement d'où venait cet » éclat, puisqu'il n'y avait ni lampe ni cierges allu-

» més, j'aperçus Benoît à genoux, en prière, la figure
» couverte de ses mains. Des rayons lumineux lui
» partaient du front et l'éclairaient suffisamment pour
» que je l'aie parfaitement reconnu. Cet éclat dura
» jusqu'au moment où l'on sonna matines. Alors
» Benoît se leva et sortit du chœur. »

Plusieurs autres témoins déclarèrent avoir observé dans le saint noir des effets non moins merveilleux qui leur inspiraient un grand attendrissement et une vive dévotion.

VI.

TRAITS PARTICULIERS DE VERTUS.

« Oh! vraiment heureuse notre
mère l'Église, que la divine misé-
» ricorde glorifie ainsi! »

VÉN. BÈDE.

Foi, espérance et confiance absolue en Dieu.

Ces mêmes dons, récompense anticipée de la sainteté, s'appuyaient en Benoît sur le fondement solide de la plus héroïque vertu; mais en même temps, on ne saurait en douter, il y avait là, pour le saint, un grand motif d'encouragement et d'excitation au pur et saint amour de Dieu. Car, dit sainte Thérèse en parlant de bien douces faveurs, « quel trésor plus » précieux que de trouver en soi le consolant témoi- » gnage que l'on est agréable à Dieu ! Celui qui en » est là ne saurait lui en rendre d'assez vives actions » de grâce ni trop reconnaître la grandeur d'un tel » bienfait; car le Seigneur lui fait assez voir qu'il le » veut pour sa maison et qu'il l'a choisi pour son » royaume, s'il ne retourne point en arrière. Qu'il » méprise certaines fausses humilités, et se garde bien » de croire faire acte de vertu, en ne reconnaissant

» pas les grâces de Dieu. La vérité, à bien entendre
» ici, est que Dieu nous les accordant sans aucun mé-
» rite de notre part, nous devons lui en payer un juste
» tribut de reconnaissance. Mais si ces largesses nous
» sont inconnues, comment exciteront-elles notre
» amour? Et puis n'est-il pas hors de doute que plus
» une âme se reconnaît indigente par elle-même et
» riche par les dons du Seigneur, plus elle avance
» dans la vertu et dans la vraie humilité? — Avec
» une nature telle que la nôtre, il est impossible, selon
» moi, d'avoir le courage des grandes choses, si nous
» ne sentons en nous l'assurance de la faveur divine.
» Faibles et courbés vers la terre, il nous serait bien
» ardu d'arriver à un détachement parfait et à ce sou-
» verain dégoût des choses d'ici-bas, si notre âme ne
» possédait déjà quelque gage des biens d'en haut. Par
» ces dons, le Seigneur nous rend la force perdue par
» nos péchés; ainsi, avant d'avoir reçu ce gage de son
» amour, accompagné d'une foi vive, il sera bien difficile
» de se réjouir d'être pour tous un objet de mépris et
» d'horreur, et d'aspirer à ces grandes vertus qui
» éclatent dans les parfaits. Notre nature ayant tant de
» peine à se soulever vers le ciel, nos regards ne se
» portent qu'aux objets présents; ces faveurs réveillent
» la foi et donnent une nouvelle vigueur (1). »

(1) *Vie*, etc., c. 10.

Mais si, par une admirable loi de la divine miséricorde, les dons gratuits reçus par une âme servent aussi puissamment à la disposer aux plus héroïques vertus, d'un autre côté, la fidélité à la vie de perfection attire bien plus efficacement encore ces mêmes dons dans les cœurs. Sans doute on peut être saint et grand saint sans jouir de telle ou telle faveur divine, sans recevoir tel ou tel don. Mais, qu'on en croie l'expérience universelle et infaillible des âmes qui veulent se donner vraiment et sans aucune réserve au bon Jésus, on n'en arrivera jamais là sans éprouver de tels effets du divin amour, qu'on ne dise plus d'une fois, dans les transports d'une juste reconnaissance : Le Dieu *Emmanuel* (1) est vraiment avec nous. On n'en viendra pas à ce point sans répéter : « Non, » jamais la main de ce divin Maître ne se fatigue à » donner, et jamais la source de ses miséricordes ne » peut être épuisée. Ne nous fatiguons donc jamais de » recevoir (2). » Ne nous fatiguons donc jamais d'aimer et d'aimer sans mesure. Et si, assez heureux ou assez fidèles, nous pouvons dire avec le séraphique Père saint François : « L'amour m'a mis dans un foyer, » dans un foyer d'amour ; » si, parvenant plus haut encore, nous sentons que par instants cet amour

(1) Dieu avec qui l'on parle, que l'on voit, que l'on touche, que l'on aime avec son cœur.

(2) Sainte Thérèse, *Vie*, etc., c. 19.

nous enlève à la terre et nous rend insensés aux yeux du monde, tressaillons de joie en ajoutant : « Donc, » Jésus, si je suis enivré d'amour, qui peut me repro- » cher d'être devenu insensé, d'avoir perdu la raison » et la force, puisque l'amour t'a enchaîné, t'a privé » de toute grandeur ? Comment aurai-je la force de » lui résister ? Cet amour qui me rend insensé t'a ôté » la sagesse ; cet amour qui me fait languir t'a ravi » pour moi ta puissance. Je ne veux plus ni ne puis » plus résister. Ma sentence est rendue ; je dois mou- » rir d'amour, et je ne veux d'autres consolations que » cette mort (1) ! »

Heureux insensés ! heureux malades d'amour ! qui nous donnera votre sagesse et l'abondance de vie divine qui coulait et débordait en vous ? O Benoît, vous fûtes de ce nombre ; aidez-nous, guidez-nous, afin que, marchant sur vos pas dans la pratique des vertus, nous obtenions aussi une part à votre gloire dans le ciel et à vos grâces sur la terre.

L'esprit de foi et la confiance en Dieu sans limites furent, dans le saint noir, la base première de toutes ses vertus. Bien des traits de sa vie nous l'ont déjà fait voir ; ce que nous allons rapporter le prouvera plus parfaitement encore.

« Mes enfants, ayez la foi et confiez-vous à la sainte

(1) Cant. de saint François.

» Vierge: » telle était sa parole d'encouragement à ceux qui se recommandaient à lui pour obtenir les grâces signalées dont il fut si souvent l'instrument dans la main de Dieu. Un auteur cité dans le *sommaire* de ses vertus disait aussi : « Il conserva de la » manière la plus vive, la foi en son cœur; il la re- » commandait perpétuellement aux autres d'une ma- » nière très-efficace, et il disait souvent : *La foi nous » guide, nous éclaire, nous guérit et nous sauve; là où » manque la foi, tout manque.* — Le B. Père Ange de » Caltagirone attesta le fait suivant, que Benoît, son » pénitent, lui avait raconté. Un Père Maître, appar- » tenant à un ordre illustre, alla trouver Benoît et lui » avoua qu'il avait une grande tentation contre la foi » catholique. Il le pria en même temps de demander » qu'il en fût délivré. Le serviteur de Dieu lui répon- » dit : *Très-révérend Père, vous êtes maître et théolo- » gien, vous n'avez pas besoin de moi; mais, par cha- » rité, chaque fois que la pensée de cette tentation vous » viendra, faites le signe de la croix sur votre cœur, » et récitez le Credo; vous verrez que Dieu vous ac- » cordera la grâce.* Ce remède fut des plus efficaces; » la première fois que la tentation revint, le P. Maître » fit ce que le serviteur de Dieu lui avait recom- » mandé. Et alors, non-seulement la tentation cessa » pour le moment, mais, comme le religieux l'attesta, » elle ne lui revint jamais. »

Son espérance était aussi vive que sa foi. « Il disait » avec beaucoup d'assurance et de simplicité, dépose » le P. Michel de Girgenti, qu'il espérait se sauver et » obtenir la vie éternelle, non sans doute par ses » propres mérites, mais par la seule miséricorde du » Seigneur notre Dieu, et par sa très-sainte Passion. » Un autre témoin ajoute : « Il parlait avec grande joie » de la vie éternelle, assurant qu'il espérait l'obtenir » par le béni Sauveur et sa très-sainte Mère. »

Quant à sa confiance dans le Seigneur, en tous ses besoins et en toutes ses actions, ce que nous avons dit jusqu'à présent en donne une si grande idée, qu'il serait superflu d'y rien ajouter. Toute sa vie fut réglée d'après cette maxime, particulièrement goûtée de saint François de Paule : « Qui met son espérance » en Dieu, obtient ce qu'il désire (1). »

Amour de Dieu. — Dévotion à la sainte Eucharistie et à la douloureuse passion du Sauveur.

« Aimez, et faites ce que vous voudrez, » disait le grand saint Augustin, tout rempli de cette vérité, que « l'amour est le lien de toute perfection (2). » Mais où trouver ce véritable unique amour, sinon en Dieu, en Jésus amour et vie de nos âmes ? Où trouver la charité, si, oubliant toute créature aimée et considérée

(1) *Le Trésor*, etc., p. 355.
(2) Col. III, 14.

pour elle-même, on ne la cherche pas et on ne la fonde pas uniquement et purement sur Dieu? Benoît l'avait senti dès les premiers jours de sa vie. Parents ou étrangers, amis ou ennemis, tout le prochain, en un mot, comme lui-même, il oublia tout dès le premier instant, pour reporter et retrouver tout en Dieu. Sa vie entière fut le développement de cette magnifique exposition de saint Bernard, commentée par un saint non moins admirable, saint Bonaventure. Le séraphique enfant de Saint-François parlant des degrés à parcourir pour se livrer sans crainte aux œuvres du dehors, s'exprime ainsi : « Saint Bernard dit en» core : Comme le médecin s'approche d'un blessé, » ainsi l'esprit s'approche de l'âme. Quelle âme, en » effet, n'a pas été blessée par le glaive de Satan? » Et au-dessous : « Que lui faut-il avant tout? D'abord » sans doute qu'on aspire la tumeur ou l'ulcère qui se » sera formé sur la blessure, et qui peut empêcher la » guérison. Tranchez donc par le fer aigu de la com» ponction l'ulcère de cette habitude invétérée. Mais » la douleur est cuisante ; adoucissez-la par l'onguent » de la dévotion, qui n'est autre que la joie conçue » par l'espérance du pardon. Cette faculté naît de la » victoire sur le péché. Bientôt cette pauvre âme » rendra grâce, et elle dira avec le Psalmiste (1) :

(1) Ps. CLV.

» Vous avez brisé mes liens, je vous sacrifierai une » victime d'actions de grâces. Ensuite on apposera le » remède du repentir, les liniments des jeûnes, des » vigiles, des prières et des autres exercices de la pé- » nitence. Puis dans les fatigues de ce traitement, il » faut se soutenir de l'aliment des bonnes œuvres » pour ne point défaillir. Or voulez-vous la preuve » que les bonnes œuvres sont la nourriture de l'âme? » Écoutez. « Ma nourriture, dit le Seigneur (1), c'est » de faire la volonté de mon Père. » Que les œuvres » de la piété qui réconfortent accompagnent donc » les travaux de la pénitence. « L'aumône, dit l'É- » criture (2), donne un grand crédit près du Très- » Haut, » mais la nourriture excite la soif; il faut » boire. Que la boisson de la prière vienne s'ajouter à » l'aliment des bonnes œuvres, qu'elle s'amalgame » dans l'estomac de la conscience avec ce qui a été » fait de bien, et qu'elle le rendre agréable à Dieu. » C'est en priant qu'on boit ce vin généreux qui ré- » jouit le cœur de l'homme, ce vin de l'Esprit qui » enivre, qui procure l'oubli des jouissances char- » nelles, qui humecte l'intérieur de la conscience des- » séchée, qui fait digérer les aliments des bonnes » actions, et qui se répand dans les membres de » l'âme, fortifiant la foi, réchauffant l'espérance, vivi-

(1) Joann., IV.
(2) Tob., 4.

» fiant et réglant la charité et engraissant les mœurs.
» Ensuite, quand on a pris le boire et le manger, que
» reste-t-il à faire après les sueurs de l'action, sinon à
» se reposer et à se laisser aller au calme réparateur de
» la contemplation? L'âme blessée s'endormira alors
» dans la contemplation rêvant au Seigneur, car elle
» le verra à travers un miroir et comme une énigme,
» mais non face à face. Et brûlant d'amour pour ce-
» lui qu'elle entrevoit à la dérobée plutôt qu'elle ne
» l'aperçoit, pour celui qu'elle touche à peine à la
» lueur d'une rapide étincelle, elle lui dit : « Je vous
» ai désiré pendant la nuit, mais votre Esprit est dans
» mes entrailles. » Un tel amour enflamme : c'est
» bien lui qui convient à l'ami ou à l'amour de l'Époux.
» Aussi est-il nécessaire qu'il brûle et se consume, le
» serviteur fidèle et prudent que le Seigneur a établi
» chef de sa famille sainte : il est rempli, il s'échauffe,
» il bouillonne et il surabonde, et alors, se répandant
» avec assurance, il se verse à pleins bords en
» disant : « Quel est celui qui est faible avec qui je ne
» le sois pas? Qui se scandalise, avec qui je ne sois
» pas torturé (1)? » Qu'il prêche alors, qu'il fructifie,
» qu'il multiplie les signes, qu'il accomplisse les mi-
» racles! Il n'y a pas de place pour la vanité là où la
» charité occupe tout. Aussi bien la charité, si elle est

(1) 1. Cor., II, 11.

» entière, c'est la plénitude de la loi du cœur. Bien
» plus, la charité c'est Dieu, il n'y a rien dans toutes
» les choses créées qui puisse remplir une créature
» faite à l'image de Dieu, rien, si ce n'est la charité
» ou Dieu qui seul est plus grand qu'elle. Celui qui ne
» la possède pas encore n'est promu aux postes émi-
» nents qu'avec grand péril, quand même il paraî-
» trait orné de toutes les autres vertus. Aurait-il
» acquis toute science, aurait-il donné toute sa sub-
» stance aux pauvres, aurait-il livré son corps pour
» le brûler, s'il n'a pas la charité, il est vide, dit saint
» Paul. Voyez donc que de choses à recevoir avant
» que nous osions nous répandre au dehors : premiè-
» rement, la componction ; secondement, la dévotion ;
» troisièmement, le travail de la pénitence ; quatriè-
» mement, l'œuvre de la piété ; cinquièmement, le
» zèle de l'oraison ; sixièmement, le loisir de la con-
» templation ; septièmement, la plénitude de la cha-
» rité. Or toutes ces choses, le seul et même Esprit
» les crée en nous dans cette opération qu'on appelle
» l'infusion, jusqu'à ce que cette autre opération
» qu'on nomme l'effusion puisse se réaliser en toute
» pureté et en toute sécurité pour la louange et la
» gloire de Notre-Seigneur Jésus-Christ (1). »

La vie de Benoît fut une application continuelle de

(1) *Méditations de la vie du Christ*, par S. Bonaventure, traduites par M. H. de Riancey. Cinquième partie, ch. 47.

ces enseignements tout célestes. Il réduisit également en pratique, de la plus admirable manière, ces autres sentences d'un saint, que remplissait la plus ardente charité : « Où est l'amour il n'y a point de travail. Rien » n'est impossible à ceux qui ayment Dieu, et l'amour » ne treuue rien de difficile, d'autant que Dieu sup- » plée à nostre infirmité. Rien n'est difficile à celuy » qui ayme vrayement Dieu, et les creatures telles » qu'elles soient obeyssent sans contredit à celuy qui » luy obeit fidelement. — Rien de si précieux que le » divin amour. — Il faut aymer qui veut estre » sauué (1). »

Aussi, bien souvent, l'entendit-on proférer des paroles d'encouragement à ses frères, comme on en rapporte de sainte Marie-Madelaine de Pazzi, qui disait en rencontrant les religieuses du monastère : « O âme, aimez-vous l'amour? Si vous aimez l'amour, » comment pouvez-vous vivre? Ne vous consume-t-il » pas? Ne vous sentez-vous pas mourir d'amour? » Les témoins du procès s'accordent aussi à constater en lui un fait qui se rencontre inévitablement dans la vie de tous les saints (2). Dans les conversations, par-

(1) *Le trésor des œuvres spirituelles de saint François de Paul*, etc., p. 337 et suiv.

(2) Nous avons recueilli en particulier sous ce titre : *De la conversation entre les personnes consacrées à Dieu*, ce que saint François de Sales dit à ce sujet.

ler de Dieu le remplissait de joie ; le reste lui était à dégoût. Il savait qu'en tout ce qui n'est pas entretien pieux, « le beaucoup parler ne peut estre sans pé-» ché (1). » Le P. Michel de Girgenti dit entre autres : « On connaissait par tous ses discours l'amour ardent » qui l'enflammait pour Dieu ; car il ne parlait que de » choses spirituelles, et il le faisait avec une joie ex-» traordinaire. »

Partout ailleurs que dans la conversation, « Benoît » était pour ainsi dire continuellement absorbé en une » contemplation profonde, puisque les ravissements » et les extases étaient fréquents en lui. Qui ne voit » donc à quel degré de pureté l'amour divin était » arrivé en lui ?

» Il ne faut donc pas s'étonner si tant de fois on le » vit hors de lui-même, dans cette douce ivresse, » les bras étendus, à genoux dans les lieux les plus » écartés de la montagne du couvent, les yeux fixés » vers le ciel, exhalant son ardeur en paroles d'amour » pour son Dieu. Il ne faut pas s'étonner que, blessé » aussi profondément dans le cœur, il ait trouvé en » tous les objets de la création une image de son bien-» aimé, capable de renouveler à chaque moment sa » blessure. Il voyait Dieu, en effet, dans les fleurs ; » il voyait Dieu dans les arbres, il le voyait dans sa

(1) *Le trésor*, etc., p. 400.

» nourriture ; il le trouvait, il le voyait en toute chose,
» partout et toujours. Il ne faut pas s'étonner si, ne
» pouvant résister aux ardeurs qui enflammaient sa
» poitrine, il passait les nuits entières, comme hors
» de lui, à la fenêtre de sa cellule, contemplant dans
» la beauté du ciel les merveilles de puissance et de
» bonté de son Créateur (1). »

Si la vue des grands spectacles de la nature élevait ainsi vers Dieu l'âme de Benoît, on peut comprendre combien plus encore la contemplation des divins mystères avait de puissance et d'action sur son cœur. Il était rempli en particulier pour la sainte Eucharistie de sentiments non moins beaux que ceux exprimés comme il suit, par un grand évêque dont on poursuit le procès de canonisation : « Le saint Sacrement,
» disait Alain de Solminihac (2), est le chef-d'œuvre
» de la toute-puissance de Dieu. Il contient l'objet es-
» sentiel de la béatitude de nos âmes et de nos corps.
» J'estime qu'une des raisons pour lesquelles Dieu
» retarde la fin du monde, c'est à cause de cet ado-
» rable mystère, c'est-à-dire afin qu'il ne cesse pas
» d'être, comme il doit cesser après la fin du monde,
» n'y ayant rien sur la terre par quoi il soit tant ho-
» noré. C'est là le trésor des chrétiens, la fontaine des
» grâces où elles sont départies en abondance. La

(1) *Virtù, geste*, etc., p. 125.
(2) Évêque de Cahors.

» chasteté nous dispose pour recevoir de grands dons,
» l'humilité nous désemplit de nous-mêmes, l'oraison
» aide à l'un et à l'autre, mais le saint Sacrement nous
» remplit de Dieu et de ses grâces. Oh! qu'il opère de
» merveilleux effets!... il déifie ceux qui sont bien
» disposés et épurés. »

La manière dont Benoît entendait la sainte messe et recevait la sainte communion montrerait seule quels étaient les sentiments dont il était alors animé. Le P. Ignace de Syracuse en parle ainsi dans le procès canonique : « Le témoin demeura cinq mois dans le
» couvent (de Sainte-Marie de Jésus); il y vit bien
» des fois le P. F. Benoît de S. Fratello se confesser,
» communier et entendre la messe. Comme tous les
» religieux assistaient au saint sacrifice avant de chanter
» prime, tous savaient que F. Benoît s'y tenait en un
» si grand recueillement et avec une telle dévotion,
» qu'il réjouissait, seulement à le regarder. Ils s'en
» entretenaient continuellement et admiraient l'expres-
» sion tout extraordinaire que prenait alors son visage.
» C'était là une chose constante, lorsqu'il entendait la
» sainte messe ou qu'il communiait; aussi tous les reli-
» gieux s'efforçaient-ils d'y assister pour jouir de cette
» vue. »

La méditation de la passion du Sauveur était aussi, pour Benoît, la source de grâces comparables aux effets admirables produits par la pensée de ce grand

mystère en un autre saint. « Quand je considère, di-
» sait le bienheureux Nicolas de Flue, l'agonie que
» Jésus-Christ a soufferte sur la croix, je n'en deviens
» pas triste; je n'en suis ni abattu ni affligé. La com-
» passion remplit mon âme d'une douceur qui se ré-
» pand dans mes membres, dans mes nerfs, dans
» toutes les parties de mon corps et qui leur commu-
» nique cette vigueur, cette vivacité, cette force que
» je ne puis moi-même expliquer. J'éprouve surtout
» ces effets merveilleux quand je médite ce moment
» où mon Sauveur expira, quand je reçois sur mon
» sein sa tête adorable qui s'incline et que je tâche
» par mes désirs d'attirer en moi son âme sainte qui
» se sépare de son corps; dans ce sentiment je trouve
» des aliments et des remèdes qui me guérissent, me
» fortifient, me raniment mille fois plus efficacement
» que tous les plaisirs de la terre (1). »

Voilà pourquoi, dans ses maladies comme en toute autre occasion de souffrance, le saint noir fut constamment dans les dispositions indiquées par un témoin du procès. « Je sais, dit F. Guillaume de Piazza,
» qu'en 1589, le P. F. Benoît fut attaqué, au com-
» mencement du carême, d'une fièvre continue qui
» le tourmenta pendant quarante jours environ. Il la
» supporta en grande patience. Lorsqu'on lui deman-

(1) *Vie du B. Nicolas de Flue*, etc.; part. II, c. 9.

» dait s'il était altéré et s'il voulait boire, il répondait
» qu'il avait soif en effet, mais qu'il pouvait supporter
» cette incommodité; car, ajoutait-il, on peut tout
» souffrir quand on songe à ce qu'endura pour nous
» Jésus-Christ sur la croix. »

Cette vue du Sauveur souffrant était non-seulement son encouragement dans les peines, mais le ferme appui de son espérance. Bien que sa vie fût pleine d'œuvres et de mérite devant Dieu, son humilité faisait qu'il n'avait nul effort à se considérer comme un serviteur inutile. La pensée de la divine passion venant à s'y joindre le faisait entrer avec une foi pleine d'amour dans les sentiments qui apparaissent si bien dans le trait suivant arrivé de nos jours. Nous le rappellerons ici pour en conserver la précieuse mémoire. Le voici :

Une jeune femme riche, dont la vie avait été mondaine et inutile, se trouvait au moment de mourir. Elle succombait à Paris, il y a peu d'années, à une maladie de langueur. On appela auprès d'elle, pour la soigner, une sœur de Bon-Secours. La pauvre malade était dans son lit, lorsqu'une personne de la maison vit dans la cour la religieuse attendue, et dit : Voici la sœur. La jeune femme, à cette parole, fondit en larmes; elle pleurait quand la religieuse entra. Celle-ci la questionna tendrement; mais elle gardait le silence et pleurait encore. Sa seule réponse était

un regard triste sur ses mains amaigries qu'elle tenait l'une près de l'autre. Qu'avez-vous ? reprenait la religieuse. Ayez confiance, madame; ouvrez-moi votre cœur. — Ma sœur, dit la pauvre malade, vous avez les mains pleines, et vous restez; moi j'ai les mains vides, et je pars.

La sœur prit son crucifix, le mit dans les mains ouvertes de la jeune femme, qu'elle referma en les pressant dans les siennes : « Madame, madame, vous avez les mains pleines! » Ces deux âmes s'étaient comprises. Jésus par la plénitude de sa grâce aura, nous n'en doutons point, comblé le vide dans le cœur de la mourante aussi bien que devant son Père. Il l'aura couverte de ses mérites et fortifiée aussi par la consolation.

Il nous consolera de même en nos peines si nous sommes fidèles ; il nous remplira le cœur d'amour et d'espérance, et il nous montrera, comme le répétait souvent le bienheureux saint François de Paul, « que sans la grâce l'homme ne peut rien, et auec » icelle il peut tout (1). »

(1) *Le trésor*, etc., p. 368.

Dévotion à la sainte Vierge et aux Saints. — Amour de l'oraison.

L'amour de Dieu, la dévotion aux mystères de notre adorable Sauveur conduisent nécessairement à l'amour pour Marie, pour les saints anges et pour les saints. De même la dévotion à la sainte Vierge et aux saints nourrit et entretient puissamment dans les cœurs le triomphant et doux amour de Dieu. Les ennemis de l'Église, tous les malheureux qui vivent hors de son sein et qui « n'ayant pas l'Église pour mère, ne sauraient non plus avoir Dieu pour Père, » nous démontrent bien tristement le vide causé dans les âmes par l'absence de cette dévotion si douce. La tendre confiance des âmes simples et des saints prouve aussi, d'une manière non moins forte, quoique bien plus consolante, ce qu'on gagne à la posséder. Il y a, jusque dans les exagérations apparentes du langage en plusieurs âmes données tout particulièrement à Marie, une grande vérité que l'orgueil seul nous empêche parfois de bien comprendre.

Qu'on nous permette, à ce propos, de répéter quelques mots d'explication donnés naguère à propos du fait suivant : Un pauvre Napolitain, transporté de colère contre un ennemi qu'il venait de rencontrer sans témoins, s'avançait sur lui pour le tuer. Le crime allait s'accomplir, lorsque l'homme attaqué de-

manda grâce au nom de la sainte Vierge. « C'est au- » jourd'hui mercredi, la madone du Carmel, lui di- » sait-il; ne me tue pas. » A ces mots le furieux s'arrête, et, jetant son couteau loin de lui, dit : « Quand tu me l'aurais demandé au nom du Père » éternel, je ne t'aurais pas épargné; mais la ma- » done!... » Et il s'en alla.

On pourrait croire, au premier coup d'œil, que cet homme préférait la sainte Vierge à Dieu; ce n'est pas ainsi. Dieu nous apparaît, sa connaissance et son amour nous viennent, non directement et face à face, comme dans le ciel, mais par images et « comme dans un miroir. » Nous le connaissons et nous l'aimons, à l'aide des mystères et des médiateurs divers, qui de nous à son Fils incarné, et de Jésus au Père, deviennent pour nous cette douce « échelle des pécheurs » dont parle saint Bernard. Parmi les mystères, notre cœur nous le dit mieux que toutes les paroles, il en est qui frappent beaucoup plus vivement que d'autres telle ou telle âme. Parmi les médiateurs, il en est aussi que la grâce rend plus ou moins voisins de nous; il en est vers qui notre cœur est plus attiré. Les âmes du purgatoire, les saints du ciel, les anges, la sainte Vierge surtout et avant tous les autres, tels sont les médiateurs qui nous conduisent à Dieu éternel par Jésus-Christ. Dans les peines et les obscurités de l'âme, quand la pensée de Dieu

nous effraye ou semble avoir disparu, le médiateur ou le mystère qui nous avait touchés dans les jours de lumière et de consolation perdent beaucoup, il est vrai, de leur attrait et de leur éclat; mais il en reste une trace dans le cœur et un reflet dans l'esprit. La paix, la lumière et la consolation reviennent souvent par là. Il en reste du moins assez pour soutenir et pour faire patienter. Voilà pour les âmes qui veulent se donner parfaitement à Dieu.

Ces effets, quoique moins sensibles, ne sont pas néanmoins complétement nuls dans les âmes plus éloignées de Dieu. Le médiateur, plus que le mystère, est ce qui frappe et attire particulièrement celles-ci. Pécheur d'habitude et pécheur dans l'état mortel, on a d'autant plus besoin des premiers degrés de l'échelle qui conduit à Dieu. A ce besoin, la grâce fait correspondre dans l'âme un attrait, une douceur qui, dans les jours de repentir, laissent une trace pour les mauvais jours. Dans les moments de passion, si quelque circonstance vient les rappeler d'une manière un peu vive, le cœur est saisi, tandis que d'autres souvenirs et d'autres impressions, quoique d'un ordre plus élevé, eussent passé inaperçus et sans fruit.

Ainsi, pour notre pauvre Napolitain comme pour tant d'autres privilégiés de la miséricorde, la sainte Vierge avait été le médiateur entre le cœur et Dieu dans les bons jours. Ce médiateur avait été si doux,

qu'une chère trace demeurée n'avait pu s'effacer. Dans le moment de la colère, le pauvre pécheur ne préféra point la sainte Vierge à Dieu; mais par elle la voie de l'amour devint pour lui la voie du repentir.

Il faut donc en être bien convaincu, l'humilité des simples est souvent, en ceci comme en tant d'autres choses, beaucoup plus éclairée instinctivement par la foi que l'orgueil des sages par une science tout humaine.

Il en est de même quant à la manière de témoigner à l'extérieur la dévotion dont le cœur est rempli. Bien des âmes très-éclairées de Dieu, bien des saints y ont mis une simplicité, un esprit d'enfance qui charment quand le bon Jésus donne l'intelligence de ces douces grâces de son amour. Malheureusement, lorsqu'on ne les a pas comprises, on sourit parfois de pitié lorsqu'on devrait considérer ces choses non-seulement avec respect, mais avec admiration. Nous en citerons un exemple pris dans la vie d'un saint dont le caractère de simplicité nous attire d'une façon toute particulière. « Bien souvent, lisons-nous dans la vie du » B. Crispino, il répandait au jardin, devant la statue » de la sainte Vierge, des restes de grains, pour que » les oiseaux vinssent s'en nourrir, y chanter et faire » fête, à leur manière, devant la sainte image. Il au- » rait voulu que toutes les créatures de l'univers pus-

» sent se réunir ainsi et louer ensemble la glorieuse » Mère de Dieu (1). »

La dévotion de notre saint noir était aussi vive, aussi simple et aussi sublime que celle-ci. Marie était pour lui à la fois la *mamma* du peuple italien et la puissante reine du ciel, digne de la plus profonde vénération, du plus entier hommage. Il commençait chacune de ses actions en prononçant du fond de son cœur les deux noms si doux de *Jésus* et *Marie*. Il bénissait de même tous les malades qui venaient lui demander leur guérison; et, dans le couvent, il ne manquait jamais de les toucher avec l'huile de la lampe qui brûlait devant l'autel de la sainte Vierge. Enfin il observait, chaque année, en l'honneur de sa reine et de sa mère, un carême particulier, depuis le 30 juillet jusqu'à la veille de l'Assomption.

Parmi les anges, saint Michel était pour lui l'objet d'une vénération toute spéciale. Quant aux saints, il affectionnait et honorait particulièrement son séraphique Père saint François, saint Pierre et saint Paul, sainte Ursule et sa glorieuse légion de vierges.

Il nourrissait et augmentait finalement son amour envers Dieu par l'oraison, cette « naturelle viande de » nos âmes, ses seules délices et sa souveraine féli- » cité. » Il savait que « la béatitude des viateurs est

(1) *Vita*, etc., part. I, c. 8.

» de contempler Dieu ; » que « celui-là qui fait bien » prie toujours. » Il savait « que l'oraison pure et as- » sidue des justes a vne grande vertu et pouuoir, et » que, comme un fidelle messager, elle s'acquitte du » commandement qui luy est enchargé, et penetre » jusques où la chair ne peut parvenir ; » que « l'o- » raison bien faite peut tout. » Il savait enfin que, « pour nous, quand nous nous mettons à spéculer la » gloire du Seigneur à face descouverte, nous som- » mes transformez en vne mesme image, et rendus » semblables à sa diuine clairté (1). » Sa prière, comme nous l'avons vu, était donc, pour ainsi dire, perpétuelle. Les témoins du procès l'attestent de la manière la plus positive. Alphonse Mendula, qui avait été religieux avec le saint, dit à ce propos dans sa déposition : « Il m'est arrivé plusieurs fois de me » lever la nuit à des heures différentes. Je le trouvais » presque toujours éveillé, debout à la fenêtre de sa » cellule, les yeux fixés au ciel, à l'église ou au » chœur faisant oraison. » Le Père Joseph, de Pa- lerme, dit de même : « Lorsqu'il était libre des exer- » cices communs ou qu'on ne venait pas l'occuper à » quelque œuvre de charité, il restait tout appliqué à » l'oraison et à la contemplation des choses célestes, » particulièrement au chœur, pendant la nuit. Lorsque

(1) *Le trésor*, etc., p. 343, 383 et suiv.

» les religieux allaient à matines, ils l'y trouvaient » toujours priant dans le secret, et ils l'y laissaient » encore en sortant. »

Cet amour de l'oraison lui attira tant de grâces de Dieu qu'il priait et demeurait absorbé dans la contemplation, non-seulement dans la solitude, mais au milieu des foules et dans les rues des villes. On le vit plusieurs fois en extase sur les places publiques et dans sa cuisine comme à l'église.

Amour et support du prochain.

Parmi les joies dont l'amour divin remplit notre cœur, il faut compter l'amour et le support du prochain, parfois si doux, et toujours une source nouvelle de ce même divin amour. Car, il faut bien le reconnaître, il arrive souvent aussi qu'au lieu de consolation sensible, on y trouve naturellement une véritable amertume pour la nature. Le poids que l'amour allégeait s'appesantit; et alors se produit en nos âmes l'effet dont une douce grâce de sainte Françoise Romaine donne si bien l'idée. Voici ce qu'on raconte d'une apparition de l'enfant Jésus à cette âme bienheureuse :

« L'aimable enfant descendit dans les bras de sainte » Françoise. *Qu'il soit le bienvenu mon très-doux » amour! qu'il soit le bienvenu mon très-doux amour!*

» Jésus, de son côté, voulant faire fête à sa dévote
» servante, se rendit plus pesant : *Mon Jésus*, lui
» dit-elle d'une voix un tant soit peu élevée, *je ne suis*
» *pas forte*. Cependant il s'appesantissait progressive-
» ment davantage, et Françoise se courbait sous son
» précieux fardeau. Enfin il se fit si lourd que Fran-
» çoise ne pouvait plus le soutenir davantage, et elle
» lui disait humblement : *Seigneur, vous savez que je*
» *suis incapable de porter un tel poids. O mon très-beau*
» *et très-doux amour, je vous en supplie, faites-vous*
» *léger par pitié pour votre servante.* » Il s'allégea en
» effet ; mais aussitôt qu'il fut devenu plus facile à
» porter, il s'échappa de ses bras (1). »

Gardons-nous donc, nous aussi, lorsque le prochain nous pèse, de nous exposer à voir s'alléger et fuir, par notre faute, ce fardeau d'amour. Rappelons-nous plutôt, pour nous l'expliquer, cette maxime de prédilection de saint François de Paule : « La charité » embraze et liquefie les cœurs les plus glacez. » Imitons ce beau trait de la vie du même saint. Cette maxime, dit l'auteur que nous citons, « se verifia à
» l'endroit d'vn religieux de saint François d'Assise,
» lequel preschant à Paterne, pendant que le sainct y
» batissait son couuent, voulut donner au peuple
» quelque opinion sinistre des miracles de ce sainct :

(1) Vie de la sainte.

» neantmoins il l'alla visiter, et luy dit tout ce qu'il auoit
» sur le cœur, avec des reproches qui eussent offencé
» toute autre patience que celle de sainct François de
» Paule lequel en s'approchant du feu tout froidement,
» et prenant des charbons ardans à plaine main, luy dit
» ces mots : *Tenez et chauffez-vous, je vous prie, car*
» *vous en auez grand besoing.* Entendant parler du feu
» de la charité que le predicateur auoit grandement
» blessée et intéressée par ses discours; mais cette ac-
» tion miraculeuse du sainct embraza tellement l'ame
» glacée de ce religieux, qu'il fondit en larmes, et
» recognut le tort qu'il auoit eu de blasmer ce grand
» sainct. Ainsi est véritable la maxime : *que la charité*
» *embraze et liquefie les cœurs les plus glacez* (1). »

Saint Benoît donna plus d'une fois dans sa vie des exemples non moins admirables d'amour et de support du prochain. Les mauvais traitements et les injures que sa naissance et la couleur de son visage lui attiraient, ne servaient qu'à le rendre plus tendre pour ceux qui l'avaient insulté.

Par un semblable effet du divin amour, il compatissait du fond de son cœur à toutes les souffrances du prochain. Nous avons déjà vu les effets de ses prières pour les malades que Dieu voulait guérir en glorifiant son serviteur. A tous les autres il portait du

(1) *Le trésor*, etc., p. 346.

moins quelque douce consolation. Les pauvres trouvaient en lui, comme nous l'avons également rapporté, un véritable père dans leurs besoins. Le P. Grégoire de Palerme dit à ce sujet, dans le procès canonique : « Je sais qu'il avait beaucoup d'amour et » de charité pour les pauvres ; il essayait non-seulement de les consoler avec des paroles et de les aider » par ses prières, il se privait encore pour eux d'une » partie de sa nourriture, laissant exprès au réfectoire » ce qu'on lui servait afin qu'il fût donné aux pauvres. » Nous avons dit ailleurs comment il se conduisait avec eux lorsqu'il exerça la charge de gardien.

La manière dont il recevait au couvent les religieux de passage, montre qu'il voyait en eux la personne même de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Le F. Nicolas de Calabre l'atteste dans sa déposition. « Il se plaisait, » dit-il, à laver les pieds des religieux étrangers, qu'il » recevait avec la plus grande charité. Il s'occupait » des travaux matériels de la maison avec un air de » paix et de joie inaltérables. »

De tous les actes de charité pour le prochain, les plus doux à son cœur étaient ceux qui avaient trait à l'aumône spirituelle. Le même religieux dit là-dessus : « Quand il demeurait avec Benoît au couvent de Sainte-» Marie de Jésus, il observa continuellement que celui-ci avait une ardente charité pour toutes sortes

» de personnes, un grand désir de convertir les pé-
» cheurs et de sauver les âmes. » Le frère Guillaume de Piazza ajoute : « Sa charité pour le prochain était
» des plus ardentes. Il s'efforçait de consoler toutes
» les personnes affligées qui recouraient à lui. Il leur
» recommandait d'aimer Dieu, la bienheureuse Vierge
» Marie et saint François, leur disant qu'ils y trouve-
» raient toute consolation. Il sentait comme siennes
» les afflictions et les tribulations des autres, s'effor-
» çant de les aider avec des secours spirituels et des
» paroles affectueuses. Il descendait à la porte chaque
» fois qu'il était appelé, montrant toujours un visage
» gracieux et doux. Son affection pour les pauvres
» était toute particulière. Lorsque j'étais portier au
» couvent de Sainte-Marie de Jésus, une pauvre
» vieille me pria de le faire venir, me disant qu'elle
» était dans la plus grande affliction et qu'elle désirait
» être consolée par lui. Peu de temps auparavant il
» était retourné dans sa cellule en m'avertissant qu'il
» n'était pas bien de santé. Je voulus faire retourner
» la pauvre vieille, lui assurant qu'il était malade et
» ne pouvait descendre. Elle insista beaucoup, me de-
» mandant de l'appeler malgré tout ce que je pouvais
» lui dire. Tout à coup frère Benoît arriva, le visage
» un peu animé, me reprochant de ne pas l'avoir
» prévenu. Il ajouta qu'on devait faire indistinctement
» la charité à toutes sortes de personnes, et que je l'au-

» rais fait venir si cette femme eût été moins misé-
» rable. »

Une telle tendresse de cœur fait comprendre combien il était réservé par rapport à la réputation du prochain, et la douleur qu'il éprouvait lorsqu'on blessait la charité devant lui. « Si quelquefois, dit
» Tognoletto (1), il entendait quelque parole de blâme
» ou de mépris contre le prochain, il ne s'indignait
» pas il est vrai contre le coupable, mais il détestait
» la faute. Il se recueillait un instant, puis il repre-
» nait avec tant de modestie et de bonté que ses pa-
» roles touchaient parfois jusqu'aux larmes. Il en
» profitait pour engager à une plus grande réserve à
» l'avenir. Il engageait à se confesser, à communier,
» visiter des églises, faire l'aumône, prier, jeûner et
» s'adonner aux autres exercices de la vie spirituelle. »
Frère Guillaume de Piazza dit encore dans sa déposition : « Il était très-ennemi de la détraction et de la
» médisance. Il disait aux religieux qu'ils devaient
» fuir lorsqu'ils entendaient parler mal du prochain;
» et s'il leur était impossible de s'éloigner, de prier
» dans leur cœur, afin que le Seigneur éclairât ceux
» qui parlaient ainsi. »

Une pauvre âme, bien désireuse d'aimer le bon Dieu de tout son cœur, disait un jour : « O mon Dieu, comme

(1) Dans la vie du saint.

» tout passe dans l'amour et devient amour quand on » vous aime ! » Nous pouvons bien répéter la même chose de Benoît, qui étendait à tous les hommes son amour pour le Bien-Aimé. Il voyait de plus, comme déjà nous l'avons dit, le Créateur en chaque créature. Il imitait, en ce point comme en tous les autres, son Père, le séraphique saint François. Il aimait en Dieu tout être créé et l'on peut lui appliquer ce qui est dit de la chère et glorieuse sainte Gertrude : « Elle était » toute pleine de compassion, non-seulement pour » les hommes, mais encore pour toute autre créature. » Quand elle s'apercevait que les oiseaux du ciel ou les » bêtes des champs avaient souffert de faim, de froid » ou de quelque autre chose, elle leur compatissait » comme à des œuvres formées par la main de Dieu. » Elle présentait avec grande dévotion leurs peines au » Seigneur, les lui offrant à sa louange, en union à la » dignité que chaque objet créé reçut selon son être » et sa forme. Elle priait le divin Maître d'avoir pitié » d'eux et de les délivrer de leurs douleurs (1). »

Dans le même esprit Benoît, comme saint François et tant d'autres illustres serviteurs de Dieu, se servait également des créatures pour s'unir à Dieu dans l'oraison. Sa vie est pleine de traits semblables à celui qu'on trouve rapporté du grand cardinal Baronius.

(1) Vie par Lansperg.

« Il parlait un jour à un pauvre jardinier, homme sans » instruction, mais fort intérieur. Il lui demanda » quand il faisait oraison. Le jardinier répondit qu'il » la faisait à l'aurore. — Et pourquoi ? dit le cardinal. » Le jardinier répliqua : Parce qu'à l'aurore je sens le » grand parfum des fleurs, et je fais oraison pour » donner dans le même temps qu'elles bonne odeur » à Dieu. »

Sa fidélité aux trois vœux religieux. — Obéissance.

La grâce de la vocation religieuse, cette « couronne » de l'amour de Dieu, » est particulièrement conservée dans les âmes par les trois vœux d'obéissance, de pauvreté et de chasteté. Heureuses chaînes, dont on peut dire, comme saint Jean Chrysostome en parlant des fers de l'apôtre : « S'il m'eût été donné d'être avec » les anges le plus rapprochés du trône de Dieu, ou » avec Paul dans les fers, certainement j'eusse choisi » la prison. Rien n'est plus précieux que cette chaîne. » Paul, suivant moi, n'a pas été aussi heureux quand » Dieu le ravit au troisième ciel, que dans les fers. » J'aime mieux souffrir pour Jésus-Christ que d'être » honoré par Jésus-Christ. O bienheureux liens ! ô » bienheureuses mains, qui fûtes ornées de cette » chaîne ! — Saint Pierre de même fut enchaîné et en- » suite délivré par un ange. Si l'on m'eût dit : Choisis

» entre les deux. Veux-tu être l'ange délivrant Pierre
» ou Pierre enchaîné, certainement j'eusse choisi d'être
» Pierre. Ces chaînes sont un plus grand don que celui
» d'arrêter le soleil, de remuer le monde, de dominer
» les démons et de les chasser des corps. Quand Paul
» fut enchaîné, la prison trembla et les liens des captifs
» tombèrent. Voyez la nature de ces fers, qui brisent
» les chaînes des autres. Comme la mort du Seigneur
» tua la mort, de même les liens de Paul ébranlèrent
» la prison et en ouvrirent les portes. Donc Paul en-
» chaîné commande aux chaînes. Paul naviguait en-
» chaîné et il délivrait du naufrage, et il enchaînait la
» tempête (1). »

Il est donc insensé le monde, quand il se plaint des chaînes des religieux, puisque ces bienheureux captifs sont ceux qui lui conservent sa véritable liberté. Quant aux âmes honorées de Dieu par un si grand don, on peut bien dire que pour elles-mêmes, comme pour les autres, « elles naviguent enchaînées, mais » elles délivrent du naufrage et enchaînent la tem- » pête. »

Parmi les vertus que garantissent les chaînes glorieuses de la religion, la première en un sens, et la plus nécessaire sous certains rapports, est l'obéissance. « Ce qu'est la foy en l'Église catholique, apos-

(1) Saint Jean Chrysostome, homélie VIII.

» tolique et romaine, cela est l'obédience en la reli-
» gion (1). »

Benoît la pratiqua dans une perfection dont toute sa vie offre la preuve. Les témoins du procès l'attestent comme il suit : « Je ne puis, dit le Père Michel » de Girgenti, jamais rien trouver dans le Père F. » Benoît de San-Fradello, de contraire à la vertu d'o-» béissance. Il exécutait tous les ordres des supé-» rieurs avec promptitude et de grand cœur. Il y » était si attaché qu'il ne parla jamais aux personnes » qui le demandaient au couvent sans en avoir reçu » préalablement l'ordre. » Le frère Guillaume de Piazza dit encore : « Il montrait une grande joie en obéissant » aux supérieurs; il ne s'écarta jamais de leur vo-» lonté, ne faisant rien non plus sans leurs ordres. Je » dis ceci, car il répétait sans cesse : *Un religieux ne* » *doit jamais rien faire sans la permission du supé-* » *rieur.* »

Les malades, connaissant le grand amour de Benoît pour cette vertu, recouraient souvent aux supérieurs pour engager Benoît à prier pour eux. On cite en particulier le fait relatif au comte Galletti de Gagliardi. « Il était moribond; ses parents coururent » implorer les prières du serviteur de Dieu, et de-» mandèrent aux supérieurs de lui en faire un com-

(1) *Le trésor*, etc., p. 380.

» mandement. L'obéissant Benoît descend à l'église, » se prosterne devant l'autel de la sainte Vierge, et » demande la vie du malade. Il vit alors la statue de » Marie s'animer et se lever sur l'autel. Au même mo- » ment un tombeau voisin s'ouvrit et se referma à la » voix de Marie, qui disait : *Voilà Laurent Galletti* » *mort et ressuscité*. Ayant remercié la Mère de miséri- » corde, Benoît retourna près du Père gardien et lui » raconta sa vision. Les parents du moribond, ayant » entendu ce récit, s'en allèrent pleins de joie et trou- » vèrent en effet le malade complétement guéri. Tous » attribuèrent ce miracle à l'obéissance de notre » saint (1). »

Son obéissance parut principalement dans la docilité avec laquelle, pendant tant d'années, il laissait toute occupation, même les plus doux entretiens avec Dieu, pour se rendre à la porte du couvent chaque fois qu'on l'appelait, afin de parler aux affligés ou aux malades, suivant l'ordre qu'il en avait reçu. « Ces » appels étaient si fréquents que le portier était fati- » gué et ennuyé de sonner la cloche pour le faire venir. » Il était souvent à peine reparti, il n'avait pas eu le » temps de monter à sa chambre, lorsqu'il fallait l'ap- » peler de nouveau. Non-seulement il obéit toujours à » la voix du supérieur qu'il reconnaissait dans le son

(1) *Vita*, etc., p. 28.

» de cette cloche, mais la joie de son visage indiquait » encore le contentement intérieur qu'il trouvait dans » l'obéissance (1). »

Il donna enfin la plus grande preuve de son amour pour une telle vertu, lorsqu'il dut consentir à prendre la charge de gardien dans le couvent. « Il faudrait ne » pas connaître son cœur pour ne pas estimer à son » juste prix un si grand sacrifice fait à l'obéissance » jurée (2). »

Pauvreté.

Benoît « combattit perpétuellement sous la conduite » de la pauurete euangelique (3), » et il éprouva la vérité de cette parole : « Celuy qui n'a rien possede » tout bien (4). » Toute sa vie, dans l'ermitage comme dans l'ordre de saint François, fut réglée d'après ces admirables maximes du patriarche d'Assise : « La » pauvreté est le trésor caché dans le champ de l'É- » vangile, le fondement et la base de notre ordre, la » voie spéciale du salut, le soutien de l'humilité, la » mère du renoncement à soi-même, le principe de » l'obéissance, la mort de l'amour-propre, la des- » truction de la vanité et de la cupidité, la racine de

(1) *Virtù*, *geste*, etc., p. 150.
(2) Loc. cit.
(3) *Le trésor*, etc., p. 389.
(4) Loc. cit., p. 388.

» la perfection dont les fruits sont cachés, mais très-
» abondants. La pauvreté est une vertu descendue du
» ciel, qui agit en nous, et qui nous met en état de
» mépriser tout ce qu'il y a de périssable : elle détruit
» tous les obstacles qui empêchent l'âme de s'unir
» parfaitement à son Dieu. Par l'humilité et l'amour,
» elle fait que les personnes dont elle est aimée de-
» viennent agiles comme de purs esprits, et prennent
» leur vol vers le ciel pour converser avec les anges,
» en vivant sur la terre. C'est un bien si excellent et si
» parfait, que nous, vases vils et abjects, nous ne mé-
» ritons pas de le contenir. »

Son cœur fut toujours rempli des sentiments d'amour du même saint, qui s'écriait en parlant de cette vertu : « Seigneur Jésus, montrez-moi les voies de
» votre très-chère pauvreté. Ayez pitié de moi et de
» ma dame la Pauvreté, car je l'aime avec tant d'ar-
» deur que je ne puis trouver de repos sans elle, et
» vous savez, ô mon Dieu, que c'est vous qui m'avez
» donné ce grand amour. Elle est assise dans la pous-
» sière du chemin et ses amis passent devant elle avec
» mépris. Voyez l'abaissement de cette reine, ô Sei-
» gneur Jésus, ô vous qui êtes descendu du ciel sur
» la terre pour en faire votre épouse, et pour avoir
» d'elle, par elle et en elle, des enfants parfaits. Elle
» était dans l'humilité du sein de votre Mère; elle
» était dans la crèche; elle s'est tenue tout armée

» dans le grand combat que vous avez combattu pour » notre rédemption. Dans votre passion seule, elle ne » vous a pas abandonné. Marie, votre mère, s'est ar- » rêtée au pied de la croix, mais la Pauvreté est montée » avec vous, elle vous a serré plus fort contre son » sein. C'est elle qui a préparé avec amour les rudes » clous qui ont percé vos mains et vos pieds; et lorsque » vous mouriez de soif, cette épouse attentive vous » faisait préparer du fiel... Vous êtes mort dans l'ar- » deur de ses embrassements...; elle ne vous a point » quitté, ô Seigneur Jésus, elle n'a permis à votre » corps de reposer que dans un tombeau étranger. » C'est elle qui vous a réchauffé au fond du sépulcre, » et qui vous en a fait sortir glorieux. Aussi vous l'avez » couronnée dans le ciel, et vous voulez qu'elle » marque les élus du signe de la rédemption. Oh! qui » n'aimerait pas la dame Pauvreté au-dessus de toutes » les autres! O très-pauvre Jésus! la grâce que je vous » demande est de me donner le privilége de la Pau- » vreté; je souhaite ardemment d'être enrichi de ce » trésor; je vous prie qu'à moi et aux miens il soit » propre à jamais de ne pouvoir rien posséder en » propre sous le ciel pour la gloire de votre nom, et » de ne subsister pendant cette misérable vie que de » ce qui nous sera élargi en aumône (1). »

(1) *S. Francisci opera*, part. I, p. 15 et 19.

Cette grâce obtenue si abondamment par saint François fut aussi l'une des plus grandes que Benoît reçut en échange de son amour. Le Père Paul de Vittinio dépose ainsi dans le procès : « Il était très-pauvre » dans ses habits et dans sa cellule. Les religieux, au » réfectoire, ont coutume de se donner parfois l'un à » l'autre quelque chose ; il ne le fit jamais, disant que » c'était contraire à la pauvreté. » — « Il craignait de » blesser une si précieuse vertu, même dans le simple » langage. En parlant des choses destinées à son usage, » il s'abstint constamment de dire *miennes*. Il se ser- » vait toujours du mot *nôtres*. Il voulait indiquer par » là que ces choses n'appartenaient pas plus à lui » qu'aux autres (1). » Et en ceci, nous le remarquerons, non-seulement il n'y a pas de petitesse méprisable dans une telle fidélité, comme l'esprit du monde pourrait le comprendre. Cette perfection de langage montre au contraire une désappropriation intérieure complète, conséquemment une mort et une des plus sensibles peut-être dans la vie religieuse. Ceux-là seuls qui l'ont éprouvé peuvent bien le comprendre.

Aimant à ce point la pauvreté, Benoît se refusait souvent non-seulement tout superflu, mais encore bien souvent le nécessaire. « Les religieux, dit le » Père Chrysante de Palerme dans sa déposition,

(1) *Virtù, geste*, etc., p. 154.

» étaient vêtus alors d'un drap très-commun, mais » le Père F. Benoît en avait adopté un d'étoffe qu'on » nomme en Sicile *arbaxo*, c'est-à-dire la plus gros- » sière de toutes. » — « Il n'avait dans sa chambre » qu'un sac plein de paille; les témoins ne se rap- » pellent pas y avoir vu la plus misérable couverture » dont il pût se garantir du froid pendant l'hiver. » Une croix tracée sur le mur avec du charbon, » et quelques pieuses images en papier, formaient » toute la décoration de ce réduit, qu'il avait cou- » tume de nommer son palais. La nuit, quand il » parcourait le couvent, il le faisait toujours sans » lumière. Il répondait aux religieux qui lui en de- » mandaient la raison : *Ainsi me l'enseigne la sainte* » *pauvreté* (1). »

Dieu témoigna par un miracle bien éclatant combien l'extrême amour de Benoît pour la pauvreté lui était agréable, même dans les plus petites choses (2). « Lorsqu'il était cuisinier dans le couvent de Palerme, » il arriva que les jeunes religieux lavant la vaisselle, » suivant l'usage, ne mettaient pas de soin à conserver » les restes du repas, et laissaient tout perdre dans » l'eau. Poussé par son zèle, Benoît s'en étant aperçu, » leur dit : *Je vous en prie, mes frères, ne jetez pas*

(1) *Virtù, geste,* etc.

(2) Ce miracle fut constaté, de la manière la plus authentique, dans le procès de canonisation fait à Rome, en 1715.

» *ces restes, qui vous semblent si peu de chose : donnez-* » *les aux pauvres ; c'est le sang de ceux qui nous ont* » *fait l'aumône pour l'amour de Dieu.* Les jeunes reli- » gieux regardant comme scrupuleuse cette délicatesse » de conscience, continuèrent comme auparavant, et » reçurent en riant l'avis de Benoît. Le zèle de celui-ci » redoubla ; il prit le petit balai servant à nettoyer » l'évier et auquel il se trouvait quelques restes atta- » chés ; puis il ajouta : *Voyez, mes enfants, si je vous* » *ai dit vrai.* En même temps il sortit du balai, qu'il » passait dans sa main, un sang vif et abondant. Un » événement aussi extraordinaire causa une grande » stupeur à ces jeunes gens qui le racontèrent aux » autres. Après la mort du saint, le grand inquisiteur » du royaume fit représenter le fait en un tableau » plusieurs fois reproduit (1). »

Chasteté.

La chasteté fut toujours pour Benoît, comme pour toutes les âmes données sincèrement à Dieu, « vn » thresor du ciel, que l'estime de la terre ne peut » priser. » Il comprit tout particulièrement que « la » virginité rend l'homme terrestre semblable aux anges » du ciel, qu'elle met le ciel dans la terre et esleue la » terre au-dessus des cieux (2). » — « Et qu'y a-t-il en

(1) Loc. cit., p. 155.
(2) *Le trésor*, etc., p. 344 et 402.

» effet de plus doux que la virginité? qu'y a-t-il de » meilleur et de plus brillant? La splendeur dont elle » est entourée a plus d'éclat que celle du soleil qui » éclaire le monde. C'est elle qui, après nous avoir » débarrassés de tous les vains intérêts du siècle, nous » rend capables de porter nos regards épurés sur le » soleil de justice (1). Il apprécia tout particulièrement le prix donné à cette vertu par le vœu religieux. Il avait compris cette belle doctrine d'un saint guide dans les voies de la vie intérieure. « Les fleurs qui se » sont montrées en vostre terre, dit le révérend d'A- » vila, s'entendent par la proposition de la virginité » que Dieu vous ha donnée, laquelle pour n'estre en- » core ferme par le veu s'appelle fleur. Et Jésus-Christ » dit que cete fleur ha apparu en nostre terre, pour » ce que le corps de la Vierge particulièrement est » de Jésus-Christ, et sa terre, qui lun fructifie, et » rend non trente ou soixante fois autant, mais cent » fois, pour ce que la virginité est la chose la plus » haute que l'on puisse avoir en ce qui touche la » chair (2). »

Les écrivains de sa vie et les témoins du procès canonique nous prouvent ceci pour Benoît, en nous montrant comment il pratiqua cette vertu.

(1) Saint Jean Chrysostome, *Traité de la virginité*, c. 13.

(2) *Epistres spirituelles du R. P. J. d'Avila*, traduites par Gabriel Chapuis. In-12. Paris, 1588, part. II, ep. 3.

Ils parlent tous de l'extrême réserve avec laquelle il veillait sur lui-même, particulièrement lorsqu'il s'entretenait avec les femmes. Guillaume de Piazza, entre autres, fit cette déposition : « Lorsqu'il parlait avec » les femmes, il tenait les yeux fixés à terre et ne » les levait jamais. Quand elles voulaient lui baiser » la main, il leur présentait son habit. Son grand » amour pour la chasteté lui faisait dire qu'on devait » fuir leur commerce et parler avec elles le moins » possible. Il avertissait les frères qui allaient quêter » dans la ville, et moi tout particulièrement, de » marcher avec une grande modestie, de ne jamais » regarder une femme en face, même en lui par» lant. »

La duchesse de Montalto eut, il est vrai, de longues et fréquentes conférences avec lui ; car il la calmait et la fortifiait dans ses peines ; mais jamais elle ne le vit fixer sur elle son regard. On lui demanda plusieurs fois pourquoi il refusait de se laisser baiser la main par les femmes, suivant l'usage si général et si religieux du pays. Il répondait : « En » ces actes de respect, le démon peut tromper et » faire quelque gain. » Il répétait souvent aussi la maxime des maîtres de la vie spirituelle : « Dans » cette guerre, on triomphe, non en combattant, » mais en fuyant. » Et c'est ainsi qu'il mérita le beau titre de *temple de la virginité*, que lui décerna

la ville de Palerme en le choisissant pour protecteur (1).

Les historiens attribuent à sa grande vertu de chasteté un fait miraculeux arrivé au couvent de Sainte-Marie de Jésus. On vint un jour lui demander du feu dans sa cuisine. Benoît prit dans ses mains une quantité de charbons allumés sans éprouver le moindre dommage. En le garantissant de l'action du feu matériel, Dieu, disent ses historiens, voulait montrer combien il avait su vaincre généreusement le feu impur.

Humilité.

« Sans l'humilité il n'y a point de vertu, et auec » l'humilité sont toutes les vertus, disoit l'humble » sainct François de Paule (2). » Cette vérité si importante dans la vie chrétienne s'applique tout particulièrement à la chasteté, délicate « fleur semée par » la Vierge Marie (3). » La chasteté, que le feu mauvais consume, a son principe dans le divin amour

(1) On peut voir l'acte public qui en fut dressé dans l'année 1652.

(2) *Le trésor*, etc., p. 369.

(3) *Epist. spirit.* du B. d'Avila. — Cette expression de fleur dut s'entendre au sens propre, plus d'une fois, pour des saints particulièrement favorisés de Dieu, comme saint Philippe Néri et beaucoup d'autres. Voici ce qu'on lit à ce propos du B. Nicolas Fattore : « Le Seigneur notre Dieu lui fit la grâce de sentir

dont le feu très-pur doit être gardé sous « la cendre » de la saincte humilité. — Les biens sont grands qui » viennent en cette cendre d'humilité, et ne fault que » personne soit despourueu d'icelle, s'il ne veut estre » despourueu de Dieu : car comme sainct Augustin ha » dict : Vous estes très-hault, ô Dieu; et les humbles » de cœur vous seruent de maison et sont ceux es- » quels vous logez (1). »

Benoît dut posséder en abondance, et posséda, en effet, ces dons que Dieu réserve pour les humbles; car l'humilité de cœur la plus profonde fut constamment le mobile de sa vie. Une de ses plus fréquentes paroles était celle-ci : *Mes enfants, priez Dieu qu'il nous fasse humbles*. Toutes les fois que l'occasion s'en présentait, il était heureux d'être méprisé, d'être appelé pécheur et traité comme tel. S'il recevait quelque marque d'estime, il faisait tout au monde pour s'y soustraire. Mais lorsqu'il s'entendait adresser ces termes de mépris : *esclave, chien, messere* (2) que lui attiraient bien souvent sa couleur et la condition

» un parfum tout particulier dans les monastères de vierges » sacrées. Lorsqu'il y entrait et que ce parfum arrivait à lui, » il éprouvait une joie inexprimable, et il s'écriait avec trans- » port : « *Virginitas, virginitas! Sursum corda! Sursum cor-* » *da! Pensons, pensons toujours au divin Époux, à la Mère* » *très-pure du divin Époux.* » — *Vita*, etc., lib. II, c. 10.

(1) *Epist. spirit.* du B. d'Avila, part. II, ep. 9.

(2) Terme de mépris du dialecte sicilien.

de son père, il en était dans la joie. Le Père Chrysante de Palerme dépose, au sujet de l'attention qu'il avait à fuir les témoignages d'estime publique : « Je l'ac-» compagnai deux fois en ville, et je vis qu'il évitait » les chemins fréquentés, passant ordinairement hors » des murs et entrant par la porte plus voisine du lieu » où il avait affaire. Comme partout, on accourait » pour lui baiser la main, en signe de dévotion et de » respect, il la retirait sous la manche de sa tunique, » laissant baiser seulement l'habit. Il montrait tou-» jours une grande peine pour ces marques de véné-» ration qu'il recevait du peuple. » Il en était aussi tout étonné, ne comprenant pas comment tant de gens pouvaient s'aveugler au point de le respecter et de lui donner de pareils témoignages d'estime, lui qui se considérait comme le plus grand pécheur.

Tognoletto, dans la vie du saint, rapporte un trait tout à fait singulier qui prouve combien il aimait et recherchait le mépris. « Il y avait à Palerme une » femme noire esclave qui avait la plus grande dévo-» tion pour le serviteur de Dieu. Chaque fois qu'elle » le rencontrait dans la ville, elle lui baisait l'habit » avec beaucoup de révérence, et invitait les autres » à faire comme elle, l'appelant le père saint. Elle le » suivait un grand espace de temps, répétant les » mêmes paroles et se recommandant à ses prières. » L'humble Benoît en éprouvait le plus grand déplai-

» sir, et il cherchait le moyen d'empêcher cette femme » de lui rendre de pareils honneurs. Il y réussit, un » jour qu'il la trouva vendant des œufs sur une place. » Comme à l'ordinaire, elle s'approcha du serviteur » de Dieu, qui lui prit ses œufs, les mit à terre et les » écrasa tous. Outrée de cette action, la femme l'ac- » cabla d'insultes, ne lui disant plus père saint, mais » l'appelant un démon, et lui adressant d'autres pa- » roles injurieuses, et lui demandant le prix de ses » œufs. Le serviteur de Dieu s'en alla plein de joie, » sans répondre une seule parole et choisissant à » dessein les rues les plus fréquentées, parce que » cette femme le suivait en l'injuriant. Il espérait » par là faire perdre la bonne opinion qu'on avait de » de lui. Il retourna enfin au couvent, où la femme le » suivit, criant et l'insultant toujours. Là, il lui donna » de quoi la compenser largement de la perte de ses » œufs (1). »

Esprit de mortification.

Le saint noir avait un grand esprit de mortification extérieure et intérieure. Nous en avons déjà vu bien des preuves dans ce récit. Nous y joindrons quelques autres traits plus remarquables, consignés dans les procès canoniques.

(1) *Parad. seraf.*, part. I, lib. III, c. 6.

On peut dire, en premier lieu, qu'il jeûnait toute l'année; car, à l'exemple de saint François, outre le carême ordinaire, il en observait sept autres : le premier, pour Noël, commençait le 2 novembre et finissait la veille de la fête; le second, de quarante jours, à partir du lendemain de l'Épiphanie; le troisième, depuis le mercredi après Pâques jusqu'à la Pentecôte; le quatrième, depuis l'octave de la Pentecôte jusqu'au 28 juin, pour la fête des saints Apôtres; le cinquième, pour l'Assomption, depuis le 30 juin jusqu'à la veille de la fête; le sixième, pour saint Michel, depuis le 16 août jusqu'au 28 septembre; enfin celui de la Toussaint, depuis le 30 septembre jusqu'au dernier d'octobre. Son abstinence redoublait à l'approche de certaines solennités. Il jeûnait au pain et à l'eau tous les vendredis, en mémoire de la douloureuse passion du Sauveur. Le frère Guillaume de Piazza dépose, en outre, ce qui suit : « Benoît fut » très-mortifié dans sa manière de vivre. A la table » commune, il goûtait les choses, mais ne les mangeait pas. J'étais près de lui au réfectoire un jour » où l'on porta des cerises dont la saison commençait. Comme c'étaient les premières, je voulus m'en » abstenir par mortification. F. Benoît m'en demanda » la cause, que je lui avouai; il me répondit que la » vraie manière de se mortifier n'était pas de se priver entièrement des choses, mais de les laisser

» quand on en avait goûté un peu. De cette manière, » disait-il, on enlève le goût au sens et on mortifie le » corps. Il ajouta qu'il fallait goûter de toutes les » choses offertes en aumône, par reconnaissance pour » ceux qui les donnaient et pour leur faire plaisir. »

Il ne se contentait pas d'une mortification aussi étroite dans sa nourriture; sa manière de se vêtir lui en offrait aussi plusieurs moyens, comme déjà nous l'avons vu. Par exemple, il ne quitta jamais la tunique qu'il s'était faite à la Mancusa avec des feuilles de palmier, sinon pour y ajouter quelquefois un cilice encore plus dur. Il alla de même constamment nu-pieds dans toutes les saisons. Le sommeil qu'il prenait suffisait à peine pour lui procurer un indispensable soulagement dans ses fatigues. Il l'interrompait non-seulement par les oraisons dont nous avons parlé, mais encore par de rudes disciplines. D. Alphonse Mendula dépose à ce sujet dans les procès canoniques : « Je vis souvent, dans la cellule du P. F. Benoît, des taches de sang à terre et sur les murailles. » Cela venait des disciplines qu'il prenait en particulier. J'en vis une toute sanglante et armée d'étoiles » en fer. » On remarqua la même chose à l'église, comme l'atteste le P. Chrysante de Palerme dans sa déposition. « Il venait, dit-il, chaque fois que les religieux prenaient la discipline. On vit souvent dans » la chapelle de saint Jérôme des gouttes de sang par-

» fois multipliées. Les autres novices et moi nous pen-
» sions tous que Benoît était allé là prendre la disci-
» pline. »

Le P. Grégoire de Palerme le confirme en déposant : « J'avais ma cellule sous la sienne. Chaque nuit
» je l'entendais se donner pendant longtemps de rudes
» disciplines. » Le F. Chérubin, de la même ville, dit
» aussi : « Je l'ai vu bien des fois dans la forêt de la
» montagne, où est situé le couvent. A genoux, pen-
» dant plusieurs heures, il y faisait oraison et prenait
» la discipline jusqu'au sang. »

On voit par là combien Benoît était détaché de ces vaines et fausses joies de la terre dont un poëte chrétien dit avec tant de raison :

Vos plaisirs plus vistes que l'onde
Goutte à goutte s'en vont l'un l'autre s'effaçant;
Tels se perdent la neige et les espoirs du monde
Sous les pieds du premier passant (1)

On voit combien il était pénétré de l'amour des souffrances, qui fut le propre de tous les saints et qui se perpétue aussi constamment dans l'Église que les autres dons puisés au cœur de Jésus.

Le trait suivant montre à quel héroïsme cet amour porte souvent les âmes les plus inconnues au monde et à l'Église elle-même.

(1) *Vie de sainte Rite*, etc., par le P. S. Martin.

Voici ce qu'on rapporte d'un pauvre mort à Paris, il y a environ quatre ou cinq ans. « Ce pauvre vivait » seul et ne recevait d'autres soins que ceux de la » charité; aussi la sœur M*** le visitait assidûment. » Elle était fort édifiée de sa parfaite résignation à la » sainte volonté de Dieu, dans les grandes souffrances » que lui faisait éprouver sa dernière maladie. Il par- » lait peu, et sa patience était la seule chose qui parût » en lui.

» La sœur avait remarqué qu'il ne se découvrait ja- » mais le front lorsqu'elle venait le voir, quoiqu'il fût » exact aux autres témoignages de respect envers elle.

» Ce pauvre est venu à mourir. On ne lui connais- » sait pas de famille; la sœur M*** dut l'ensevelir. » Elle souleva alors le bonnet que ce cher pauvre » portait toujours, et elle vit une couronne d'épines » profondément enfoncée sur cette sainte tête. On a » enterré ce pauvre comme tous les autres, et nous » ne connaîtrons qu'au dernier jour combien il a aimé » Notre-Seigneur. »

VII.

DERNIÈRE MALADIE ET MORT DU SAINT.

Ainsi comblé de vertus et de mérites, Benoît arriva au jour de sa bienheureuse mort, ou plutôt de son union éternelle avec Dieu.

Dans le courant de février 1589, il tomba malade. Un riche marchand, J. D. Rubiana, ayant été averti, comme il l'avait demandé, du danger que courait Benoît, arriva au couvent et se rendit aussitôt près du saint. Benoît lui dit : « Pour cette fois, il plaît à Dieu » que je guérisse, mais à l'autre maladie qui arrivera » bientôt je quitterai ce monde, parce que mon temps » est fini. »

Le 4 mars suivant, il fut pris d'une fièvre qui donna bientôt les plus graves inquiétudes. Benoît connut clairement que sa mort approchait. Il vit « le jour, » l'heure, et les plus détaillées circonstances de son » heureux passage (1). » Le Père Ambroise de Palizzi voyant qu'il ne pouvait tarder longtemps à mourir, lui dit un jour : « Nous aurons bien de la peine, le

(1) *Virtù, geste*, etc., p. 164.

» jour de votre mort, à cause du grand concours de » peuple qu'on verra ici. » Le saint lui répondit : « Ne » craignez rien, mon Père ; le jour où je mourrai, il » n'y aura pas de foule ; à peine s'y trouvera-t-il quel» ques personnes, mais on viendra ensuite. Si mon » corps n'est pas enterré aussitôt, il y aura une grande » multitude et beaucoup de tumulte. Je vous supplie » donc de me faire enterrer sans retard. » Ainsi déposait F. Antoine de Girgenti dans le procès canonique, et l'événement prouva la vérité de cette prophétie.

Plusieurs saints eurent, comme Benoît, la grâce de connaître le moment précis de leur mort. Sainte Françoise Romaine reçut, entre autres, cette faveur, et y répondit par un trait plein de délicatesse et de charme. « Elle ne voulut, dit l'auteur de sa vie (1), » prendre aucun repos la dernière nuit, sachant » qu'elle allait entrer bientôt dans le repos éternel. »

On vit quelque chose de semblable en Benoît. Il obéissait, il est vrai, par esprit de renoncement et de mortification, au médecin et aux infirmiers qui le soignaient. Mais pensant aux souffrances de Notre-Seigneur sur la croix, il lui en coûtait beaucoup de prendre un soulagement quelconque dans ses maux. « Pourquoi user de tant de délicatesses envers le

(1) Liv. III, c. 5.

» corps? disait-il. A quoi bon tant de remèdes et tant » de médecines? Pourquoi me soigne-t-on si bien, » lorsque, pour mon amour, le Sauveur du monde a » souffert tant et de si cruels tourments dans sa » Passion? »

Le 3 avril, prévoyant qu'il devait le lendemain quitter la terre, il voulut recevoir tous les sacrements. Les religieux l'entouraient. Il plaça en signe d'humiliation et de pénitence son cordon sur son cou, demandant pardon avec larmes de ce qu'il nommait ses offenses et ses scandales pour tous. On lui donna ainsi le saint viatique et l'extrême-onction. Quelque temps après, F. Guillaume de Piazza croyant qu'il allait expirer alluma deux cierges bénits; mais Benoît lui dit : « L'heure n'est pas encore venue, mon enfant; quand » il sera temps, je vous avertirai. » A ce moment le visage de Benoît brilla d'une admirable lumière. Il avait les yeux fixés vers le ciel; il appela d'un signe F. Paul et F. Guillaume de Piazza, qui se trouvaient présents et leur dit : « Préparez quelques siéges pour » les saintes qui viennent me visiter. — Et toutes ces » vierges où les mettrons-nous? » F. Paul, qui n'avait rien compris aux paroles du saint, répondit : « Nous » les mettrons dans une abbaye. — Toutes? dit Be- » noît. — Toutes, répliqua Paul. » Et Benoît ajouta : « O grand Dieu! ô chose étonnante! » Les religieux » lui affirmant qu'ils ne voyaient rien, le saint reprit :

« Mais ne voyez-vous pas sainte Ursule en compagnie » de ses chastes vierges, si nombreuses qu'on pourrait » en remplir le plus vaste monastère? »

Il était facile de voir qu'en ce moment Benoît n'était nullement dans le délire. « La lucidité de son » esprit jusqu'au dernier moment, la dévotion toute » spéciale qu'il avait eue pour ces saintes vierges, la » splendeur merveilleuse qui brillait sur son visage, » l'odeur de paradis que dès ce moment exhalait son » corps, firent comprendre que Dieu le favorisait d'une » visite de ses saintes protectrices (1). » La réponse qu'il fit peu après au P. Ambroise de Palizzi, confirma encore les religieux dans leur conviction à cet égard. « Cette question est une curiosité, » répondit-il à ce Père, qui lui demandait s'il avait eu quelque vision dans sa maladie.

Il fut favorisé d'une seconde grâce de même nature, un peu plus tard. La lumière qui brillait sur son visage devint si vive qu'elle éclairait la chambre où il était couché. Il se retourna du côté de F. Guillaume et lui dit : « Faites des caresses à notre Frère Antoine » de Caltagirone. — Où est-il? » répondit F. Guillaume. — Et Benoît : « Ne le voyez-vous pas? il est ici, dans » la chambre. »

Or ce religieux était mort en odeur de sainteté de-

(1) *Virtù, geste*, etc., p. 166.

puis quelques années. Au moment où Benoît parlait, le corps était exposé dans l'église de Caltagirone, et Dieu l'avait honoré par des prodiges.

Benoît se leva enfin sur son séant et dit à F. Guillaume : « Mon frère, l'heure est venue, préparez les » cierges. » Puis, croisant les mains sur sa poitrine et prononçant avec plus de tendresse encore que de coutume les noms bénis de Jésus, Marie et saint François, il leva les yeux au ciel, dit ces paroles du Sauveur mourant : « Seigneur, je remets mon esprit » entre vos mains. » Il se recoucha ensuite, et il expira en paix, le 4 avril 1589, le mardi après Pâques. Il avait environ soixante-cinq ans, dont dix-sept passés dans la solitude et vingt-sept dans l'ordre de Saint-François.

Funérailles et grâces plus remarquables obtenues après la mort du Saint.

Aussitôt après sa mort, les religieux, par la grande estime de sainteté qu'ils avaient conçue de lui, lui enlevèrent ses habits, lui taillèrent les cheveux et les ongles, pour les donner comme reliques au grand nombre de personnes qu'ils prévoyaient devoir en demander.

Par une circonstance impossible à prévoir, toute la population se trouvait attirée loin du couvent de Sainte-Marie, à la visite de l'église du Saint-Esprit,

pour le mardi de Pâques. Aussi, à l'exception de Rubiano, du médecin et de quelques autres personnes, nul ne vint au couvent ce jour-là. La prophétie de Benoît s'accomplit par là d'une manière tout à fait imprévue. Les religieux en profitèrent pour l'enterrer, suivant qu'il les en avait avertis d'avance. A peine le bruit de cette perte publique fut-il répandu, que le vice-roi vint pour honorer le saint corps. Il fut très-peiné de voir que l'inhumation avait déjà eu lieu. Il voulut se faire ouvrir la sépulture pour le revoir au moins une fois; mais par une disposition particulière de la Providence, il ne fut pas possible de le satisfaire.

L'archevêque de Monreale, le grand inquisiteur du royaume, une quantité d'ecclésiastiques et une foule immense de peuple se rendirent également à Sainte-Marie. Une odeur de paradis qui s'était répandue dans l'église et partait du saint corps remplissait tout le couvent. Les louanges et les actions de grâces étaient dans la bouche de tous. On rappelait ses vertus, ses prophéties, ses bienfaits ou ses miracles, et l'on s'adressait à lui pour obtenir de Dieu des grâces nouvelles. Tous blâmaient les religieux de ce qu'ils avaient enlevé si vite le saint corps à la vénération du peuple. Pendant bien des années il y eut un grand concours à son tombeau; mais on y venait en foule, surtout dans les premiers mois. On se disputait la faveur d'obtenir,

comme des reliques, les objets qui lui avaient appartenu. En peu de temps sa renommée se répandit partout, avec le bruit des miracles opérés chaque jour à son intercession. La terre de San-Fratello, patrie du saint, voulut en éterniser la mémoire par la construction d'un couvent de franciscains réformés. Peu d'années après, on plaça sur le maître-autel de l'église jointe à ce couvent une statue et des reliques de Benoît.

De la Sicile sa renommée passa en Italie, en Espagne, en Portugal et dans toute l'Europe catholique. A Lisbonne, on institua en son honneur une procession formée par un grand nombre de nègres esclaves, qui célébraient cette fête avec grande pompe et dévotion. Dans l'Amérique, les pauvres esclaves de sa race qui avaient été pendant sa vie l'objet de ses plus ferventes prières, propagèrent son culte avec un enthousiasme facile à comprendre. Clément VIII, au récit des miracles dont il avait lu la relation, l'appela *Bienheureux*, et dès le temps de Paul V on publiait, avec l'approbation de ce pontife, des images de Benoît portant le même titre.

Pendant ce temps et dès les premiers instants qui suivirent sa mort, des grâces de toute nature furent obtenues par son intercession. Une de ses nièces, nommée Bénédicte Nastasi, ayant appris qu'il était sur le point de mourir, se retira dans sa chambre pour prier et pleurer sur la perte qui la menaçait.

Elle vit tout à coup voler vers elle une blanche colombe et elle entendit ces paroles : *Ne demandes-tu rien, Bénédicte?* L'heureuse jeune fille reconnut la voix de son oncle. Elle reprit courage et dit : *Où allez-vous? — Au ciel.* Telle fut la douce réponse qu'elle reçut. Alors, transportée de joie et de douleur en même temps, elle courut raconter ce fait à Rubiano, son bienfaiteur. Elle pouvait à peine parler par l'abondance de ses larmes. Rubiano courut au couvent, mais Benoît était déjà mort. Bénédicte vécut et mourut en sainte religieuse. Elle avait été guérie miraculeusement au monastère, dans une dangereuse maladie, par l'intercession de son oncle.

Ainsi commença la suite des nombreux prodiges opérés par l'intercession du saint noir, à son tombeau ou par l'attouchement de ses reliques. Les procès canoniques sont remplis de guérisons merveilleuses arrivées par ce moyen. Nous parlerons de deux seulement, parce que, indépendamment de la guérison, il y eut encore une intercession du saint sous une forme des plus consolantes. La première eut lieu pour Octave Gemma de Naples. Voici comment le père de cet enfant déposa sur ce fait dans le procès de 1625 : « Je suis venu de Naples l'année dernière et je menai » avec moi mon fils Octave, âgé d'environ six ans. » Jusque-là, complétement estropié, il ne pouvait se » tenir debout sur ses jambes. Ayant entendu parler

» des nombreux miracles que Notre-Seigneur opère
» au moyen de son serviteur F. Benoît de San-Fra-
» dello, je me recommandai à lui avec un grand sen-
» timent de cœur. Je lui fis même le vœu de donner
» à mon enfant l'habit de Saint-François si j'obtenais
» la grâce. Je le priais continuellement, lorsqu'une
» nuit il m'apparut, de telle sorte que je dois regarder
» ceci comme une vision; et il me dit ces paroles :
» *Réjouis-toi, tu auras la grâce.* Je me sentis fortifié
» intérieurement et je conçus les plus grandes espé-
» rances que la chose arriverait. Le matin, trouvant
» mon fils mieux, je le conduisis à l'église de Sainte-
» Marie de Jésus pour l'offrir au Père F. Benoît et
» pour lui faire toucher et baiser le cercueil renfer-
» mant le saint corps. Là nous fîmes tout ce que j'ai
» dit avec une grande dévotion. Mon fils n'avait pu
» monter de lui-même jusqu'à l'endroit où se trouve
» le cercueil; il en descendit aussitôt sans aide et par-
» faitement guéri. Il put marcher dès ce moment sans
» aucun appui, et il se trouve encore aujourd'hui dans
» le même état de santé parfaite. »

Melchior Biandi de Palerme obtint une faveur semblable avec des circonstances plus frappantes encore. Il était depuis longtemps réduit au plus triste état, passant les jours et les nuits sans sommeil au milieu de grandes douleurs. « Une nuit qu'il veillait ainsi, il
» lui sembla qu'il se trouvait couché sur son lit, il est

» vrai, mais dans l'église de Sainte-Marie de Jésus, » près de l'endroit où était le corps de saint Benoît, » à côté de la porte de la sacristie. Il vit à cette porte » un religieux qu'il reconnut à son habit et à la cou- » leur de son visage pour le saint noir. A cette vue, » Melchior se sentit animé d'un grand sentiment de » dévotion et d'une joie très-sensible. Il essaya de se » lever pour mieux s'assurer du lieu où il était réel- » lement et s'il avait ou non le délire. Ayant reconnu » que son mal ne lui permettait aucun mouvement, il » s'écria plein de foi : *O Père F. Benoît, priez Dieu* » *et saint François que je recouvre la santé.* Le saint » lui répondit : *Mon fils, console-toi, Notre-Seigneur* » *t'a fait la grâce.* A ce moment le malade sentit » venir le sommeil que la douleur lui avait enlevé » pendant bien des nuits, et il éprouva en même » temps un grand soulagement dans tout le corps. Il » dormit pendant trois ou quatre heures; lorsqu'il » s'éveilla, il lui sembla qu'il se trouvait encore au » même lieu; seulement, derrière Benoît, il y avait » un autre religieux d'une taille plus élevée, d'un » visage vénérable et d'une grande modestie de re- » gard. Comme il sentait, de manière à n'en pas » douter, une amélioration dans son état, il s'écria » de nouveau à haute voix : *O Père F. Benoît, priez* » *Dieu et saint François pour moi.* Benoît lui dit en- » core : *Mon fils, console-toi, Notre-Seigneur t'a fait*

» *la grâce.* La couleur noire du saint fit venir à Melchior la pensée que c'était peut-être une illusion du démon. Pour s'en assurer, il ajouta : *O Père, quel signe me donnez-vous pour me prouver que Dieu m'a fait la grâce?* Alors Benoît fit trois fois le signe de la croix du côté du malade, et à l'instant la vision disparut. Au même moment toute douleur et tout signe de maladie cessèrent. Melchior, rempli de la consolation intérieure la plus douce et le cœur plein de dévotion, se leva sans le secours de personne; il se mit à marcher : il était libre et entièrement guéri (1). »

Non-seulement Benoît rendit après sa mort la santé aux malades, mais plusieurs morts furent ressuscités à son intercession.

Le 21 octobre 1627, Françoise Panicella de Palerme mit au monde un enfant, qu'on baptisa de suite et qui mourut immédiatement après. Le père, s'adressant au saint noir, fit vœu de nommer cet enfant Benoît s'il revenait à la vie. Le curé vint quelque temps après pour les funérailles et l'on emporta en effet le corps, la face découverte, suivant l'usage; mais, dans le chemin, ce bienheureux petit ressuscita, se mit à crier, et on le reporta plein de vie à la maison. Il reçut le nom de Benoît, « afin qu'il se rappelât

(1) Loc. cit., p. 204.

» son saint libérateur toutes les fois qu'il serait ap-
» pelé (1). »

Isabelle, épouse du capitaine Mendez, demeurant à San-Fratello, avait eu son mari guéri d'une maladie dangereuse par l'intercession de Benoît. Un de ses enfants mourut; elle courut aussitôt le porter au couvent, où l'on conservait les reliques du saint. Le gardien, qu'elle en avait prié, fit avec les reliques le signe de la croix sur la poitrine de l'enfant. Immédiatement celui-ci « retourne à la vie, ouvre les yeux,
» remue les membres et pleure. — Isabelle ordonne
» à la nourrice de donner un peu de lait à l'enfant,
» qui se leva aussitôt, se mit à marcher et à jouer
» comme s'il n'avait jamais été malade (2). »

Un troisième enfant fut sauvé de même, avec des circonstances beaucoup plus précieuses. La grand'mère du petit ressuscité attesta le fait dans le procès. Après avoir dit qu'il était né sans vie, elle ajoute : « Comme
» j'ai beaucoup de dévotion au Père F. Benoît de San-
» Fratello, je ne laisse jamais passer un jour sans
» aller me recommander à lui et sans visiter sa reli-
» que, conservée dans l'église des Pères réformés de
» ce pays. Je m'adressai à lui, je lui demandai son
» secours, pleine de foi que Notre-Seigneur me con-
» solerait par son moyen. Je m'agenouillai donc à la

(1) Loc. cit., p. 209.
(2) Loc. cit., p. 212.

» maison, et, devant tout le monde, je fis vœu que
» si cet enfant revenait à la vie, je le vêtirais toujours
» de l'habit de saint François. Je le suppliai au moins
» de le faire vivre assez de temps pour recevoir le
» saint baptême, qu'ensuite il pouvait mourir; pourvu
» que son âme ne se perdît pas, j'étais contente. A
» peine eus-je fait cette prière et ce vœu que l'enfant
» jeta un cri et revint à la vie; car je l'ai toujours cru
» et juré, et ainsi encore je jure, il était véritablement
» mort. Pleins de joie et de consolation, nous remer-
» ciâmes Dieu et son serviteur avec beaucoup de lar-
» mes; l'enfant était non-seulement vivant, mais fort,
» hors de tout danger, à tel point qu'il fut baptisé
» sans empressement, avec toutes les cérémonies de
» l'Église. — Le premier habit qu'on lui fit fut l'habit
» de l'ordre du Père F. Benoît. Il le porte encore et,
» avec l'aide de Dieu, il le portera toute sa vie (1). »

Translation du corps et canonisation.

Le corps du saint fut enterré d'abord dans la sépulture commune des religieux. Les grâces éclatantes qu'on obtenait chaque jour déterminèrent les supérieurs à faire ouvrir le caveau et à placer du moins en un lieu distinct ces saintes dépouilles.

(1) Loc. cit., p. 210.

Ensuite, sur l'autorisation du cardinal Mattei, protecteur de l'ordre, on le sortit du caveau commun. Cette première translation eut lieu le jour de l'Ascension 1592, trois ans après la mort du saint. On le trouva non-seulement intact en toutes ses parties, mais l'odeur embaumée qui en sortait remplit de nouveau l'église et tout le couvent. On le vêtit d'un nouvel habit, et on le plaça dans une niche pratiquée dans la sacristie. La dévotion des peuples se ranima avec une nouvelle force. Le marchand Rubiano, dont nous avons parlé, prit l'affaire tellement à cœur, qu'à force d'instances il y intéressa fortement le roi Philippe III. Ce prince ordonna de faire, à ses frais, une châsse d'argent pour renfermer le corps. Il agit ensuite à Rome, et il obtint que le sacré dépôt fût transporté, cette fois, dans l'église. La cérémonie eut lieu le 3 octobre 1611. On le plaça dans une niche de la chapelle de la sainte Vierge. La châsse vitrée permettait au peuple de vénérer plus librement le saint corps. Il y vint de nouveau une foule de pèlerins de toutes les contrées environnantes, et même de pays fort éloignés.

Rubiano, pendant ce temps, avait publié une notice historique sur les vertus et les miracles de Benoît; et le 5 août 1594, on avait commencé, sur ses instances, le premier procès. L'ordre prit en main la cause, après la mort du généreux dévot de Benoît.

Le roi d'Espagne, Philippe IV, imita son prédécesseur dans le zèle qu'il déploya pour la poursuite du procès; puis on resta pendant longtemps sans agir. Le 31 mars 1713, le sénat de Palerme, après avoir déclaré Benoît protecteur de la ville, fit une instance à Clément XI pour reprendre la cause. Et le saint fut déclaré bienheureux en 1743. Pie VI avait rendu le décret pour la canonisation, dont la solennité n'eut pas lieu avant le règne de Pie VII. La cérémonie se fit le jour de la sainte Trinité, 24 mai 1807.

CONCLUSION.

Cette vie est offerte aux pauvres et aux petits, aux humbles de cœur; aux âmes simples que le cœur du divin Jésus chérit d'une tendresse toute particulière; aux âmes d'abandon qui ont reçu la grâce de mépriser pour le divin amour les pompes du monde, les dons de l'intelligence comme ceux de la fortune, les affections du cœur et les joies de l'esprit. Elle est offerte aux âmes obscures, sans ministère et sans action apparente sur la terre, aux âmes qui vivent de solitude et de prière, à celles dont le séraphique Père de Benoît disait, dans son amour d'universelle pauvreté : « Plusieurs s'appliquent entièrement à la » science en s'écartant de l'oraison et de l'humilité, » ils se répandent et se dissipent au dedans et au » dehors. Quand ils ont prêché, s'ils apprennent » qu'ils ont édifié ou touché quelques-uns, ils s'élè- » vent et s'enflent de ce succès, sans réfléchir que » Dieu l'a donné aux prières et aux larmes de quel- » ques pauvres frères humbles et simples. Ce sont là, » mes véritables frères, mes chevaliers de la Table- » Ronde, qui se cachent dans des lieux solitaires pour

» mieux vaquer à l'oraison, et dont la sainteté, bien » connue de Dieu, est quelquefois inconnue aux » hommes. Un jour ils seront présentés par les » anges au Seigneur, qui leur dira : Mes enfants » bien-aimés, voilà les âmes qui ont été sauvées par » vos prières, par vos larmes, par vos bons exemples. » Recevez le fruit des travaux de ceux qui n'y ont » employé que leur science. Parce que vous avez été » fidèles en peu de choses, je vous établirai sur beau- » coup. Ils entreront ainsi dans la joie du Seigneur, » chargés du fruit de leurs vertus, tandis que les au- » tres paraîtront nus et vides devant Dieu, ne portant » que des marques de confusion et de douleur.—Ainsi » celle qui était stérile se verra mère de beaucoup d'en- » fants et celle qui avait beaucoup d'enfants se trouvera » stérile (1). »

Maintenant, ô mon Dieu, bénissez tous ceux qui liront cet humble écrit. Grand saint dont nous venons d'admirer les vertus, obtenez-leur une participation à l'esprit d'amour et de pauvreté de cœur, qui fut votre vie. Inspirez-leur de prier pour ce pauvre serviteur inutile, qui croit désirer de toute son âme le saint amour. Vivant ou mort, il demande à tous cette aumône du cœur, et il espère que la charité ne la lui refusera pas.

(1) Paroles de saint François d'Assise à ses enfants.

Jésus, amour, bénissez-nous. Marie, ma mère, aidez-nous. Cher Joseph, obtenez-nous d'être, comme vous, doux et humbles de cœur. Amen. Jésus amour.

NOTE.

Gloires de la viduité volontaire et de la virginité gardées dans le mariage.

Ce fut sans doute, pour les parents de Benoît, une grande perte de renoncer à la détermination prise de garder la continence dans le mariage. Dieu, qui leur en avait inspiré la pensée, leur avait témoigné par là une tendresse particulière. Il les compensa, il est vrai, par la naissance d'un tel fils; mais si Benoît fut un saint, Marc, son frère, fut, comme nous l'avons vu, un meurtrier. Et ainsi, sans parler de leurs autres peines, se vérifia pour eux, cet oracle de l'Esprit saint : « Si vous prenez une épouse, vous ne péchez » point; si une jeune fille se marie, elle ne pèche pas » non plus. Mais ces personnes-là souffriront des tri» bulations dans leur chair. Or je voudrais vous les » épargner (1). »

Le mariage des chrétiens est saint, il est vrai; « ce » sacrement est grand, je dis en Jésus-Christ et en » l'Église (2). » Pour le commun des hommes, il est

(1) 1. Cor. VII, 28.
(2) Eph., V, 32.

nécessaire, soit pour perpétuer les familles, soit comme remède à de grands maux; car il est de même écrit : « Si les personnes non mariées ne peuvent gar-
» der la continence, qu'elles épousent, car il vaut
» mieux se marier que de brûler (1). » Mais que le mariage actuel, même sanctifié par l'institution divine, est loin de cet état préparé pour les jours de l'innocence primitive! « J'avois donné à l'homme,
» disait Notre-Seigneur à sainte Brigitte, le corps
» comme un temple spirituel et j'y avois mis l'âme
» comme un bel ange, parce que l'âme de l'homme
» est presque semblable à la vertu et à la force d'un
» ange. Dans ce temple, moi son Dieu et son créa-
» teur, j'étois le troisième, afin qu'il eût du plaisir
» et du contentement. Je lui ai fait ensuite avec sa
» propre côte un autre temple semblable à celui-ci.
» Mais vous, maintenant, ô mon épouse, vous pou-
» vez considérer et demander quels enfants seroient
» nés d'eux s'ils n'eussent péché. Je vous dis qu'ils
» seroient nés de la divine charité et de la mutuelle
» délection d'Adam et d'Ève et de leurs descendants
» qui se seroient unis. Le sang dans le corps de la
» femme seroit devenu fécond par un amour très-
» spirituel. Ensuite, l'enfant étant conçu sans péché,
» j'aurois de ma divinité versé une âme en lui, et

(1) 1. Cor., VII, 9.

» la femme l'auroit ainsi porté et enfanté sans aucune » douleur (1). » Voilà ce que le péché d'Adam détruisit pour toujours et remplaça par les tristes nécessités actuelles (2).

Voilà pourquoi dans tous les siècles de l'Église, de nos jours comme en d'autres temps, bien des époux ne pouvant obtenir de postérité qu'en perdant la plus douce, la plus brillante des prérogatives, renoncèrent à la famille plutôt que de renoncer à la virginité.

La sainte Vierge et saint Joseph, par une inspiration divine, en avaient offert l'exemple. L'apôtre bien-aimé, d'après la tradition adoptée par saint Bonaventure (3), suivit la même voie et mérita que sur le Calvaire Jésus confiât « la Vierge sa mère à ce disciple » vierge. » Une quantité d'âmes se pressèrent plus tard dans ce chemin de paix et de liberté de cœur. L'histoire de l'Église nous a conservé les plus illustres parmi les noms de ceux qui menèrent, pour l'amour du Sauveur, la vie des anges malgré leur union dans le mariage. Sainte Cécile et saint Valérien, saint Ju-

(1) *Les Révélations célestes et divines de sainte Brigitte de Suède, communément appelée la chère épouse*, etc., traduites par maître Jacques Ferraige, docteur en théologie. Liv. I, c. 26.

(2) On lit d'admirables choses du mariage chrétien dans les mêmes *Révélations*. On peut voir en particulier : liv. I, c. 9 et 26, et ailleurs encore, en plusieurs passages.

(3) Méditations sur le miracle des noces de Cana, qu'il dit être celles de saint Jean.

lien et sainte Basilisse, saint Alexis, sainte Pulchérie, saint Henry et sainte Cunégonde d'Allemagne, sainte Cunégonde de Pologne, saint Édouard d'Angleterre, la B. Lucie de Narni, saint Elzéar et sainte Delphine, sainte Edeltrude, sainte Catherine de Suède, saint Thierry, abbé du Mont d'Or, saint Vandrille, abbé de Fontenelle, saint Emery de Hongrie, saint Galathien et sainte Épistême, sainte Jeanne de Valois, saint Flavi ermite, saint Ansbert, archevêque de Rouen, et sainte Angadrême, saint Gombert et sainte Berthe, saint Bernard de Menthon, saint Boleslas de Pologne, saint Chrysanthe en Italie, saint Alphonse II en Castille, saint Sébastien d'Apparitio, la B. Louise de Savoie, le B. Bonaventure de Barcelone (1), et d'au-

(1) Moins connu que beaucoup d'autres, ce glorieux saint garda la virginité dans le mariage, avec des circonstances tout à fait admirables. Voici comment le rapporte l'auteur de sa vie, après avoir dit qu'en se mariant le bienheureux cédait uniquement à la volonté de son père : « Après la cérémonie, dit-il, au » lieu de retourner à la maison avec l'épouse et les invités, il se » cacha dans un coin de l'église. Là, versant d'abondantes » larmes, il resta en oraison tout le reste du jour, implorant ar- » demment de Dieu la grâce de demeurer vierge. L'heure avan- » çait ; l'épouse, les parents et les convives l'attendaient pour » le repas nuptial ; mais il ne paraissait pas. Tout le monde » était fort surpris ; on le chercha, mais en vain, dans le pays ; » on le trouva seulement le soir dans l'église, tellement ab- » sorbé en Dieu, qu'il fallut le secouer à plusieurs reprises » pour le faire revenir à lui. — Le saint jeune homme était » alors dans l'âge le plus dangereux de la vie ; il n'avait pas plus » de dix-huit ans. Sa jeune épouse était d'une beauté remar-

tres encore, montrèrent dans tous les temps et dans toutes les conditions ce que Dieu réserve de grâces éclatantes de pureté à ceux qui ont le courage de préférer à tout son amour.

Tous, il est vrai, même parmi les saints que l'Église éleva sur les autels, n'ont pas été appelés au même bonheur. Plusieurs vécurent de la vie commune dans le mariage, mais aucun n'y mit la joie de son cœur. Obligés d'accepter une telle condition pour seconder les desseins de Dieu sur eux en se créant une famille, ils s'y résignèrent, mais ils ne s'y complurent jamais. Avec la crainte de Dieu qui éloigne du péché,

» quable. De plus, la maison paternelle était si pauvre, qu'elle » se composait de deux seules chambres, dont l'une était occupée par le père et la mère du bienheureux; dans l'autre se » trouvait l'unique lit destiné aux jeunes époux. Il ne se découragea point de cette dure circonstance; il se retira dans » cette chambre avec sa femme le cœur plein de courage. Le » visage tout enflammé d'une divine ardeur, il lui parla du » prix de la virginité avec tant d'efficace, qu'il la remplit d'un » même amour pour cette angélique vertu, et la fit consentir à » vivre ensemble comme frère et sœur. — Ils passèrent ainsi » l'espace de seize mois, habitant, vivant ensemble et contraints » de dormir dans le même lit dans une pureté parfaite. — Ce » triomphe eût été caché par l'humilité du bienheureux, si » Dieu, après ce temps, n'eût appelé à lui la jeune épouse. » Avant de mourir, elle découvrit tout à sa mère, à l'archidiacre » de Barcelone et à d'autres personnes qui l'assistaient, leur » affirmant qu'elle mourait vierge. » — *Compendio istorico della vita del venerabile F. Bonaventura da Barcellona*, etc., scritto da F. Luigi di Roma, etc. In-4°. Rome, Puccinelli, 1825, p. 4.

avec une piété médiocre et peu éclairée, on comprend qu'on ait une certaine attache à ce qui dans le mariage est la plus lourde croix pour les âmes vraiment à Dieu sans réserve; mais pour celles-ci, c'est tout autre chose : non-seulement elles ne peuvent s'y complaire, mais elles subissent avec d'infinies douleurs ce que la folie humaine regarde comme un bien.

Voilà pourquoi dans un si grand nombre de mariages chrétiens, lorsque la mission de père et mère est remplie par la création d'une famille, lorsque d'autres circonstances font connaître un appel de Dieu, la vie de frère et sœur entre époux devient si fréquente (1); voilà pourquoi, plus rarement il est vrai, mais bien souvent encore, on en vient à des séparations volontaires si édifiantes pour l'Église et si propres à sanctifier les âmes.

Dans nos pays du Nord, où l'impiété a causé tant de ravages, de tels exemples commencent à se reproduire (2). Mais en Italie, dans ce pays de foi, d'amour et de sainteté, ces merveilles de bénédiction purent se conserver toujours; nous en connaissons personnellement plusieurs.

(1) La quantité d'époux qui achevèrent ainsi l'œuvre de leur sanctification commune est vraiment innombrable.

(2) Ainsi, à Marseille, deux époux se séparaient naguère volontairement pour se rendre, chacun de son côté, dans une maison de la Trappe, pour les hommes et pour les femmes. Leur enfant même, quoique très-jeune, les imita.

Voici ce qu'un bon religieux écrivait tout récemment d'un de ses confrères, mort après avoir donné au monde un bel exemple de cette nature (1) : « Notre frère Joseph de Padoue, mort il y a peu de » mois, avant d'être capucin, avait eu pour femme, » dit-il, une religieuse qui vit encore et se trouve aux » carmélites de Sainte-Thérèse, ici, à Ferrare. Ils » étaient marchands, d'une famille à l'aise, et n'a» vaient pas d'enfants. Ils étaient appelés tous deux » à l'état religieux, mais ils ne se l'étaient pas com» muniqué ; quoiqu'ils s'adressassent au même con» fesseur et qu'ils lui eussent fait connaître la chose, » le secret sacramentel empêchait néanmoins celui-ci » de rien dire. Finalement, il engagea l'un des époux » à s'expliquer et ils demeurèrent immédiatement » d'accord. On recourut à l'évêque, on écrivit à » Rome, et on décida qu'il n'y avait aucune difficulté » à ce qu'ils entrassent en religion : le mari se fit » capucin et la femme carmélite de Sainte-Thérèse. » Je dirai encore qu'après la profession ils furent tou» jours très-contents de leur détermination et qu'ils » ne se revirent jamais. »

A quoi nous pouvons ajouter une circonstance assez remarquable de leur vie. A la fin du noviciat des deux époux, l'évêque tenta une dernière épreuve ; il con-

(1) Lettre écrite le 10 février 1853 par le P. Joseph, capucin, au P. Ange de Legnago.

duisit le frère Joseph au monastère des religieuses et fit descendre la novice au parloir. Puis il dit à l'un et à l'autre qu'ils devaient se disposer à se réunir de nouveau et à reprendre ensemble la vie séculière. Tous les deux fondirent en larmes à cette nouvelle, qui détruisait leur chère espérance; l'évêque n'en demandait pas davantage: pleinement confirmé dans l'assurance de leur sainte vocation, il les admit à professer.

Que leur changement de vie ait été pour eux un constant sujet de joie, il est facile de le comprendre; car elle est bien vraie cette parole de sainte Chantal : « J'ai parlé à de grandes reines, à de grandes prin-» cesses, à de grands seigneurs, à de grandes dames, » mais je n'en ai jamais vu qui n'eussent de poi-» gnantes épines au cœur sous leurs habits couverts » d'or et d'argent, ni qui jouissent de cet absolu » calme et de cette douce paix que je trouve ordinai-» rement dans nos pauvres petites religieuses (1). »

Voici encore un autre exemple semblable au précédent; nous le rapportons en y joignant le récit de la conversion des époux, qui vivent encore.

« Madame Marie C... naquit d'une famille protes-» tante, dans le canton de Fribourg, district de Morat. » Elle fut mariée jeune à un Bernois fort zélé pour

(1) *Mémoires de la mère de Chaugy sur la vie et les vertus de sainte J.-F. de Chantal*, etc., 3ᵉ édit. — In-8°. Paris, Julien, Lanier et Cᵉ, 1853, p. 468.

» la même erreur qu'elle. Leur fortune était peu con-
» sidérable, et M. C... donnait des leçons d'allemand
» dans un lycée en Suisse. Sa petite famille se com-
» posait de sa jeune femme et d'un enfant, la ten-
» dresse de sa mère; celle-ci, avec le consentement
» de son mari, accepta d'être institutrice dans une
» famille américaine qui se rendait en Italie. Elle mit
» comme condition qu'on lui permettrait d'emmener
» avec elle sa petite fille. Elle vint ainsi à Florence.
» Au bout de quelques mois les deux époux étaient
» très-peinés de voir la séparation se prolonger; M. C.
» quitta la Suisse et vint rejoindre à Florence sa
» femme et son enfant. Sur ces entrefaites, la famille
» dans laquelle était madame C. éprouva un malheur
» inattendu qui rappelait cette famille en Amérique.
» Madame C. ne put se déterminer à l'y suivre; elle
» resta à Florence tenant une demi-pension; son mari
» faisait l'office de clerc au temple protestant. Il y re-
» nouait des relations avec beaucoup de Suisses qui
» venaient en Italie. Leur enfant unique, ayant atteint
» l'âge de six ans, leur fut reprise alors par le bon
» Dieu, qui avait sur eux des vues de grand amour
» dont il commençait à manifester les effets. La dou-
» leur de la mère fut grande; elle ne pouvait trouver
» de consolations dans le monde, qui n'en peut pas
» offrir, et elle n'était pas à même de les puiser à la
» source d'où elles découlent abondamment. Elle as-

» sistait assidûment au prêche; son mari remplaçait
» le ministre absent et lisait un sermon chaque diman-
» che. Il en vint un dont madame C. fut admirable-
» ment touchée. Elle rentrait chez elle, ébranlée dans
» sa fausse croyance et priant, lorsqu'elle rencontra
» une amie, frappée, elle aussi, de ce sermon, mais
» dans un sens tout différent. Madame C. n'en fut pas
» arrêtée, au contraire; elle se sentait stimulée inté-
» rieurement à la foi catholique. Elle avait son petit
» logement dans une bonne famille italienne, qui re-
» marqua en elle de la préoccupation inaccoutumée.
» On crut que cette nouvelle concentration était un
» redoublement de douleur; on s'efforça de la con-
» soler, on la plaignait de ne pas connaître la sainte
» Vierge, de ne pas goûter le repos et l'appui de la
» confession. Elle résolut de chercher ce dernier sou-
» lagement; elle ne savait à qui s'adresser. Elle écrivit
» sans détour à Monseigneur l'archevêque de Florence,
» ne lui disant rien de sa position ni de l'état de son
» âme, lui témoignant seulement le désir de se con-
» fesser en français à un prêtre qu'elle le priait de lui
» désigner à cet effet. Monseigneur l'archevêque, qui
» ne la connaissait pas, envoya chez elle M. l'abbé V.
» — Il se présenta au nom du prélat et fut reçu avec
» expansion. Elle dit alors combien elle désirait se
» confesser. — Il y a-t-il longtemps que vous ne l'avez
» fait, madame? — Jamais, monsieur. — Mais, ma-

» dame, vous avez dù faire votre première commu-
» nion? — Monsieur, je suis protestante... — Le bon
» prêtre lui expliqua alors que pour avoir part aux
» sacrements de l'Église, il faudrait rentrer auparavant
» dans son sein; il lui apporta des livres. Dix jours
» environ s'écoulèrent ainsi. Le comte B. vint à Flo-
» rence pour la fête de sa mère; sa famille, qu'il avait
» quittée à cette occasion, se trouvait à Rome, et il
» devait y retourner la semaine suivante. L'abbé V.
» parla au comte B. de cette jeune femme qui témoi-
» gnait de si bonnes dispositions; il ajouta qu'elle
» aurait, par suite de sa position à Florence, de
» grandes difficultés pour s'y faire catholique; que
» ce serait chose beaucoup plus facile à Rome, et que
» si le comte voulait s'engager à y secourir les deux
» inconnus à leur arrivée, on travaillerait à décider
» M. C. à y conduire sa femme. Le comte B. fut reçu
» par celle-ci comme un sauveur. Elle était fort agitée,
» elle montrait beaucoup d'ardeur et d'exaltation; le
» comte B. revint à Rome.

» Peu après, la veille du carnaval, madame C. ar-
» rivait chez lui; mais il partait le soir même pour
» Frascati, où la comtesse et lui allaient passer huit
» jours. Ils confièrent la nouvelle arrivée à une per-
» sonne zélée qui les remplaçait en leur absence.
» Au retour, ils trouvèrent madame C. toute dis-
» posée à l'abjuration, qui devait être très-prochaine.

» Sa seule peine était de voir que son mari ne vou-
» lait pas partager son bonheur, auquel il ne se rési-
» gnait que par une condescendance de grande affec-
» tion; il n'y consentait que par la peine de la voir
» agitée depuis longtemps et par le désir qu'elle re-
» trouvât la paix. Du reste, son éloignement était tel
» qu'il ne voulait point connaître les catholiques, et
» quand il la conduisait dans la famille B., au lieu
» de l'y accompagner, il l'attendait dans la rue, à la
» porte, malgré la pluie et l'ennui. Cette bonne fa-
» mille partageait bien pour lui les sollicitudes de la
» nouvelle convertie, à laquelle le comte donna une
» médaille de la sainte Vierge, l'engageant à obtenir
» de son mari qu'il la portât. Quelques heures après,
» M. C. l'acceptait de sa femme, toujours au nom de
» l'affection. Le soir même, comme ils habitaient une
» même chambre, M. C. entendait les ferventes prières
» que sa compagne prononçait auprès de lui et s'y
» unissait comme malgré lui; elle s'endormit ensuite
» paisiblement, pendant que lui demeurait livré à une
» grande agitation. Après une nuit tranquille, ma-
» dame C. se réveilla au matin, ignorant les grâces
» que Dieu avait daigné répandre en abondance pen-
» dant son sommeil. Son mari avait eu un songe,
» c'était ainsi du moins qu'il désignait ce qui s'était
» passé entre Dieu et lui; son cœur était miraculeuse-
» ment changé et soumis. Peu de jours après, les deux

» époux faisaient ensemble leur abjuration au Sacré-
» Cœur, et la comtesse B., marraine de l'un d'eux,
» s'associait à leur joie et à leur reconnaissance envers
» Dieu. Un cardinal leur conféra le baptême sous con-
» dition ; ils se confessèrent, reçurent la confirmation
» et furent admis à la première communion. On vou-
» lut ensuite bénir catholiquement leur mariage,
» madame C. dit alors qu'elle se trouvait au milieu
» des épouses de Notre-Seigneur et qu'elle ne quitte-
» rait plus jamais le Sacré-Cœur. On lui fit plu-
» sieurs oppositions, qui portaient sur la nécessité
» d'une permission du Saint-Père, sur la jeunesse de
» son mari, âgé seulement de trente-deux ou trente-
» trois ans, sur la nécessité où serait ce dernier de
» prendre des engagements semblables aux siens si
» cette séparation venait à être autorisée; sur la pru-
» dence qu'il y aurait à différer l'exécution d'une pa-
» reille résolution : elle fut inébranlable. Son mari
» consentait avec une grande douceur et elle témoignait
» tant de fermeté, que le cardinal envoya de suite son
» secrétaire auprès du Saint-Père pour lui demander
» une décision. Le Pape fit appeler les deux époux,
» qui lui furent conduits tels qu'ils se trouvaient alors,
» dans la voiture même du cardinal. Il bénit leurs es-
» pérances et permit à madame C. de retourner au
» Sacré-Cœur, disant qu'il donnerait plus tard une
» décision définitive.

» Elle est aujourd'hui religieuse à la maison de Sainte-
» Rufine ; M. C., après quatre années d'études, reçut
» les saints ordres chez les lazaristes. Il est à Smyrne,
» où il fait le plus grand bien comme missionnaire ; il
» écrit deux ou trois fois par an à la sœur Marie, qui
» porte avec beaucoup de modestie et de simplicité le
» voile de la religion, *la couronne de l'amour de Dieu.* »

Que le divin époux de nos âmes, le Bien-Aimé, *qui pascitur inter lilia*, inspire de semblables pensées à d'autres ; ils éprouveront aussi combien il est doux « d'habiter dans les tabernacles du Seigneur. »

FIN.

TABLE DES MATIÈRES.

IV.

V.

VI.

VII.

FIN DE LA TABLE.

Paris. — Imprimé par E. Thunot et Ce, 26, rue Racine.

